LA VIE SPIRITUELLE
N° 418 Juin 1956

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

Dom Georges LEFEBVRE. Le mystère de la divine Charité 563

F. REFOULÉ, O.P. Le mystère de la sainte Trinité et la vie chrétienne 587

Dieu nous aime. Toute notre foi tient en ces trois mots. Mots si doux et si bons et cependant auxquels nous croyons si peu. Mots si forts que nous n'aurons jamais fini d'entendre. Comment les comprendre ? — Mais y a-t-il une autre réponse que de croire en cet amour de Dieu pour nous, non seulement de bouche et même de cœur, mais de toute notre vie ? Car c'est toute notre foi et toute notre vie qui sont engagées dans ce dogme de l'Amour. Dire l'Amour, c'est dire tout le mystère de Dieu. Présenter le mystère de la sainte Trinité, c'est présenter le mystère de l'Amour.

E. BOISMARD, O.P. La première semaine du ministère de Jésus, selon saint Jean 593

Pourquoi les faits racontés par saint Jean au début de son évangile (1, 19 à 2, 11) sont-ils répartis sur une durée de sept jours ? Quelle signification l'apôtre découvre-t-il à travers tous ces événements et leur durée ?

TEXTE ANCIEN

Cardinal DE BÉRULLE. Lettre aux religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel (érigé en France, selon la première observance)... 604

Cette préface du cardinal de Bérulle, publiée en tête du « Propre des Saints et des festes pour l'usage des Religieuses de l'Ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel » (Paris, 1628) est peu connue. C'est un beau « texte ancien », mais toujours actuel, une sorte de directoire spirituel enseignant aux religieuses les dispositions à avoir pour louer Dieu comme il convient.

CONNAITRE LES SAINTS

M.-L. TRIQUET. Saint Joseph-Benoît Cottolengo, fondateur de la Piccola Casa 61

Quelles paroles n'ont été dites sur la pauvreté, la charité envers les malheureux, les déshérités, et sur la confiance en Dieu ? Mais quel plus éloquent plus beau commentaire pourrait-on donner de la confiance en Dieu que la vi même de saint Joseph-Benoît Cottolengo ?

CHRONIQUES

H. BERNARD-MAITRE, S.J. Saint François Xavier, chronique bibliographique 62

A.-M. H. Le Missel de Frère Yves 63

A TRAVERS LES REVUES

Courrier des militants. — Bulletin de l'Association Charles de Jésus — Lumière et vie. — Économie et Humanisme. — Christus. — Maroc-Presse, p. 635.

LES LIVRES

Voir page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 644.

Table des matières du tome XCIV (janvier-juin 1956)..... 66

LE MYSTÈRE DE LA DIVINE CHARITÉ

En ce jour-là, vous demanderez en mon nom et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous ; car le Père lui aussi vous aime, parce que vous m'avez aimé et vous avez cru que je suis venu d'auprès de Dieu (Jn, 16, 26-27)[1].

La révélation que le Christ nous apporte est celle de l'amour de Dieu pour nous, mais les mots à travers lesquels il nous livre ce secret apparaissent chargés de mystère : *Le Père, lui aussi, vous aime, parce que vous m'avez aimé et vous avez cru.* L'amour du Père répond à notre amour pour le Christ et à notre foi en lui. En bien d'autres endroits, l'Évangile nous fera ainsi entrevoir combien sont intimement liés — au point qu'ils semblent vraiment ne faire qu'un — l'amour du Père et celui du Christ pour ses disciples. Dans le Christ, c'est le Père lui-même qui nous aime. Il ne s'agit pas ici d'une quelconque union, comme celle de deux cœurs se rejoignant dans un même sentiment. C'est un mystère beaucoup plus profond que nous font entrevoir des paroles comme celles-ci :

Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et qui vient à moi,

1. Traduction de M. le chanoine Osty.

> je ne le rejetterai pas, car je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour (Jn, 6, 37 à 40).

Sans doute, l'initiative vient du Père, mais il confie à son Fils l'exécution de ses desseins : c'est lui qui veille à ce que rien ne se perde de ce que le Père lui a confié, c'est lui qui donnera à toute l'œuvre son couronnement dans la gloire de la résurrection. Et, dans cet échange qu'est l'amour, notre réponse à l'appel du Père a atteint son but lorsqu'elle est parvenue jusqu'à son Fils : *Tout ce que me donne le Père viendra à moi... la volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle.*

Le Père et moi, nous sommes un. Cette solennelle affirmation de son unité avec le Père, — si claire que les Juifs accusent le Christ de blasphème : *étant homme, tu te prétends Dieu,* et veulent le lapider, — cette solennelle affirmation apparaît dans le texte évangélique comme la conclusion d'un discours où le Sauveur met en parallèle son amour pour ses brebis et l'amour du Père qui les lui a confiées :

> Mes brebis écoutent ma voix; je les connais et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle; elles ne périront jamais et personne ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus précieux que tout et nul ne peut l'arracher de la main de mon Père. Le Père et moi, nous sommes un (Jn, 10, 27 à 30).

L'amour du Christ pour ses brebis apparaît comme un absolu, ayant valeur par lui-même, portant en lui une puissance de salut : *Je leur donne la vie éternelle. Elles ne périront jamais.* Des formules identiques désignent l'amour du Père et celui du Fils : *Personne ne les arrachera de ma main... nul ne peut l'arracher de la main de mon Père.* L'amour du Christ n'est pas un autre amour que celui du Père; cet amour du Père, il n'en est pas seulement un reflet, ou comme le rayonnement : il le contient tout entier. Il porte en lui toute sa puissance, contre laquelle aucune force ne peut rien.

C'est ainsi que l'unité du Christ avec son Père nous est manifestée dans la révélation même de leur amour pour nous. C'est là que leur volonté apparaît une, encore que cette unité laisse place à un mutuel acquiescement qui est leur commun amour. Acquiescement d'autant plus profond, amour d'autant plus intime, qu'ils sont l'expression de cette identité foncière dont le mystère nous échappe.

De ce mystère, le Christ, en son dernier entretien avec ses disciples, leur révèle un aspect nouveau. L'heure est venue où il va les quitter, et pourtant son œuvre reste inachevée : *J'ai encore bien des choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant en état de les porter.* Celui qui doit venir, introduire les apôtres *dans la vérité tout entière,* c'est *l'esprit de vérité : Il vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* (Jn, 12, 13; 14, 26). Mais *il ne parlera pas de son propre chef : il dira ce qu'il a entendu.* Ce qu'il donnera aux disciples, c'est encore du Christ qu'ils le recevront : *Il me glorifiera, car il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.* Ils le recevront du Christ, non parce que cela appartient au Christ, mais au Père. En effet : *Tout ce que possède le Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit qu'il recevrait de ce qui est à moi pour vous l'annoncer* (Jn, 16, 13 à 15).

En ce passage où transparaît en termes si chargés de mystère l'intime union des trois Personnes divines, c'est encore notre salut qui est en cause, et c'est dans la réalisation de cette œuvre commune que se manifeste leur unité.

Cette œuvre commune, d'ailleurs, n'a d'autre but que de nous donner part à cette unité, et ainsi apparaît en pleine clarté combien le mystère divin qui se laisse entrevoir à nous n'est pas une merveille étrangère ne pouvant qu'éblouir notre esprit. C'est un mystère de vie, c'est un mystère d'amour : l'amour qui est en Dieu, qui unit Dieu à Dieu dans l'inaccessible secret de la Trinité, et qui se révèle à nous dans le commun dessein des divines Personnes de nous donner part avec elles, de nous admettre en leur intimité.

> Qu'ils soient un comme nous... Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'ils soient en nous eux aussi, afin que le monde

croie que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un; moi en eux et toi en moi, afin que leur unité soit parfaite, et que le monde reconnaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les a aimés comme tu m'as aimé (Jn, 17, 11 et 21 à 23).

Au centre de toute la vie chrétienne, il y a cette révélation, qui nous est faite dans le Christ, que Dieu est charité, et qu'il veut nous faire entrer dans le mystère de son amour.

Ce que le Christ nous a apporté, c'est la réalité même de cet amour, qui est en lui, et qui est l'amour du Père, s'inclinant vers nous.

Le mystère de l'amour.

Ce que le mystère de la sainte Trinité nous fait entrevoir de la nature intime de Dieu ne peut mieux s'exprimer que par ces mots de l'Apôtre saint Jean : *Dieu est charité.*

A la lumière de cette révélation, c'est toute notre connaissance de Dieu qui prend un sens nouveau : la notion que nous avons de sa transcendance, et des rapports que nous pouvons avoir avec lui.

Aux yeux du philosophe, la raison dernière de la transcendance de Dieu, c'est l'entière indépendance de son être : l'être nécessaire, qui existe par une exigence même de sa nature ; l'être absolument premier.

Aux yeux de la foi, ce qui donne son sens à la transcendance divine, c'est que Dieu est amour, c'est que toute sa perfection est amour.

Par là, cette perfection se montre au-dessus, au delà de toute autre grandeur : elle n'est pas seulement au-dessus des grandeurs humaines, elle est autre chose, et elle le manifeste en ceci qu'elle est à la fois la plus loin de nous par son élévation et la plus proche par l'intimité à laquelle elle nous convie.

Dieu est infiniment loin de notre misère, parce qu'il est infiniment parfait, mais infiniment proche d'elle parce que sa perfection est celle d'un amour, d'un amour assez puissant pour que notre petitesse ne puisse lui faire obstacle.

L'infiniment lointain et l'infiniment proche, c'est peut-être en
e contraste que nous entrevoyons le mieux ce qui fait la trans-
endance de sa grandeur, son caractère proprement divin.

C'est par là que le mystère de la Trinité nous fait apparaître
ous un aspect nouveau et plus profond l'insondable plénitude
ui est en Dieu : en nous révélant que sa vie est une vie d'amour,
seule en laquelle puissent se réaliser pleinement les aspirations
s plus essentielles de l'amour.

Car celui-ci tend vers l'unité parfaite, vers l'identification avec
objet aimé, de telle manière, pourtant, que celui-ci doit rester
autre » pour demeurer objet d'amour : au vrai sens de ce mot,
n ne s'aime pas soi-même. L'amour est un don. Par tout lui-
ême, il s'adresse à autrui, il nous fait sortir de notre moi.

Dans la notion même de l'amour, il y a donc une sorte de
ntradiction interne, qui nous fait peut-être pressentir que nous
mmes en présence d'une réalité trop haute pour trouver place
ans le monde où nous vivons, d'une réalité toute divine qui ne
eut exister vraiment qu'en Dieu, où ces antinomies se résolvent
ans un mystère qu'il nous est donné d'entrevoir.

Car la vie intime de la Trinité nous révèle qu'en Dieu est plei-
ement satisfaite cette aspiration de l'amour : les trois Personnes
vines sont unies dans l'unité d'une même nature que chacune
ssède en tant qu'elles se la communiquent, en tant qu'elles la
nnent ou la reçoivent dans un échange d'amour. Et rien ne les
it distinctes entre elles que les relations même qui les unissent
n cet échange qui est tout amour.

C'est à cette union même que la grâce nous donne part. Elle,
elle seule, peut nous faire entrer dans ce mystère de l'amour,
ui n'existe qu'en Dieu et que nous ne pouvons chercher hors
e lui sans nous heurter à l'impossibilité de nous ouvrir vraiment
l'être aimé et de pénétrer son secret, sans aboutir à ce senti-
ent de solitude dans lequel constate douloureusement son échec
ut essai de communion profonde en dehors de celui qui, seul,
t centre d'unité.

La grâce, en effet, c'est le don que Dieu nous fait de lui-même.
out, sans doute, est don de Dieu, mais parmi ces dons il en est

un seul où Dieu, vraiment, se donne, et c'est la grâce. Présen partout où se répandent les effets de sa libéralité, Dieu ne se livr qu'à l'âme sanctifiée, en laquelle il habite, faisant rayonner e elle la vie qui est en lui, cette vie qui s'épanouira dans la visio du ciel, mais qui anime déjà cette âme : elle en possède le prin cipe intime, Dieu lui est présent comme s'offrant à sa connais sance et à son amour, et la rendant capable de jouir de lui comm de son unique bien.

Cette vie nouvelle est une vie reçue : cet être de grâce, l'âm le possède comme un pur don de Dieu, un don d'amour dan lequel c'est lui-même qui se donne.

Un pur don, que l'âme ne possède qu'en tant qu'elle le reçoit dont elle vit dans le sentiment de son entière gratuité, dans l sentiment d'être tout ce qu'elle est par une prévenance tout gratuite qui la rend si entièrement dépendante de celui qu'ell aime.

Le désir de celui qui aime, c'est que rien en lui n'existe indé pendamment de son amour : ne plus vivre que pour l'objet aimé ne plus vivre que de lui. C'est à ce vœu que répond le don divi de la grâce : par elle, l'âme est renouvelée tout entière, elle reçoi un être nouveau. Si elle aime son Dieu, ce n'est pas seulemen par un libre choix de sa volonté. Celui-ci ne fait que traduire un réalité plus profonde, il procède d'une source plus intime, d cette vie qui est en elle, qui fait d'elle une créature nouvelle, e qui est un don d'amour.

Et s'il peut être entre les hommes une union véritable, s'il peu leur être accordé d'abattre le mur qui les sépare, qui laisse l plus intime secret de chacun inaccessible à tout autre, ce sera pa leur commune participation à cet unique amour. S'aimer, c'es aimer Dieu ensemble, c'est communier en cette union que nou ne saurions avoir qu'avec lui, car, seul, il peut se faire si proche pénétrer jusqu'au plus profond de nous-même, nous être plu intime que nous ne le sommes à nous-même. Il n'est d'union qu par rapport à cet unique centre d'unité. Il n'est d'amour qu'e lui, car il est l'amour.

L'aimer, c'est recevoir en nous le don de son amour. Le nôtr

ne peut être qu'une réponse, qui retentit en notre cœur parce que Dieu a parlé le premier. Et c'est parce qu'il est cette réponse qu'il peut être si profond, porter en lui toute la richesse de cette divine parole à laquelle il fait simplement écho : s'épanouir dans un acte de foi totale, dans lequel s'exprime le sentiment de notre totale appartenance à celui qui, par le don de son amour, a pris possession de tout notre être, jusqu'au plus intime.

La vision du ciel, en laquelle se réalisera la parfaite union avec Dieu, la plénitude de la participation à sa vie, ne sera pas seulement un regard, une contemplation, mais un élan de toute l'âme, un don de soi, une totale appartenance, un amour, et c'est déjà ce qu'exprime l'acte de foi, acte de toute l'âme, lui aussi, dans lequel elle se donne, elle se sent prise tout entière par celui vers qui tout son être aspire, en qui elle trouve son repos.

Il y a déjà, dans l'acte de foi, quelque chose de la vision du ciel.

Il nous dépouille de tout, ne nous laissant autre chose que la joie de demeurer dans la divine volonté, aucun autre désir que celui de la voir s'accomplir en nous : tout en nous y acquiesce, car nous ne savons pas seulement qu'elle veut notre bien, nous savons quelque chose de plus profond et de plus vrai : qu'elle est elle-même notre unique bien, et qu'il n'est d'autre joie que celle de lui être entièrement livré.

La réponse à l'amour.

Dieu est amour, il a voulu que toutes nos relations avec lui se trouvent placées sur ce plan de l'amour, d'un amour entièrement gratuit. Et ce qui nous montre l'entière gratuité de ce don, c'est qu'il suffit pour le recevoir de le désirer : c'est la seule réponse qu'il attende de nous.

Saint Thomas d'Aquin, se demandant pourquoi, dans le ciel, les élus verront Dieu d'une vision d'autant plus claire que plus ardente aura été leur charité au moment de leur mort, en donne cette raison que, le désir procédant de l'amour, celui qui aura une plus fervente charité désirera davantage et recevra de ce fait un don plus abondant.

C'est donc sur notre désir que nous serons jugés : Dieu, lorsque nous paraîtrons devant lui, ne nous accueillera pas comme un maître sévère qui exige un compte rigoureux, mais comme un Père qui ne demande qu'à donner, à donner à chacun autant qu'il le souhaite, et ceux-là seuls ne recevront rien à qui il ne pourra donner un bien dont, n'aimant pas, ils n'auront aucun désir.

Notre vie n'a donc d'autre but que de faire croître en notre cœur le désir de Dieu afin qu'il soit plus ardent au moment où, paraissant en sa présence, nous le lui offrirons comme notre unique titre au don tout gratuit de son amour. C'est pourquoi ce qui importe ici-bas, ce n'est pas que nous trouvions Dieu, — que nous ayons l'impression de l'avoir trouvé, — mais que nous ne nous lassions pas de le chercher. Et cela, peut-être, explique le sens de ces existences qui ont été une inlassable poursuite de Dieu, d'un Dieu qui semblait impossible à atteindre, dans l'inquiétude, les tentations de découragement : ces âmes qui n'ont jamais eu le sentiment d'avoir trouvé la paix. Néanmoins, leur vie a été pleine d'un désir ardent, constant, que rien n'a pu ébranler, et à l'heure où elles l'offriront à Dieu pour qu'il le comble, elles verront tout ce qu'elles doivent à ces difficultés qui n'ont pu venir à bout de leur persévérance.

Car ce qui nous est demandé d'abord, c'est la fidélité : c'est elle qui, le mieux, manifeste la sincérité de notre désir, et qu'il n'est pas simple impression changeante de notre sensibilité, mais sentiment profond d'une volonté affermie dans l'amour. Sentiment plus fort que la lassitude des heures difficiles, où Dieu se cache et où se fait pesante la monotonie du devoir quotidien, plus fort aussi que ces mille joies terrestres essayant de nous attirer par des plaisirs faciles qui, s'ils ne peuvent la rassasier, trompent du moins notre faim de bonheur. Sentiment qui s'affermit peu à peu par sa fidélité même, par cette lutte incessante contre les obstacles qu'il rencontre en nous : ces désirs ou ces joies qui veulent prendre quelque chose de notre cœur, un peu de cette force qu'il doit dépenser tout entière pour l'unique amour auquel il s'est donné.

Non, certes, que nous puissions rêver d'en venir à n'éprouver

plus aucune préférence, aucune crainte ni espoir : car nous restons hommes et engagés dans les vicissitudes de notre vie humaine. Mais que le désir de Dieu, ce désir qui est aussi une joie, car il sait qu'il lui suffit de persévérer pour atteindre le but auquel il tend, soit en nous assez fort, assez assuré, sinon pour ne plus laisser place à aucun autre, du moins pour que nous puissions renoncer à tous les autres, si cela nous est demandé, sans rien perdre de notre paix, sans cesser d'être heureux.

Le désir de Dieu, c'est notre bien le plus précieux, qu'il nous faut garder jalousement, le défendant contre les partages qui pourraient lui faire perdre de sa force. Car il est en notre âme comme un aimant qui attire la grâce. Dieu, en effet, ne peut laisser sans réponse un désir que lui-même nous inspire. Lui-même, d'ailleurs, nous l'a dit : *Vous tous qui avez soif, venez aux eaux... Venez, achetez sans argent et sans rien donner en échange* (Is., 55, 1). Il suffit d'avoir soif. Il n'est pas d'autre condition : *A qui est altéré, je donnerai de la source de l'eau de la vie gratuitement* (Apoc., 21, 6).

Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides (Lc, 1, 53). « Les riches », ceux qui se considèrent comme tels s'ils possèdent les biens de la terre, et pensent n'avoir plus rien à souhaiter ; ceux qui se trouvent trop pleinement satisfaits de leur bonheur terrestre pour sentir le besoin de joies plus hautes. Dieu les laisse dans le dénuement de leur fausse abondance. Ceux, au contraire, qui ont faim et soif de justice, Dieu accueille leur désir comme une prière. Lui-même l'inspire, l'inspire dans la mesure même où il veut le réaliser ; c'est donc un gage et une promesse de la grâce, le signe qu'il est dans les desseins de Dieu de nous accorder les dons auxquels il nous fait aspirer.

Si l'on trouve souvent cette pensée exprimée chez les saints : « Plus Dieu veut nous donner, plus il augmente nos désirs », écrit, par exemple, saint Jean de la Croix, il semble qu'elle soit particulièrement chère à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. On la rencontre sans cesse sous sa plume. « Voilà bien, écrit-elle au premier chapitre de l'*Histoire d'une âme,* le mystère de ma vocation, de ma vie entière, et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme. Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes,

mais ceux qu'il lui plaît. » Et le signe de cet appel divin, c'est le désir de sa grâce que Dieu inspire à l'âme qu'il en veut combler : « Je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous de souffrances inutiles et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait pas les combler » (*Ibid.*, ch. 8). C'est ce qui l'encourage à aspirer à la sainteté « malgré sa petitesse » : cette pensée que Dieu « ne saurait inspirer des désirs irréalisables » (*Ibid.*, ch. 9). Ailleurs encore, on nous rapporte d'elle cette parole : « Me donnerait-il ce désir toujours plus grand de faire du bien sur la terre après ma mort, s'il ne voulait le réaliser? Non, il me donnerait plutôt l'attrait de me reposer en lui. » Ou enfin, dans son acte d'offrande : « Je le sais, ô mon Dieu, plus vous voulez donner, plus vous faites désirer. »

En tout l'initiative vient de Dieu; c'est lui qui nous a aimés le premier, et si notre désir est une prière efficace, c'est parce qu'il est une réponse à la volonté de donner qui est en lui, car « il n'a qu'un désir, celui de trouver des âmes à qui il puisse donner » (Sainte Thérèse, *Château intérieur*, 4e Demeure, ch. 4[2]).

Son désir de donner ne prévient pas seulement celui que nous pouvons avoir de recevoir ses dons, il le dépasse aussi :

> Il lui semble à elle, qu'il n'y a plus rien à désirer, mais notre divin Roi a encore beaucoup à donner, et il ne voudrait faire autre chose, s'il trouvait des âmes pour recevoir ses dons. Je vous l'ai déjà dit souvent, mes filles, je voudrais que vous n'oubliiez jamais que le Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons sur la faiblesse de nos désirs, j'en ai eu la preuve en plusieurs circonstances (sainte Thérèse, *Pensées sur l'amour de Dieu*, ch. VI).

C'est pourquoi il ne saurait être question de modérer nos ambitions :

> Il faut s'animer d'une grande confiance, car il nous est très avantageux de ne pas ralentir nos désirs. Nous devons attendre de la bonté de Dieu que nos efforts nous amèneront, je ne dis pas de suite, mais au moins peu à peu, là où beaucoup de saints sont arrivés avec sa grâce... Sa Majesté recherche et aime les âmes géné-

2. Traduction du R. P. Grégoire de Saint-Joseph.

reuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne mettent aucune confiance en elles-mêmes. Je n'en ai jamais vu une seule s'arrêter dans les bas sentiers de la vie spirituelle. Je n'ai jamais vu non plus une âme pusillanime qui se cache sous le manteau de l'humilité faire au bout de longues années autant de chemin que les autres en très peu de temps... Quant à l'humilité, elle doit toujours tenir le premier rang pour nous faire comprendre que nos forces ne viennent pas de nous. Il faut nous faire une idée exacte de cette vertu, car je crois que le démon porte beaucoup de préjudice aux âmes qui font oraison, et les empêche de réaliser de grands progrès par les fausses idées qu'il leur donne de l'humilité (sainte Thérèse, *Vie par elle-même*, ch. XIII).

Nous comprenons pourquoi l'Église, dans l'oraison qu'elle nous fait réciter pour obtenir une charité fervente, ne nous fait rien demander d'autre que la grâce de ce désir, qui est le gage et la promesse de toutes les autres :

> Imprimez en nos cœurs les sentiments d'une inviolable charité, afin qu'aucune tentation ne puisse rien changer aux désirs conçus sous votre inspiration.

Nous ne demandons pas à Dieu qu'il comble nos désirs, mais seulement qu'il les affermisse en notre cœur, comme le seul titre que nous puissions avoir au don tout gratuit de sa grâce.

Le refus de l'amour.

Puisque nous ne sommes pas devant Dieu simplement comme des serviteurs en présence de leur maître, puisque, étant amour, il a voulu que nos relations avec lui se trouvent placées sur ce plan de l'amour, c'est aussi sur ce plan qu'il faut se mettre pour comprendre le péché. Celui-ci n'est pas seulement offense à la justice divine, il est — et cela en fait un mystère bien plus profond — refus de l'amour divin.

Cela nous apparaît en toute clarté dans le péché par excellence, celui en lequel est réalisée dans sa perfection la notion de péché et que les autres ne pourront qu'imiter : le péché de Satan.

Tandis que, si souvent, c'est par pure faiblesse que l'homme

ne sait pas s'ouvrir à la grâce, c'est par un refus pleinement délibéré de son orgueil que Satan s'est fermé à l'amour. C'est à la première, à la plus essentielle de ses exigences qu'il s'est heurté : il n'a pas voulu entrer dans le mystère de la charité parce que c'est le mystère de l'humilité. Il n'a pas accepté de recevoir le bonheur comme un don, alors qu'il ne peut être que cela puisqu'il ne peut se trouver que dans l'amour : l'amour, réalité toute gratuite, qui ne peut vivre en nous sans nous rendre semblables à lui, sans nous désapproprier de nous-même. Recevant tout en don, dans la joie d'une très pure action de grâces, comment n'aurions-nous pas le sentiment de ne plus rien posséder en propre ?

C'est à cela que Satan s'est refusé : il a voulu ne devoir son bonheur qu'à lui-même, arracher en quelque sorte la perfection de sa nature aux mains du Créateur pour la détenir en pleine indépendance et se rassasier, à s'y complaire, de la dure joie de l'orgueil. Il a voulu être seul et n'a pu ainsi que s'enfermer dans les étroites limites de cette perfection qu'il voulait posséder comme sienne, qu'il croyait capable de le combler, et dans laquelle il n'y avait pas de place pour l'amour, mais pour la seule sécheresse de l'égoïsme.

Le péché d'Adam fut une semblable révolte : être comme des dieux ; choisir soi-même la voie de son bonheur, le recevoir de ses propres mains, c'est la tentation sans cesse renouvelée de l'orgueil.

De l'orgueil... ou de notre faiblesse, incapable de se défendre contre des attraits trop faciles. Mais en créant l'homme, Dieu l'avait d'abord établi dans un état où il se trouvait prémuni contre cette fragilité inscrite en notre nature.

Celle-ci, en effet, nous incline vers les biens d'ici-bas, que nous savons inférieurs, mais que nos sens nous font atteindre immédiatement, nous font voir et toucher, tandis que notre pensée s'élève si difficilement aux biens spirituels. Nous les savons meilleurs et plus parfaits, mais nous en saisissons à peine une ombre en des images qui ne peuvent nous en livrer vraiment le secret, à travers lesquelles ils nous apparaissent toujours comme lointains, et dans une large mesure inaccessibles.

Dieu n'avait pas abandonné l'homme à cette faiblesse native : en vue du don de la grâce, et pour que tout, en cette nature qu'elle devait animer d'une vie nouvelle, se prêtât docilement à son action, il lui avait préparé les voies par des dons de lumière et de force. Ceux-ci, confortant la raison et établissant son empire sur la vie sensible, disposaient l'une et l'autre à suivre le mouvement de la grâce sans lui opposer aucun obstacle.

Ces privilèges, dépassant la nature, mais la perfectionnant dans son ordre, lui restant en quelque sorte proportionnés, le premier homme devait les transmettre à sa descendance, comme un titre à recevoir le don surnaturel en vue duquel ils étaient accordés, et que Dieu aurait aussitôt infusé à l'âme qui en aurait été ornée.

Mais aussi, en vertu de ce même lien, l'homme ne pouvait, par le péché, perdre la grâce, à laquelle s'attaquait directement son acte de révolte, sans être à la fois dépouillé des privilèges qui n'existaient que pour elle, et n'avaient plus de raison d'être une fois qu'elle avait disparu.

Après la faute, la nature qu'il transmet par la génération se trouve donc dépourvue de tout titre à recevoir la grâce, et cela par suite d'une rébellion volontaire contre Dieu, d'une offense à sa majesté et à son amour. C'est en ce sens que nous naissons en état de révolte et sous l'empire de celui qui, ayant entraîné notre premier père dans sa désobéissance, nous entraîne nous-même en des fautes qui ne cessent de confirmer et d'aggraver le premier refus opposé par l'humanité à l'amour de son Dieu.

Mais, dans sa miséricorde, Dieu a eu pitié de nous, et de telle manière que l'Église nous invite à considérer qu'en fin de compte nous avons plus gagné que perdu aux suites du premier péché, de cette « heureuse faute qui nous valut un tel Rédempteur ».

Car, dans le Christ, nous est donné un nouveau titre à participer à la vie divine, plus précieux que celui dont nous avions été dépouillés. Si la grâce nous est accordée, ce n'est plus du fait de notre nature, disposée à la recevoir par un don d'intégrité, c'est parce que nous sommes un avec le Christ, Dieu et homme, qui s'est fait notre Chef, et dont nous sommes les membres. En

vertu de ce titre plus élevé que nous avons à la recevoir, la grâce est répandue avec plus d'abondance. Par contre, elle nous trouve désormais livrés à notre faiblesse native : le terrain n'est plus préparé d'avance et c'est elle qui doit affermir notre raison et notre volonté, les soumettre à Dieu et leur faire trouver dans cette soumission même la force de dominer les révoltes de la sensibilité. C'est ainsi que, peu à peu, l'ordre et l'harmonie pourront se rétablir en nous. Ce sera l'œuvre de la grâce. C'est elle qui devra aménager progressivement cette terre ingrate où elle est entrée, et où elle rencontre tant d'obstacles. Nous avons à nous prêter à son action, afin que tout en nous se laisse, par elle, orienter vers Dieu, mais c'est elle qui agit, pénétrant de plus en plus profondément et soumettant tout à son influence sanctifiante.

Tâche, sans doute, plus difficile, mais plus belle aussi, et si la souffrance, désormais, est l'instrument de l'amour, qui ne peut, sans elle, accomplir son œuvre, la voie est ouverte à une prise de possession plus totale de notre âme par Dieu, qui nous accorde ses dons en plus grande abondance, parce que nous avons à les recevoir un titre plus élevé.

Ce que la divine charité veut ainsi réaliser en nous, nous ne pouvons mieux le comprendre qu'en méditant le mystère de la Conception Immaculée de la Très Sainte Vierge.

La grâce que reçoit la Vierge Marie, c'est la grâce rédemptrice que le Christ nous a méritée sur la Croix, et son titre à ce don de la divine bienveillance, c'est, comme pour nous, encore que d'une manière éminente, son union avec le Christ. Le privilège jadis départi à Adam appartient à un ordre révolu ; c'est dans une nature humaine semblable à la nôtre que la Très Sainte Vierge a reçu, dès le premier instant de sa conception, le don de la grâce, mais en telle plénitude que dès lors tout en elle, s'y trouvant entièrement soumis, s'orientait vers Dieu dans une parfaite harmonie.

Ce que la grâce a accompli ainsi en elle, d'une façon éminente, c'est cela même qu'elle doit réaliser progressivement en nous, nous délivrant peu à peu du péché et de ses suites, jusqu'à ce que soit achevée en notre âme son œuvre rédemptrice.

Les instances de l'amour.

Dieu avait donc daigné s'incliner vers sa créature, aller jusqu'à inviter à entrer dans son intimité, et l'humanité, non seulement ar la première faute, mais par toutes celles qui sont venues la onfirmer et ne font qu'un avec elle, avait refusé ce don de amour. Elle se trouvait établie dans une attitude, dans un état e refus.

Comment Dieu allait-il répondre à l'accueil ainsi fait à l'offre oute condescendante de sa bonté? Par de nouvelles instances de on infinie charité : le don que nous avions repoussé, il nous offre d'une façon plus pressante, et plus persuasive. Le péché ous avait éloigné de lui, il vient plus loin à notre rencontre. Et 'est ainsi que le refus appelle un don surabondant.

Son amour, dont nous n'avions pas voulu, Dieu nous le pro- ose sous une forme plus accessible, à la portée de cette humaine aiblesse aggravée par le péché en vertu de laquelle seules les hoses sensibles, tangibles, nous parlent vraiment, tandis qu'il ous est si difficile de nous élever à comprendre, et surtout à imer, d'un amour qui nous touche et saisisse notre cœur, une éalité toute spirituelle. L'amour de Dieu, de ce Dieu transcen- ant et souverain... comment pénétrer les profondeurs de ce nystère? Comment nous représenter un tel amour, saisir ce qu'il eut avoir de commun avec le sentiment de notre cœur que nous ésignons par ce mot?... Combien il semble plus proche lorsque ous le voyons transparaître dans les actes et dans les moindres restes du Christ vivant parmi nous une existence semblable à la ôtre : « Faisant briller à nos yeux dans le mystère de son ncarnation une clarté nouvelle de la divine lumière, afin que, onnaissant Dieu sous une forme visible, nous soyons entraînés l'amour des réalités invisibles » (Préface de Noël). Entraînés : rapiamur », car il est en nous une résistance à vaincre, il ne uffit plus que Dieu nous invite, il faut qu'il nous presse d'ac- ueillir le don de son amour.

D'une autre manière encore, cet amour se montre, dans le

Christ, plus proche de nous. En Dieu, il est le mystère même d sa vie, le lien qui unit les divines Personnes dans une intimit qui, bien loin de sembler faite pour s'ouvrir à nous, paraît a contraire infiniment au delà de tout ce à quoi nous oserions aspi rer. En Dieu, l'amour, c'est sa vie même, son bien à lui seul auquel, sans doute, il est libre de nous donner part, mais auque nul, de lui-même, ne saurait prétendre.

Dans le Christ, il est nôtre, déjà, fait pour nous, exigeant — non, certes, par sa nature, mais par l'état où nous le voyon placé — de se répandre en nous. Car il ne peut s'être mis dan cette condition que pour se donner à nous.

Le Christ, en effet, ne pouvait s'incarner sans vivre en cett nature humaine qu'il assume la vie d'amour qui est la sienne a sein de la Trinité.

Mais il ne pouvait non plus assumer ce lien avec nous, nou faire le don de s'unir à notre nature, si un tel don n'était ordonn à nous faire communier à cette vie divine qui est en lui et dor il a voulu vivre dans une humanité semblable à la nôtre.

Par la solidarité qu'il a accepté d'avoir avec nous en devenan notre Chef, le Verbe Incarné, notre Christ, Dieu et homme, s'es fait notre titre à recevoir le don de la grâce qui ne peut être e lui que pour être communiqué à tous ses membres.

L'Incarnation, c'est la suprême démarche de l'amour divin Dieu, en effet, pouvait-il mieux nous montrer combien il ne tien pas sa créature à distance, pouvait-il se faire plus proche d nous, se donner davantage qu'en se faisant l'un d'entre nous homme parmi les hommes? Une telle démarche d'amour ne s conçoit que si elle a pour but de nous faire entrer dans le mystèr de l'amour.

Mais il ne suffisait pas que l'amour nous soit offert à nouveau il fallait encore que nous puissions y répondre. Car l'amour es un échange.

Sans doute, si Dieu avait voulu que nos relations avec lui s trouvent placées sur le plan de la justice, il aurait pu admettr que cette justice ne fût pas pleinement satisfaite : qui l'eût empê ché de pardonner miséricordieusement, sans exiger une satisfa

tion proportionnée à la faute, de qui d'ailleurs était incapable de la donner ?

Mais Dieu ne pouvait accepter que son œuvre par excellence, celle qui est la raison d'être de toutes les autres, l'œuvre de son amour, demeurât imparfaite. Or l'amour exige une réponse, sans laquelle il n'est pas, et une réponse qui soit digne de lui.

Cette réponse parfaite, assez parfaite pour que soit effacée toute trace du premier refus, pour qu'il n'y ait plus aucune ombre sur l'amour outragé, et qu'il retrouve sa fraîcheur première, l'homme ne la pouvait donner.

Or, ici, Dieu se devait d'avoir cette exigence : de ne permettre aucune atteinte au plan de son amour que pour le réparer d'une façon plus belle, n'y laissant rien d'inachevé, mais manifestant, au contraire, plus clairement son dessein de donner tout ce qu'il peut donner.

C'est ce que le Christ est venu faire ici-bas : rétablir, non seulement dans sa perfection première, mais dans une perfection plus haute, l'œuvre de la divine charité, en donnant, au nom de l'humanité dont il fait partie, dont il est le Chef, en donnant à son Père une réponse qui ne laisse rien subsister du premier refus.

C'est en luttant pour reconquérir l'humanité à l'amour, d'abord méconnu, que notre Sauveur répare ce premier refus en même temps qu'il le vainc. Le don jadis méprisé n'est plus seulement accepté, mais l'effort que le Christ, Dieu et homme, accomplit pour rétablir ici-bas le règne de la divine charité, — et qui l'entraîne jusqu'aux souffrances de la Passion et à la mort sur la Croix, subies pour s'être opposé à la puissance de refus qui est dans l'humanité, — cet effort est une réponse à l'amour qui le satisfait pleinement et rachète outre mesure, en sa perfection plénière, l'offense qu'il avait reçue.

Mais pour que l'œuvre de Dieu fût vraiment parfaite, il fallait que cette réponse fût celle de l'humanité entière, que le Christ, ne se contentant pas de la donner pour nous, à notre place, nous donnât aussi de pouvoir nous y unir, et par là la faire nôtre.

S'il n'y avait pas sa réparation, à laquelle joindre la nôtre, la nôtre — qui vaut pour autant qu'elle unit ses membres avec lui

dans une commune offrande — serait sans valeur. De même que notre amour est agréé du Père parce qu'il est encore son amour, auquel nous avons part, de même nos efforts, nos peines ou nos épreuves valent en tant que ne faisant qu'un avec les siennes : avec les souffrances qu'il a offertes pour nous, lui notre Chef, solidaire avec nous, et auxquelles, du fait même de cette solidarité, nous pouvons et nous devons joindre les nôtres.

Le mystère de la souffrance, de la souffrance rédemptrice, s'éclairera pour nous dans la mesure où nous comprendrons combien cette œuvre de la Rédemption est une œuvre d'amour. Sans doute, que le Dieu de toute bonté ait permis tant de misère, cela restera pour nous un sujet d'étonnement, mais peut-être parviendrons-nous du moins à entrevoir qu'il existe une réponse à cette énigme si nous songeons que ces épreuves ne sont pas un pur châtiment, mais la condition d'une vocation plus haute.

Saint Paul nous rapporte cette parole du Seigneur : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. » Quel sens prennent ces mots lorsque c'est Dieu lui-même qui nous les dit ! C'est comme un aveu échappé de sa bouche et qui nous livre le sens profond de toutes nos relations avec lui, le secret de son amour infiniment gratuit.

C'est après avoir essayé de suivre les démarches successives, les instances renouvelées de cette divine charité cherchant en quelque sorte à épuiser toutes les possibilités de donner, qu'il faut relire cette parole du Christ que son Apôtre a recueillie pour ne pas qu'elle se perde.

Elle nous montre à qui s'adressent notre désir, notre prière, nos humbles efforts : à un Dieu qui, ne pouvant aller plus loin dans l'amour, a voulu se faire proche, accessible, en devenant l'un de nous, et qui, pour que ce don suprême fût plus suprême encore, l'accomplit dans un geste de miséricorde : comme une dernière instance de son infinie charité pour vaincre nos résistances, pour nous contraindre à accepter le don qu'il nous offrait.

Le sacrement de l'amour.

Le Christ ne fait qu'un avec ses membres, et le mystère de sa vie, de sa mort et de sa résurrection ne sera pleinement achevé qu'après s'être réalisé en nous.

Les mystères du Christ ne tiennent donc pas tout entiers dans les événements de son existence terrestre et les quelques années qu'il a passées parmi nous. Ils se prolongent dans son Église, en laquelle ils tendent vers leur parfait accomplissement; ils sont présents à son Corps mystique, à chacun de ses membres, se continuant en eux. Et cette présence, selon le mode propre de l'Incarnation, n'est pas seulement tout intérieure, elle s'exprime sous une forme sensible, en des signes sous lesquels ces mystères s'offrent à nous d'une façon adaptée aux conditions humaines, terrestres, dans lesquelles nous avons à les vivre.

Et tout d'abord, c'est dans les plus humbles circonstances de notre existence quotidienne que nous devons apprendre à reconnaître leur présence : c'est là qu'ils s'accomplissent, en des conditions semblables à celles dans lesquelles le Christ lui-même les a vécus. Car il n'y a pas d'un côté sa vie à lui, réalité toute divine, et de l'autre nos pauvres existences qui se rattacheraient à la sienne, en quelque sorte, du dehors. Il y a, dans le Christ comme en nous, une existence très simplement humaine, faite d'humbles choses, mais qu'anime un mystère divin, qui est dans le Christ, et dont il nous donne de vivre avec lui. Si nous sommes tentés, parfois, d'en juger autrement, de ne pas comprendre cette unité profonde entre le Chef et ses membres, n'est-ce pas que d'une façon trop habituelle nous considérons les menus événements de chaque jour d'un point de vue trop égoïste, terre à terre, et de ce fait ils nous paraissent bien loin des mystères sur lesquels nous méditons parfois dans la prière, et qui nous placent dans une tout autre perspective? Alors que ce sont ces mystères mêmes qui s'accomplissent en notre vie, dans ce qu'elle a de plus simplement quotidien, lui donnant son sens et sa réalité véritable.

Aussi, pour venir en aide à notre faiblesse, le Christ a-t-il

voulu que sa présence ne fût pas tout invisible, que nous puissions l'atteindre à travers les signes qu'il nous en donne. Tel est le rôle de l'Église : être le prolongement de l'Incarnation, de ce mystère dans lequel Dieu s'offre à nous sous une forme accessible à nos sens. Elle est le sacrement de la présence du Christ, du Verbe Incarné : par son sacerdoce, par le pouvoir sanctificateur qui y est attaché, elle nous donne un contact assuré avec la grâce, elle nous manifeste qu'un secours divin est toujours prêt à nous secourir, et par là met en pleine lumière le caractère tout gratuit de la vie surnaturelle, réalité divine qui nous est offerte comme un don.

L'Église est une affirmation de cette gratuité; elle nous rappelle que la vérité qui nous éclaire nous est révélée par celui-là même qui en détient le secret, car elle est au delà de ce que nous saurions atteindre. Dieu seul peut nous dévoiler la destinée à laquelle il nous convie, comme il peut seul nous donner d'y tendre en nous appuyant sur le secours que nous trouvons en lui.

Le Christ a donc voulu nous laisser des signes sensibles de sa présence : c'est à travers des gestes sacrés que sa grâce nous est offerte et, au centre de tout cet ordre sacramentel, il demeure lui-même parmi nous, dans celui de ses mystères qui contient tous les autres, celui qui est pour nous la source première de toute grâce : le mystère de sa mort et de sa résurrection.

Tel est le sens du mystère eucharistique : le Christ immolé pour le salut des hommes, retournant au Père dans tout l'éclat de sa résurrection glorieuse, demeure à jamais auprès de lui, marqué des signes qui le désignent comme la victime de notre salut : « l'Agneau semblant avoir été égorgé » que l'apôtre saint Jean contemple en ses visions. Mais, tel il est ainsi dans le ciel, tel il est aussi sur nos autels, en cet état de victime qui est le sien, que symbolisent et manifestent les apparences sous lesquelles il est présent parmi nous : réellement présent, afin que nous puissions réellement l'offrir à notre tour comme il s'est offert lui-même pour nous, et unir notre offrande à la sienne.

C'est ainsi que dans le mystère eucharistique l'acte même du sacrifice rédempteur s'accomplit à nouveau, et demeure sans cesse présent à la vie de l'Église, l'animant de la grâce divine

dont il est la source, l'assumant tout entière pour l'unir à son Chef, pour l'associer à cette suprême consécration en laquelle tout retourne au Père, et se consomme dans le mystère de son amour.

Le chef-d'œuvre de l'amour.

Les mystères du Christ auxquels nous avons part, il est une créature privilégiée à qui il fut donné d'y être unie de plus près qu'aucune autre : elle les a vécus avec lui, elle y fut mêlée, ils furent siens à un titre véritablement unique.

La Très Sainte Vierge nous apparaît unie à son Fils, dès l'origine des temps, dans la pensée du Père. Lorsque, au paradis terrestre, aussitôt après la chute, Dieu promet à l'humanité un Rédempteur, il est fait allusion déjà à celle que nous appelons la nouvelle Ève, associée au nouvel Adam : le Christ.

Et lorsque vint l'heure où allaient se réaliser les desseins éternels de Dieu, c'est à elle que fut envoyé l'ange porteur de la parole du salut. C'est à elle que fut annoncée la venue du Sauveur et c'est elle qui, au nom de l'humanité entière, reçut le Rédempteur qui nous était donné et répondit au don de la divine miséricorde par l'acquiescement de son *Fiat*.

C'est par elle — parce qu'il est son Fils — que le Christ est véritablement nôtre, l'un de nous, notre Frère, associé à la destinée de cette humanité qu'il est venu sauver, vraiment ne faisant qu'un avec nous.

C'est par elle que le Verbe s'est fait chair, et, parce que Dieu s'est incarné pour nous racheter, parce que le mystère de son Incarnation et celui de notre Rédemption sont ordonnés l'un à l'autre, le rôle de Marie ne pouvait s'arrêter au premier de ces mystères. Sa place était marquée au pied de la Croix. Elle fut intimement unie au drame du Calvaire ; elle souffrit comme sienne, en son cœur de mère, la souffrance de son Fils, la souffrance qui nous a arrachés au péché et à l'empire de Satan.

Ce qui fait sa grandeur à nos yeux, c'est l'union infiniment étroite qu'il lui fut ainsi donné d'avoir aux mystères du Christ, notre Dieu Sauveur. La grandeur de Marie, c'est son Fils.

Et parce qu'elle fut si près de lui dans les mystères de sa vie terrestre, elle reste infiniment unie à la vie de l'Église, en qui s'achève son œuvre. Parce que c'est son œuvre, l'œuvre de son Fils, elle ne peut y demeurer étrangère ; c'est lui qu'elle voit en nous, c'est sa propre destinée qu'elle voit s'accomplissant en chacun de nous qui sommes ses membres, et sur laquelle elle veille d'un regard maternel.

C'est pourquoi, au jour de la Pentecôte, Marie est au milieu des Apôtres : elle est présente à la naissance de l'Église, comme elle le sera à toute sa vie. Les conciles qui préciseront l'expression de la foi chrétienne parleront d'elle et l'une des affirmations les plus solennelles de la divinité du Christ sera la définition du concile d'Éphèse reconnaissant à Marie le titre de Mère de Dieu.

Marie est la gloire de l'Église : l'une d'entre nous, comme nous pure créature et comme nous rachetée. Objet comme nous, plus que nous, de la divine miséricorde : si elle est toute pure, immaculée, c'est par un effet de cette miséricordieuse grâce de rédemption méritée par son Fils sur la Croix et dont elle a bénéficié plus que toute autre.

Marie, l'une d'entre nous, et pourtant si grande, si « pleine de grâce », que toute la beauté de l'Église entière rayonne en elle ; les symboles de l'Écriture sous lesquels est proclamée la magnificence de l'Église, épouse pure et sans tache, la liturgie aime à les reprendre pour chanter la gloire de Marie.

Marie, celle qui fut éternellement présente aux desseins du Père, qu'il choisit entre toutes pour l'associer intimement à l'œuvre de son Fils, à l'œuvre de notre salut. Marie, Mère de Dieu. Marie, rachetée comme nous, sans doute, mais si proche du Christ, si intimement engagée dans son œuvre, qu'elle est auprès de lui et en lui celle que nous aimons appeler notre espérance, notre vie, notre salut.

Marie, si présente à tous les mystères dans lesquels Dieu se révèle et se donne à nous.

Elle nous apparaît comme revêtue du rayonnement de la gloire de Dieu, comme associée avec lui, ayant part à l'accomplissement de ses desseins de grâce et de miséricorde.

Elle a vécu, elle-même, avec son Fils, auprès de lui, les mys-

tères de notre Rédemption, dans le sentiment de n'exister que pour cela, d'être si profondément engagée dans son œuvre qu'elle n'a de raison d'être qu'en vue de cette œuvre. Pour nous, peut-être pourrions-nous nous demander quel aurait été notre sort si Dieu avait voulu se donner à nous par un autre moyen, sans aller jusqu'à se faire l'un de nous. Marie, elle, est si intimement liée à l'économie de l'Incarnation qu'elle n'existe que pour ce mystère, par rapport à lui, et c'est ce qui fait sa grandeur.

Et pourtant, elle est, comme nous, plus que nous, l'objet de la divine miséricorde, rachetée par le sang de son Fils.

Si c'est par une toute gratuite prévenance que Dieu nous a libérés, chacun, au jour de notre baptême, du joug du péché, c'est par une prévenance plus grande encore que Marie a été exemptée de cette loi du péché, que celui-ci n'a pu même la frôler.

Comme nous, plus que nous, elle a à chanter dans l'action de grâces les louanges de cette divine miséricorde qui s'étend d'âge en âge sur ceux qui craignent le Seigneur : « *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* »

Elle est l'affirmation éloquente entre toutes des richesses de la grâce divine, de l'infinie condescendance d'un Dieu qui, se faisant si proche dans le mystère de son Incarnation, se fait plus proche encore, montre mieux combien il se veut accessible, familier, en quelque sorte, en s'incarnant dans le sein d'une vierge, toute pure, sans doute, mais appartenant à notre race pécheresse, et qui, dans le ciel, ne chante pas seulement avec les anges les louanges de la divine grâce, mais s'unit au chœur des saints pour chanter éternellement les miséricordes du Seigneur envers l'humanité rachetée dans le sang du Christ.

En cette femme bénie entre toutes les femmes, qui a porté en son sein celui que nous adorons comme notre Dieu, qui l'a aimé comme une mère aime son enfant, nous voyons combien Dieu a voulu élever l'humanité jusqu'à lui, se faire infiniment proche de sa créature, accessible.

Marie, pleine de grâce, Marie, comblée des prévenances divines, témoigne à nos yeux des infinies richesses de la divine bonté ; elle nous dit à quelle intimité avec lui Dieu veut bien

admettre une simple créature. Elle nous est un gage de la libéralité sans mesure avec laquelle il répand les dons de son amour. Elle nous invite à nous approcher avec une plus grande confiance de ce Dieu qui ne dédaigne pas ceux qui ne sont que poussière devant son immensité, mais que son amour est assez puissant pour élever jusqu'à lui.

Le mystère de Marie est une affirmation de la toute-puissance de la divine charité ; il nous fait pénétrer plus avant dans le mystère de la divine libéralité ; il nous invite à mieux comprendre ce que nous pouvons attendre de la grâce qui a accompli en elle de si grandes merveilles.

Dom Georges Lefebvre, O.S.B.

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ ET LA VIE CHRÉTIENNE

Quand nous étions collégiens, nous attendions, mes camarades et moi, le sermon de la fête de la Sainte Trinité avec une certaine curiosité, pour ne pas dire une certaine malice. Nous nous demandions ironiquement : « Comment le prédicateur va-t-il se tirer d'affaire aujourd'hui ? » Il nous semblait en effet impossible de parler du « mystère » de la Trinité, dont on nous avait répété qu'il restait incompréhensible pour notre intelligence. De fait, les prédicateurs semblaient prendre plaisir à confirmer notre préjugé. Les uns cherchaient, non sans paraître parfois assez satisfaits d'eux-mêmes, à nous entraîner dans de profondes considérations métaphysiques sur les notions de « relation », « personne », « substance », etc. Nous n'y comprenions rien et nous nous demandions parfois si le prédicateur lui-même saisissait bien le sens des mots dont il faisait usage.
D'autres, plus simples, préféraient parler de l'humanisme athée, ou de la perte du sens de Dieu chez nos contemporains. Il est, certes, plus facile de parler des hommes que de Dieu! Quelques-uns, après un bref rappel de la fête du jour, prenaient je ne sais quel prétexte pour aborder un autre sujet n'ayant aucun rapport, même lointain, avec le mystère évoqué en commençant.

Nous étions peut-être sévères pour nos professeurs. Nous ne le serions plus tant aujourd'hui. C'est que l'expérience nous a convaincus qu'il est difficile de parler de Dieu comme il convient.

« Seul Dieu parle bien de Dieu. » Tout prédicateur sincère s'en rend bien vite compte. Quel chrétien, du reste, ne se sentirait dans un cruel embarras si l'un de ses amis lui demandait à brûle-pourpoint : « Parle-moi de Dieu! »

Et pourtant, tous nous aimons Dieu, tous nous voulons l'annoncer à nos frères. Mais, devant « son mystère », nous nous tenons tous comme de petits enfants, et dès que nous tentons de dire quelque chose de lui, ou même de traduire nos propres sentiments, les mots nous échappent. Nous sommes aussi incapables de définir Dieu que de former une image de lui. Peut-être, à certains moments privilégiés de notre existence, nous sentons notre « cœur tout brûlant » d'amour, et nous avons l'impression que Dieu se tient tout près de nous. Mais si nous nous imaginions pouvoir alors le « saisir », nous serions semblables à cet enfant dont parle Grégoire de Nysse, qui prétendait emprisonner entre ses doigts les rayons du soleil filtrant par la fenêtre.

Pour bien parler de Dieu, il nous faudrait devenir des saints. Mais même les saints avouent leur impuissance. Et Augustin, qui cependant écrivit un long traité sur la Trinité, reconnaît que quand il s'agit de Dieu, le silence est préférable. Dans son commentaire sur le *Cantique des Cantiques*, Grégoire de Nysse compare le chrétien à la fiancée du Cantique partie en quête de son fiancé. Il nous la décrit inquiète, parcourant la ville, les rues et les places, interrogeant les gardiens :

> « N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime? » Mais personne ne lui répond. Elle pénètre alors dans la sphère des anges, mais elle ne le trouve pas davantage; alors elle parcourt le monde angélique, les Trônes, les Dominations, les Principautés, et comme elle ne le découvre pas encore, elle se dit à elle-même : « Du moins eux peuvent-ils saisir celui que mon cœur aime! » Mais eux se taisent à cette question, et par ce silence lui font connaître que celui qu'elle cherche reste à eux-mêmes inaccessible (P. G., 44, 893 C).

Du reste, ce sont tous les Pères de l'Église qui répètent que la plus haute connaissance que nous puissions avoir de Dieu ici-bas, est de comprendre que Dieu nous reste incompréhen-

sible. Connaître notre impuissance est déjà une grande science!

L'intelligence humaine se trouve saisie d'une sorte de *vertige* devant la grandeur et la transcendance de Dieu, comme lorsque « nous touchons de la pointe du pied le bord qui surplombe l'abîme et que nous ne trouvons aucun appui pour le pied ni aucune prise pour la main » (P. G., 44, 729). Du reste, dès que nous parlons de Dieu, les mots humains perdent de quelque façon leur signification. Dieu ne vit pas dans le temps, Il ne se tient pas en quelque endroit déterminé de l'espace. Il n'est mesurable d'aucune manière. Et quand nous affirmons qu'Il est sage, bon, tout-puissant, nous devons préciser aussitôt qu'il n'est ni sage, ni bon, ni puissant, de la même manière que nous pouvons le dire de l'un d'entre nous.

C'est ce qu'après les théologiens, les mystiques ne cessent de nous répéter. Ainsi Marie de l'Incarnation :

> Mon esprit était rempli de tant de nouvelles lumières qu'il était offusqué et ébloui, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. Ce qui lui était montré auparavant par une véritable affirmation, il ne le pouvait plus voir que dans la négation. Toutes les perfections qu'on nomme, ce n'est point cela. Il faut à la fin perdre tous mots et tous noms et se contenter de dire : « Dieu ! Dieu ! » car toute autre chose est moindre que ce qu'il faut dire de cette inabordable Majesté... Je voyais que toutes choses sont dues et appartiennent à ce Dieu duquel dérive tout ce qui est beau et tout ce qui est bon, et dans cette vue je m'écriais : « O plus que bon, ô plus que beau, ô plus qu'adorable, ah ! vous êtes Dieu et grand Dieu [1].

« Je suis qui je suis » disait déjà Dieu à Moïse.

De même, toutes nos images sont déficientes. C'est pour cette raison que nombre de mosaïques byzantines nous présentent le trône de Dieu dans le ciel, entouré, conformément à la description de l'Apocalypse, des anges, des vieillards et des martyrs, mais le trône lui-même reste vide. Dieu cependant y est présent, et les anges et les vieillards se prosternent à terre pour L'adorer. Mais les artistes se sont abstenus de représen-

1. *Le témoignage de Marie de l'Incarnation*, p. 77.

ter Dieu, persuadés que des traits humains ne peuvent donner qu'une image lointaine de Sa majesté.

Et cependant, le mystère de la Trinité est celui qui nous dévoile le plus profondément l'amour de Dieu pour nous et l'intimité de sa présence parmi nous. Car Dieu s'y révèle d'abord comme *Père*, Père de Jésus-Christ sans doute, mais aussi notre Père. C'est tout l'Ancien Testament qui nous révèle cet amour paternel de Dieu pour nous. Dieu ne cesse de pardonner à son peuple malgré ses infidélités, et par le prophète Isaïe lui apprend que son amour est si ferme et si fidèle que ses fils ne pourront jamais lui échapper :

> Une mère oubliera-t-elle son nourrisson,
> N'aura-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ?
> Quand même les mères oublieraient
> Moi, je ne t'oublierai pas ! (49, 15).

Et le dernier mot de l'apôtre Jean, au terme de la Révélation, sera pour nous redire encore que *Dieu est amour* et que nous *sommes appelés enfants de Dieu et le sommes réellement* (I Jn, 3, 1).

Mais c'est en envoyant son *Fils* que Dieu nous a avant tout révélé son amour. En Jésus-Christ, « Dieu le créateur de l'univers s'est fait créature, Notre-Seigneur s'est fait notre frère, le fils de Dieu s'est fait fils de l'homme », et saint Thomas ajoute : « Pouvons-nous trouver un signe plus évident de l'amour de Dieu pour nous ?[2] » Et comme s'il ne lui suffisait pas « d'être devenu ce que nous sommes », pour nous exprimer tout son amour et sa miséricorde, « le Fils de Dieu se rendit obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix », en sorte que chacun de nous peut dire en toute vérité : « Dieu m'a aimé. Il est mort par amour pour moi. »

Enfin, nous savons que le Christ, après sa mort et sa résurrection, nous fit don de l'*Esprit-Saint*. L'Écriture, pour nous révéler le mystère de l'Esprit-Saint, nous propose toutes les expressions qui évoquent intimité, amour, chaleur, lumière. Et

2. *De Symbolo apostolorum*, édit. Mandonnet, pp. 362-363.

la liturgie, à son tour, s'adresse à lui « comme le doux hôte de l'âme, celui qui remplit d'amour notre cœur ».

Consolator optime,
Dulcis hospes animae
Dulce refrigerium.
O lux beatissima
Reple cordis intima
tuorum fidelium.

Enfin, nous croyons, conformément à la promesse de Notre-Seigneur, que c'est la Trinité tout entière qui vit en nous : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure* (Jn, 14, 24).

Telle est notre foi et elle risque au premier abord, peut-être, de sembler paradoxale. Nous croyons simultanément que Dieu, transcendant, se tient infiniment lointain, et cependant, notre propre âme est Son « temple ». Nous appelons Dieu « Notre Père » et, pourtant, nous ne pouvons *rien* dire de lui, sinon qu'il est « Amour ». Nous aimons Dieu plus qu'un enfant sa mère, et cependant nous nous tenons devant lui remplis d'effroi, « terrifiés » comme disent même certains Pères, et s'il nous arrivait de Le voir, nos yeux ne pourraient soutenir son éclat...!

L'attitude de Jean l'Évangéliste et de François d'Assise devant Dieu symbolise merveilleusement ce paradoxe de la vie chrétienne. Nous savons quelle intimité régnait entre Jésus et Jean. C'est Jean lui-même qui, dans son évangile, se désigne sous le nom du *disciple que Jésus aimait*. Nous nous rappelons encore avec envie que c'est Jean qui posa sa tête sur la poitrine du Seigneur lors de la dernière cène. Et cependant, au premier chapitre de l'Apocalypse, quand il nous rapporte la vision qui lui fut donnée du Christ ressuscité et triomphant, il avoue : *A sa vue, je tombai comme mort à ses pieds* (1, 17).

Nous savons de même avec quelle simplicité, pour ne pas dire avec quel enfantillage, François d'Assise s'adressait au Christ. On raconte même que la Vierge Marie lui confia un jour l'enfant Jésus et que tous deux jouèrent ensemble. Légende,

sans doute, mais combien significative. François préférait contempler Jésus dans les mystères de sa vie terrestre, sous ses traits humains, et c'est tel que Jésus s'était comporté ici-bas que François s'efforçait de conformer son propre genre de vie. Et cependant, quand François devenu vieux, aveugle et miné par la maladie, éprouva le besoin de se recueillir davantage et de prier Dieu jour et nuit, il se retira, loin des hommes, sur l'Alverne. Frère Léon avait seul le droit de lui porter un peu de nourriture de temps à autre. Or, voici qu'un jour frère Léon le surprit « à la clarté de la lune, agenouillé, la face au ciel, les mains tendues vers Dieu et disant : « Qui êtes-vous, mon très doux Seigneur, et moi, que suis-je, un ver de terre, votre misérable serviteur ? [3] »

Comment parvenir en notre propre vie à concilier ces deux attitudes de confiance et de crainte, à première vue contradictoires ? Il est inutile de chercher à l'expliquer. Mais il est frappant de constater que tous ceux qui cherchent à vivre le plus près de Dieu et qui éprouvent pour le Christ l'amour le plus simple et le plus enfantin, sont aussi ceux qui, d'instinct, retrouvent la prière de François sur l'Alverne : « Mon Dieu, Mon Dieu, qui êtes-vous et que suis-je ? »

fr. F. Refoulé, o. p.

3. Daniel-Rops, *La Légende franciscaine*, p. 265.

LA PREMIÈRE SEMAINE DU MINISTÈRE DE JÉSUS

selon saint Jean

La division en 7 jours.

On le reconnaît de plus en plus aujourd'hui, l'évangéliste a voulu répartir sur une durée de sept jours les événements qu'il raconte au début du ministère du Christ. Le témoignage rendu par le Baptiste, devant les prêtres et les lévites envoyés par les Juifs de Jérusalem, se place au premier jour (1, 19-28). « Le lendemain » (1, 29) Jean-Baptiste désigne Jésus comme le Messie annoncé par le prophète Isaïe (1, 29-34); « le lendemain » encore (v. 35), Jean renouvelle son témoignage devant deux de ses disciples qui s'attachent alors aux pas de Jésus (1, 35-39). La vocation de Simon-Pierre (1, 40-42) n'est pas datée, à moins qu'on ne suive la leçon donnée par certains manuscrits : « Au matin », mais de toute façon, la scène précédente ayant eu lieu le soir, peu de temps avant le coucher du soleil (v. 39), celle-ci doit être placée le jour suivant, c'est-à-dire le quatrième jour. « Le lendemain » (v. 43), Jésus se met en route pour retourner en Galilée, et c'est alors qu'il rencontre Philippe et se l'attache comme disciple (1, 43-44); nous sommes au cinquième jour. Quant au miracle de Cana, il eut lieu « le troisième jour » (2, 1), ce qui doit s'entendre sans doute du troisième jour après

la vocation de Philippe, donc le septième jour du comput général. Il n'y a aucune mention explicite du sixième jour, et nous verrons plus loin que c'est intentionnel; mais, pour la plus grande clarté des explications ultérieures, nous appellerons « sixième jour » le jour où se produisit la vocation de Nathanaël, plus précisément le jour de sa rencontre avec le Christ : versets 47-51.

On obtient alors la division suivante :

Jour 1 : témoignage du Baptiste devant les Juifs (1, 19-28).
Jour 2 : « Voici l'Agneau de Dieu » (1, 29-34).
Jour 3 : Vocation d'André et de son compagnon (1, 35-39).
Jour 4 : Vocation de Simon-Pierre (1, 40-42).
Jour 5 : Vocation de Philippe (1, 43-46).
Jour 6 : Vocation de Nathanaël (1, 47-51).
Jour 7 : Les noces de Cana (2, 1-11).

Une telle division en sept journées est en partie artificielle; Jean l'a adoptée comme cadre des premiers événements de la vie du Christ dans un but symbolique; il veut souligner le parallélisme théologique qui existe entre la première création du monde, en sept jours, effectuée par le Verbe de Dieu (cf. Jn, 1, 1-5) et l'œuvre du salut messianique considérée comme une création nouvelle dans le Christ (cf. Jn, 1, 3, 17). En conséquence, il ne faut pas trop presser le détail de la chronologie; inutile de se demander, par exemple, comment Jésus a pu se rendre en moins de deux jours de Béthanie (située de l'autre côté du Jourdain, en face de Jéricho) jusqu'à Cana, près de Nazareth. Le raccourci est pédagogique et le temps réel mis par le Christ à effectuer ce voyage importait moins, aux yeux de l'évangéliste, que le temps « théologique » qui va servir à constituer la première « semaine » de la vie publique du Christ.

Le schématisme des récits.

Depuis lontemps les commentateurs ont souligné combien les récits des évangiles synoptiques sont racontés selon des formes stéréotypées, qui en facilitaient la transmission orale et l'utilisation catéchétique. Ce schématisme est particulièrement sensible

dans l'Évangile de saint Marc, au moins pour les récits qui n'ont pas été influencés par la prédication plus vivante de saint Pierre. Quelques exemples nous aideront à mieux comprendre ce fait que l'on constatera tout à l'heure dans l'évangile de saint Jean. Comparons la guérison du sourd-bègue (Mc, 7, 32-36) avec celle de l'aveugle de Bethsaïde (Mc, 8, 22-26) : il est facile de remarquer que les deux récits se déroulent exactement selon le même schéma.

7, 32-36	8, 22-26
Et on lui amène un sourd...	Et on lui amène un aveugle,
et on le prie de lui imposer les mains	et on le prie de le toucher
et le prenant hors de la foule, à part,	et prenant l'aveugle par la main
il lui mit ses doigts dans les oreilles	il le conduisit hors du bourg
et avec sa salive lui toucha la langue	et ayant mis de la salive sur ses yeux,
et il lui dit :	et lui ayant imposé les mains,
« Ouvre-toi... »	il lui demandait : « Vois-tu ? »
et il parlait correctement	et il voyait tout nettement, de loin,
et Jésus leur recommanda de ne dire la chose à personne.	et Jésus le renvoya chez lui en lui disant : « N'entre pas dans le bourg. »

Contre toute attente, on retrouve ce parallélisme même lorsqu'il s'agit de récits de nature aussi différente que l'exorcisme d'un possédé et l'action d'apaiser une tempête (Mc, 1, 25-27 et 4, 39-41).

1, 25-27	4, 39-41
Et Jésus le menaça	Et... il menaça le vent
en disant :	et dit à la mer :
« Tais-toi et sors de cet homme. »	« Silence, tais-toi ! »
Et tous furent stupéfaits	Alors ils furent saisis de crainte
de sorte qu'ils se demandaient :	et ils se disaient entre eux :
« Qu'est-ce cela ?	« Qui est-il donc celui-là que

Il commande même aux esprits impurs
et ils lui obéissent ! »
même le vent et la mer lui obéissent ! »

On pourra comparer encore la première prédication à Capharnaüm (Mc, 1, 21, 22, 27) avec la prédication à Nazareth (6, 1-2); la mission des deux disciples pour aller chercher l'âne sur lequel Jésus veut entrer à Jérusalem (11, 1-6) avec la mission des deux disciples pour préparer le Cénacle où Jésus veut célébrer la Cène (14, 13-16) : l'évangéliste brode des détails divers sur un canevas identique.

Or, dans les récits de la première semaine de la vie du Christ, qui abondent par ailleurs, on l'a vu, en détails concrets et en précisions topographiques ou chronologiques, saint Jean semble procéder de la même façon. Comparons par exemple le récit de la vocation de Simon-Pierre avec celui de la vocation de Nathanaël :

1, 37-42	1, 43-47
Ils suivirent Jésus...	Jésus lui dit : « Suis-moi... »
André, frère de Simon, était l'un des deux...	Philippe était de Bethsaïde, le village d'André et de Pierre.
Il rencontre son frère Simon et lui dit :	Philippe rencontre Nathanaël et lui dit :
« Nous avons trouvé le Messie. »	« Celui dont Moïse a parlé dans la loi, nous l'avons trouvé... »
Il l'amena à Jésus.	« Viens et vois », lui dit Philippe.
L'ayant regardé,	Jésus vit s'approcher Nathanaël
Jésus lui dit :	et dit de lui :
« Tu es Simon, fils de Jean... »	« Voici un authentique Israélite... »

Si les détails changent, le schéma général reste le même : André d'une part, Philippe de l'autre, suivent Jésus; puis vient une explication servant à montrer le lien entre André ou Philippe et Simon-Pierre; puis André rencontre Pierre, et Philippe rencontre Nathanaël; ils déclarent avoir trouvé le Messie; ils provoquent l'un et l'autre une rencontre entre leur compagnon et Jésus; Jésus voit (ou regarde) Simon et Nathanaël, puis il

prononce à leur sujet une parole qui caractérise leur valeur religieuse. L'évangéliste a donc schématisé les deux épisodes en les adaptant l'un à l'autre.

Comparons maintenant les deux récits du témoignage de Jean-Baptiste sur Jésus (deuxième journée, 1, 29-34) et de la vocation de Nathanaël (1, 37-51, sixième journée), ils offrent entre eux des ressemblances étroites qui ne peuvent être fortuites. Tous deux commencent par une phrase semblable :

1, 29	1, 47
Le lendemain,	
(Jean vit)	Jésus vit
Jésus venir à lui	Nathanaël venir à lui
et il dit :	et il dit (de lui) :
« Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »	« Voici un authentique Israélite, un homme sans artifice. »

Le parallélisme de ces deux phrases apparaîtra davantage encore quand on aura remarqué que l'homme « sans artifice » est un homme qui n'a pas de péché d'impiété.

D'autre part, les deux récits contiennent l'affirmation ou l'annonce d'une vision céleste; Jean-Baptiste déclare à propos de Jésus : *J'ai vu l'Esprit (tel une colombe) descendre du ciel et demeurer sur lui.* — Jésus promet à Nathanaël et aux disciples : *Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'Homme* (1, 51). Dans les deux cas, il s'agit d'une sorte de théophanie : un messager (Esprit ou anges) descend du ciel et vient au-dessus de Jésus; et cette théophanie provoque, dans l'esprit de ceux qui en sont les témoins, la foi en la mission messianique de Jésus : *J'ai vu et je témoigne que celui-ci est l'Élu de Dieu,* affirme Jean-Baptiste; et Jésus promet à Nathanaël : *Parce que je t'ai dit... tu crois? Tu verras mieux encore...* Dans les deux récits, il est fait mention d'Israël (1, 31; 1, 49; cf., 1, 47), terme rare dans le quatrième évangile. Enfin, à la confession de foi du Baptiste : *Celui-ci est l'Élu de Dieu,* correspond la confession de foi de Nathanaël : *Tu es le Fils de Dieu, le roi d'Israël.* Tous ces rapprochements ne sont pas le fait du hasard. Ils indiquent que l'évangéliste

a voulu raconter la scène de la sixième journée en la conformant à celle de la deuxième journée, parce qu'il voyait entre elles une correspondance théologique qu'il a soulignée par ce moyen.

Les traditions parallèles.

Il est plus difficile d'expliquer les répétitions, parfois *ad litteram,* qui se succèdent aux versets 29 à 36.

I, 30-32+29	I, 33-36
C'est de lui que j'ai dit :	
« Il vient après moi un homme. »	(I, 27) : lui qui vient après moi
Et moi, je ne le connaissais pas,	et moi, je ne le connaissais pas,
mais	mais
c'est pour qu'il fût manifesté à Israël	
que je suis venu	celui qui m'a envoyé
baptiser dans l'eau	baptiser dans l'eau
	m'avait dit :
Et Jean déclara : « J'ai vu	« Celui sur qui tu verras l'Es-
l'Esprit descendre du ciel	prit descendre et demeurer,
et demeurer sur lui. »	c'est lui. »
	Oui, j'ai vu et je déclare
	que c'est lui l'Élu de Dieu,
Le lendemain,	Le lendemain, Jean se tenait là...
Il vit Jésus venir à lui	regardant Jésus qui passait
il dit :	il dit :
« Voici l'Agneau de Dieu. »	« Voici l'Agneau de Dieu. »

Les versets 29 et 36, qui forment le début de la deuxième et de la troisième journée, sont tellement semblables qu'on pourrait se demander si l'évangéliste n'a pas dédoublé un texte primitif de façon à multiplier les journées en vue d'obtenir une semaine complète. Cette hypothèse, toutefois, n'est pas satisfaisante car elle n'explique pas pourquoi, à l'intérieur d'une même journée, on retrouve deux propositions absolument iden-

tiques : « *Et moi, je ne le connaissais pas, mais...* (versets 31 et 33), sans parler des autres répétitions plus ou moins *ad litteram*. Ne vaudrait-il pas mieux dire, au contraire, que l'évangéliste a fusionné deux textes semblables, deux traditions parallèles racontant le même événement ?

D'autres indices permettraient d'ailleurs d'avancer avec quelque probabilité une telle hypothèse. Il est clair que le verset 30 : *Il vient après moi un homme qui est passé devant moi parce qu'avant moi il était*, n'est qu'une reprise du verset 27 : ... *lui qui vient après moi, dont je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sandale*, phrase qu'on lit également dans les synoptiques (Mc, 1, 7 et parallèles). Mais tandis que le verset 27 exprime l'infériorité de Jean-Baptiste par rapport à Jésus en termes analogues à ceux des Synoptiques, le verset 30 l'exprime en termes qui supposent une théologie johannique fort évoluée. Sans doute, au verset 30, Jean-Baptiste se réfère à la phrase qu'il avait prononcée la veille ; mais pourquoi la reprend-il en des termes si différents ? N'est-ce pas parce que l'évangéliste connaissait la parole du Baptiste selon deux recensions différentes et qu'il a voulu les utiliser toutes les deux ?

D'autre part, au verset 26, le témoignage de Jean commence par ces mots : *Moi, je baptise dans l'eau* ; on attendrait qu'il poursuive, comme dans les Synoptiques : *Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint*, mais cette phrase ne vient qu'à la journée suivante (v. 33) et les versets 26-27 en deviennent difficilement intelligibles. Il semble également que le début du verset 31 (cf. v. 33) : *Moi non plus, je ne le connaissais pas* devrait normalement faire suite au verset 26 : *Au milieu de vous, il est quelqu'un que vous ne connaissez pas* ; mais, dans l'état actuel du texte, les deux phrases sont prononcées dans des journées différentes. On a donc l'impression d'un « arrachement », comme si certains versets avaient été coupés en deux.

De même, les versets 19 à 27 offrent un certain nombre de difficultés, que l'on peut résumer dans les remarques suivantes :

1) Le verset 25 pourrait fort bien se relier au verset 21, dont il forme la suite naturelle :

> Il confessa : « Je ne suis pas le Christ. » — « Quoi donc, lui

demandèrent-ils. Es-tu Élie ? » Il dit : « Je ne le suis pas. » — « Es-tu le prophète ? » Il répondit : « Non. » Ils lui posèrent alors cette question : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète ? »

Les versets 22-24 semblent donc interrompre le fil du dialogue entre Jean et les envoyés des Juifs.

2) La question posée à Jean au verset 25 : *Pourquoi donc baptises-tu, etc...* se comprend assez mal après la réponse qu'il avait donnée au verset 23 : *Moi,* dit-il, *je suis une voix qui crie dans le désert : aplanissez le chemin du Seigneur.* Par cette parole, en effet, le Baptiste se donnait comme le Précurseur, celui qui prépare le chemin pour faciliter le nouvel Exode des temps messianiques, le messager disposant les cœurs pour la venue eschatologique de Dieu. Mais comment accomplir cette préparation, sinon en incitant les cœurs à la pénitence ? C'était, en effet, le but du baptême que Jean administrait. Dès lors, les Juifs auraient dû comprendre, à sa réponse du verset 23, qu'il se croyait autorisé à baptiser, puisqu'il préparait la venue d'un plus grand que lui.

3) Enfin, le verset 24 se comprend difficilement à sa place actuelle, et de plus, il est difficilement conciliable avec le verset 19.

Pour certains commentateurs, les versets 22-24 sont une interpolation ; pour d'autres, ils forment le reste d'un texte parallèle à 1, 19-21 + 25-27, qui se continuerait par 1, 29-32 (ou par 1, 33-36). Tout ceci reste évidemment à l'état d'hypothèse qui ne pourrait être confirmée que par un examen de l'ensemble de l'évangile. Mais il sera utile d'en tenir compte pour résoudre certaines difficultés d'interprétation du texte johannique.

Le vocabulaire stéréotypé.

Comme conséquence du schématisme et des répétitions qui forment la structure des récits de la première semaine, on peut constater que le vocabulaire utilisé, surtout dans les journées 2 à 6, a été volontairement uniformisé. L'évangéliste répète

les mots qui ont pour lui un sens spécial, qui portent en eux la richesse théologique de toute la scène. Ainsi, les verbes qui signifient « voir » ou « regarder » reviennent sans cesse : Jean-Baptiste *voit* Jésus ; il proclame : « *Voici* l'agneau de Dieu » (v. 29) ; il *voit* l'Esprit descendre sur Jésus (vv. 32 et 33) ; il *a vu* et il rend témoignage (v. 34) ; il *jette les yeux* sur Jésus et dit : « *Voici* l'agneau de Dieu » (v. 36) ; Jésus à son tour *voit* les deux disciples qui le suivent (v. 38) et il leur dit : « Venez et *voyez* » (v. 39) ; les disciples vinrent alors et *virent* où il demeurait (v. 39) ; Jésus *jette les yeux* sur Simon (v. 42) ; Philippe, comme Jésus tout à l'heure, dit à Nathanaël : « Viens et *vois* » (v. 46) ; Jésus *voit* Nathanaël venir à lui et il dit : « *Voici* un authentique Israélite » (v. 47) ; il lui déclare qu'il l'*a vu* lorsqu'il était sous le figuier (vv. 48, 50) ; Nathanaël *verra* mieux encore (v. 50) ; les disciples *verront* les anges montant et descendant sur le Fils de l'Homme (v. 51). Il est donc clair que le thème de la vision forme une des pièces maîtresses de ces journées 2 à 6. D'autres thèmes reviennent encore, bien qu'avec une fréquence moindre : André *trouve* son frère Simon (v. 40) ; il lui déclare qu'il *a trouvé* le Messie (v. 42) ; Jésus *trouve* Philippe (v. 43) ; Philippe *trouve* Nathanaël et lui déclare qu'il *a trouvé* celui dont Moïse a écrit dans la Loi (v. 45). Le thème de *suivre* Jésus revient quatre fois (vv. 37, 38, 40, 43) ; on notera spécialement cette double séquence caractéristique : dans la troisième journée, deux disciples *suivent* Jésus et celui-ci leur dit : « *Venez et voyez* » ; dans la cinquième journée, Jésus dit à Philippe : « *Suis*-moi », puis Philippe dit à Nathanaël : « *Viens et vois* ».

Notons enfin l'importance très grande que l'évangéliste attache aux titres donnés à Jésus, toujours dans ces journées 2 à 6. Jean-Baptiste le désigne comme *agneau de Dieu* (v. 29 ; cf., v. 36), puis comme *Élu de Dieu* (v. 34) ; André et son compagnon s'adressent à lui en l'appelant : « *Rabbi* » (v. 38), terme qui a une importance spéciale puisque l'évangéliste l'a conservé sous sa forme araméenne, quitte à en donner une traduction pour ses lecteurs grecs ; André affirme à Simon : « Nous avons trouvé le *Messie* » (v. 42), et de nouveau ce terme est conservé en araméen, suivi de la traduction grecque ; plus tard, Philippe déclare

à Nathanaël que le Messie annoncé dans les Écritures n'est autre que *Jésus de Nazareth, le fils de Joseph* (v. 45); Nathanaël affirme de Jésus qu'il est : *Fils de Dieu et Roi d'Israël* (v. 49); enfin, lorsque Jésus parle de lui-même, il se donne le titre de *Fils de l'homme* (v. 51). Cela fait donc sept titres différents donnés à Jésus. Mais qui ne voit aussitôt que tous ces titres sont en relation avec l'attente messianique du peuple d'Israël? L'Agneau et l'Élu de Dieu font allusion au Serviteur de Iahvé dont avait parlé Isaïe; le terme de Rabbi manifeste que Jésus est la Sagesse de Dieu, que les Écritures disaient devoir venir dans le monde; en tant que Fils de Dieu et Roi d'Israël, Jésus est le Roi messianique annoncé par le Psaume deuxième; il est également le fils d'Homme qu'avait vu Daniel (7, 13). Quant à l'expression : « Jésus de Nazareth, le fils de Joseph », elle exprime ce qui sera aux yeux des Juifs un signe de contradiction, une pierre d'achoppement; pour les Sages d'Israël, Jésus ne peut être le Messie puisqu'il est de Nazareth (cf., 7, 40-42; 7, 52; 18, 5, 7) et que l'on connaît fort bien ses parents (cf., 6, 42). Tous ces thèmes : Serviteur de Iahvé, Sagesse, Roi-messianique, Fils de l'Homme, Messie, formeront comme l'ossature de tout le reste de l'évangile. On peut penser que l'évangéliste les a intentionnellement rassemblés dans la première semaine, ce qui suppose que les dialogues qu'il rapporte ont été schématisés et remaniés par lui dans une mesure qu'il est difficile de préciser.

Conclusion.

Essayons de faire le point. Les analyses précédentes nous ont amenés aux constatations suivantes. D'une part, le récit johannique abonde en détails concrets, vécus, qui font penser aux souvenirs d'un témoin oculaire; mais d'autre part, il présente un schématisme très poussé, destiné à mettre en relief les thèmes théologiques essentiels et à souligner le parallélisme qui existe entre des situations différentes. Ce double caractère des récits johanniques n'est que l'expression d'une dualité de portée plus générale. D'une part, comme l'a parfaitement noté le professeur

C. H. Dodd, l'évangéliste a certainement conscience de rapporter des faits *réels* touchant la vie de ce Jésus de Nazareth qu'il affirme être le Messie, le Fils de Dieu (cf., Jn, 20, 30-31), et sa démonstration perdrait toute valeur si on pouvait le soupçonner d'inventer les faits qu'il raconte; mais d'autre part, on est bien forcé de reconnaître que l'évangéliste attache une valeur spéciale au symbolisme des faits qu'il rapporte. Plus exactement, par delà le fait concret, il perçoit une réalité plus profonde : la portée théologique de l'événement, sa signification sotériologique, son insertion dans l'économie du salut. Si donc l'évangéliste veut ne rapporter que des faits qui se sont réellement passés, il reste assez libre vis-à-vis des détails, se réservant le droit de les modifier de façon à mieux mettre en valeur l'enseignement théologique et sotériologique qu'il a reconnu dans l'événement qu'il raconte.

Ceci étant admis, on pourrait proposer deux solutions pour expliquer le double caractère des récits johanniques de la première semaine.

1) L'évangéliste est bien témoin oculaire des faits qu'il raconte, d'où les détails concrets qu'il peut donner; mais il schématise volontairement ses récits pour en mieux faire ressortir la portée théologique.

2) Si l'on tient compte des passages où plusieurs documents semblent avoir été utilisés, on dira avec plus de vraisemblance : l'évangéliste reprend en les schématisant les récits d'un témoin oculaire (ici l'apôtre Jean), récit qu'il a pu connaître selon plusieurs traditions parallèles.

Jérusalem.

fr. E. Boismard, o. p.

LETTRE

aux Religieuses de l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel (érigé en France, selon la première observance)

Par Monseigneur, L'Illustrissime et Révérendissime,

CARDINAL DE BÉRULLE

leur Supérieur et Visiteur.

La grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et la bénédiction de la très Sainte Vierge, soient sur vous pour jamais.

Le soin que nous devons avoir de votre avancement dans les voies de Dieu, et de votre conduite en l'accomplissement de vos devoirs, nous oblige à veiller sur vos âmes, à considérer les obligations de la vie que vous professez et à jeter souvent les yeux sur tous les endroits de vos maisons, comme autant de lieux saints, et qui doivent être saintement habités, et autant de marques et de caractères qui nous représentent vos fonctions et devoirs en un chacun d'iceux.

Le chœur est la partie principale et la plus digne de vos monastères; c'est votre séjour plus fréquent : et ce que vous

avez à faire en icelui est le principal de vos devoirs, est la plus ordinaire de vos fonctions, est la plus éminente de vos actions, est la plus délicieuse de vos occupations. La misère de la condition humaine ne vous permet pas d'être toujours en ce lieu : mais votre piété vous oblige à y être très souvent. Et lorsque vous en êtes séparées, c'est le centre où vous tendez, c'est le lieu où vous aspirez : là est le trésor que vous cherchez, et c'est aussi le lieu que vous devez regarder de tous les endroits de votre maison, comme Daniel regardait le Temple, de sa cellule de Babylone. Vous êtes obligées à ce regard soigneux et vigilant beaucoup plus que n'était Daniel : car la gloire de cette Maison est plus grande, et de beaucoup plus grande que celle de l'autre que ce prophète contemplait de si loin; puisque Jésus est et habite en celle-cy; puisque Jésus y est enclos avec vous, et veut vous y enclore avec lui. Ailleurs, vous habitez par nécessité, mais ici par volonté : ailleurs, c'est par l'abaissement de la nature humaine, mais ici c'est par l'élèvement de la grâce chrétienne. Dans les autres demeures, les anges n'y sont pas, ou n'y sont que pour vous : mais ici ils y sont sans vous, ils y sont pour Dieu et pour eux-mêmes, et ils vous y préparent et attirent avec eux. Regardez donc, aimez et recherchez ce lieu où Dieu est avec ses anges, où Dieu vous attire et vous attend, où Dieu veut être avec vous, et vous avec lui, et demeurez en ce lieu par amour et par révérence, y déployant les désirs, les langueurs et les sentiments que vous devez avoir en un lieu si saint et en la présence d'une Majesté si grande. Que ce soit votre plus douce retraite; que ce soit votre séjour plus ordinaire : que ce soit la plus désirée, et la plus délicieuse de vos actions.

C'est la plus sainte et la plus grande de vos occupations. Ici vous êtes séparées du monde et vous travaillez à vous mettre en l'oubli de vous-mêmes. Ici vous êtes tirées à Dieu, élevées à lui, unies à lui, heureusement perdues et absorbées dans l'abîme de ses grandeurs et perfections divines. Ce lieu est saint et est consacré à la sainteté de Dieu, à la sanctification de vos âmes et à celles encore de vos prochains. C'est le lieu où vous êtes en commerce et en traité avec Dieu. Il pense à vous et vous pensez à lui : Il vous prépare à le connaître et à vous connaître. Il oublie vos misères, et vous y remémorez ses miséricordes :

et tout ce qui est en vous plie sous son autorité suprême. Même vous entrez en conversation, en privauté et en familiarité avec Dieu. Ici, Dieu veut parler avec vous et vous avez à parler avec Dieu : ici Dieu vous fait dignes de ses lumières et vous découvre les grandeurs de son être infini et incréé. Ici, vous lui rendez vos vœux et ses louanges. Ici, vous le priez pour les nécessités publiques et particulières. Ici, vous attirez sa grâce et sur vous et sur son peuple. Ici, vous vous donnez à Dieu, et Dieu se donne à vous. Il est à vous, et vous êtes à lui, et vous n'êtes qu'à lui. Vous ne pensez qu'à lui, vous ne voulez que lui, vous n'êtes occupées que de lui, et vous portez ses opérations saintes, et se vérifie cette parole de Jésus : *Pater meus usque modo operatur, ego operor.* En cet heureux commerce et communication avec Dieu, vous êtes entre ses mains, ouvertes à sa puissance, exposées à son opération, mises en l'état que le grand saint Denys appelle *pati divina*, et il vous tire, il vous élève, il vous ravit, il s'applique à vous et vous transforme en lui, et il vous tient incessamment unies à lui dans l'unité de son esprit, qui est l'unité de son esprit, qui est l'unité personnelle et du Père et du Fils.

Je ne dois pas m'étendre en ce discours, le sujet vous en est assez connu par expérience : il me suffit de vous dire que les fonctions de la vie de l'esprit sont diverses. Les unes regardent Dieu, et les autres nous-mêmes ; les unes sont délicieuses, et les autres laborieuses. Mais elles sont toutes éminentes et importantes, et assidues, elles s'accomplissent toutes en ce lieu. Ici vous vous abaissez et vous vous élevez. Ici vous vivez et vous mourez. Ici vous sentez les douceurs et portez les rigueurs de Dieu. Ici vous travaillez à vous séparer de l'être présent et sensible, pour vous rendre à la vérité et sainteté de l'être de Dieu. Ici vous contemplez Jésus en sa Croix et vous portez sa Croix après lui et avec lui. En ce continuel exercice de Croix, d'amour et d'abnégation, Jésus veut être présent à ses âmes ; et c'est ici où Jésus est et habite avec vous, et vous avec lui. C'est ici son Trône et sa demeure et vous n'avez point à lui demander comme l'Épouse, *Dic mihi ubi pascas, ubis cubes in meridie.* Vous en savez plus de nouvelles qu'elle : elle le cherche, et vous l'avez trouvé. Vous savez le lieu de son repos et vous

y êtes encloses avec lui. Vous traitez avec lui et lui traite avec vous bouche à bouche, comme Moïse sur la montagne : et ce qui passe Moïse, vous traitez avec lui cœur à cœur, esprit à esprit, par la réception de son Corps précieux et par l'infusion de son Esprit divin. Jacob disait d'un lieu beaucoup inférieur à celui-ci : *Terribilis est locus iste, vere Deus est in loco isto, et ego nesciebam* : vous êtes en un meilleur état que lui et vous parlez d'une autre sorte. Ce lieu vous est doux et non terrible. Dieu vraiment est en celui-ci, et il y est beaucoup plus dignement, plus saintement et plus efficacement qu'en celui de Jacob ; celui-là n'avait que l'ombre et celui-ci contient la vérité. Et vous ne pouvez pas dire comme Jacob, *ego nesciebam*. Car vous savez que Dieu est ici. Vous le savez, dis-je, vous le trouvez, vous le possédez, vous le savourez et vous conviez les autres à le savourer avec vous, leur disant ces paroles de David, *Gustate et videte, quoniam suàvis est Dominus*.

Aimez ce lieu le plus saint, le plus doux et le plus auguste de votre maison, et en reconnaissez les propriétés et les privilèges. C'est le parterre de vos délices, c'est le séjour de Dieu entre les hommes (*Tabernaculum Dei cum hominibus*). C'est le lieu de la conversation des hommes avec Dieu : c'est le Paradis de la terre et le Jardin planté de la main de Dieu même : Jardin auquel Dieu vous a transférées : Jardin parsemé de fleurs du Ciel, où se trouve la fleur de Nazareth en laquelle vous reposez ; c'est-à-dire Jésus-Christ Notre-Seigneur et ses mystères : et si je considère votre ouvrage et labeur en ce lieu, je dirai que ce lieu est la ruche, où de ces fleurs célestes, comme abeilles saintes, vous travaillez à composer le miel de piété et dévotion qui vous doit servir d'aliment, et aux tendres âmes que Dieu vous adresse pour les former à son service, et à ceux encore qui vous conversent. Parlons d'un lieu si digne en un langage plus élevé. Le chœur où vous allez tant de fois le jour et la nuit ; le chœur où vous passez la plus grande part des heures de votre vie ; le chœur où vous priez, vous adorez, vous aimez le Dieu de la terre et du ciel, est le ciel de la terre ; car aussi la terre qui est au Ciel, c'est-à-dire la terre qui est au ciel, c'est-à-dire l'humanité sacrée de Jésus repose en ce lieu aussi bien qu'au ciel. Ell y repose en la même vérité et réalité, sans intérêt de sa majesté, sans dimi-

nution de sa gloire. On le voit à découvert au ciel ; et on le possède en la terre, mais couvert et voilé de ses espèces. Il y a cette différence que là on voit ses grandeurs, ici on contemple ses abaissements. Là on jouit de sa gloire, ici on a part à ses souffrances. En l'un et en l'autre état les âmes divines sont vivantes en lui et de lui, soit au ciel des cieux, soit au ciel de la terre, qui est le chœur et l'autel, auquel Jésus se donne à vous par son Eucharistie, et vous vous donnez à lui comme hosties vouées à sa grandeur, abandonnées à sa Croix, destinées à sa gloire ; occupées à son service et employées à sa louange. C'est vraiment ici que vous prenez retraite et repos, *in foraminibus petrae, in caverna maceriae,* comme faisait l'Épouse des Cantiques, et comme colombes mystérieuses vous vivez dans les plaies de Jésus, qui est la pierre solide et angulaire de son Église, vous tirez vie de sa mort, douceur de sa Croix, délice de ses douleurs, force de ses langueurs, joie de ses angoisses, gloire de ses opprobres, assistance de son délaissement, subsistance de son affaiblissement et jouissance de sa souffrance. Là vous vivez en Jésus et de Jésus, et Jésus vit en vous. Vous vivez ne vivant plus, et Jésus mort est vivant en vous. Et ces échanges de mort et vie, de vie en la mort, et de mort en la vie, et ces communications secrètes et ineffables entre Jésus et vous s'accomplissent en ce lieu honoré des Anges et habité de vous, et consacré par la puissance admirable de Jésus en son auguste Sacrement.

Ces choses se passent en ce lieu et en vous, mais à la vue de Dieu et de ses anges seulement. Il s'en passe une autre en ce même lieu à la vue des hommes ; car elle est spirituelle et corporelle, elle est extérieure et intérieure tout ensemble. C'est la célébration de l'Office divin, qui vous est approprié comme à un peuple saint et sacré de Dieu par vos vœux, et comme à des hosties vivantes, et hosties de louange par votre vie vraiment propre à rendre louange à Dieu. Vous êtes la partie principale du peuple de Dieu, la fleur de son Église et les délices de son cœur, et vous contribuez aussi au service principal et public que sa Majesté suprême veut lui être rendu en la terreur et en l'Église : et vous êtes appelées et employées à célébrer ses mystères et ses grandeurs. C'est l'occupation ordinaire de votre vie : vie

heureuse de prier, tandis qu'en l'Égypte on travaille à ramasser les pailles : vie heureuse d'être éclairée de la colonne de feu, tandis que les ténèbres sont épaisses en Égypte : vie heureuse d'être tranquille en la présence de Jésus, tandis que les mondains sont dans l'orage et la tempête de leurs soins déréglés, ou de leurs passions illicites. Leur état est différent du vôtre, et votre fonction aussi est différente de la leur, votre vie est céleste et votre fonction est céleste aussi. Vous faites en terre ce que les anges font au ciel. Et vous êtes aussi comme les anges de la terre, vivantes en pureté, en sainteté et en application à Dieu. Jésus au ciel et en la terre veut être environné d'anges, et vous êtes ses anges en la terre. Vous l'adorez, vous l'aimez, vous l'accompagnez, vous l'environnez et, comme ses épouses, vous êtes à ses côtés ; car c'est aussi la situation de vos chœurs au regard des autels, laquelle est propre à votre Ordre, si vous considérez la structure et architecture de vos maisons. Et ce doit être la disposition de vos cœurs au regard de Jésus. Vous devez être à ses côtés. Vous êtes tirées de son côté en la Croix, vous cherchez à entrer en la plaie de son cœur, en l'ouverture de son côté que la lance a ouvert et que l'amour tient ouvert en sa vie, en sa gloire, en son éternité, pour être votre demeure vivante, céleste et éternelle. Ne vous est-il pas doux d'avoir Jésus présent par ce mystère, de le voir présent par les yeux de votre foi, d'être et vivre avec lui par la condition de vos exercices, et d'être toutes en cœur et en corps à l'entour de lui pour lui dire ses grandeurs et chanter ses louanges ?

En cet état de disposition de cœur, de corps et d'esprit, je vous vois comme autant d'anges assistant à Jésus, disant votre office en sa sainte présence et chantant ses louanges tirées de ses prophètes, et de l'oracle de son Église. Cet office est divin et il en porte le nom : il est ordonné par une autorité divine et il doit être divinement célébré, c'est-à-dire, par des âmes divines, en l'honneur de la divinité même. Accomplissez-le donc avec disposition parfaite digne de vous, digne de cet Office, et digne de la Majesté de Dieu auquel vous rendez ce service et tribut de louanges, que la nature humaine doit à son Dieu et à son Sauveur. Remarquez que le cœur et la langue sont joints ensemble par la composition de la nature : ils doivent être ici

conformes et joints ensemble par la conduite de la grâce : et le cœur doit sentir ce que la langue prononce, et penser à celui auquel il adresse sa parole. L'esprit et le corps sont employés en cet Office, car il se rend à un Dieu qui a créé l'esprit et qui a formé le corps de ses propres mains. Et c'est le sacrifice de louange auquel nous convie le Saint-Esprit en sa parole : *Immola Deo sacrificium laudis*. C'est le sacrifice perpétuel, auquel l'Apôtre nous exhorte, *Offeramus hostiam laudis semper Deo*. C'est le sacrifice auquel vous devez être en état d'hostie, par abnégation de vous-mêmes ; en état d'hostie à Dieu par son amour ; et en état d'hostie de louange par votre condition et désir universel qu'il n'y ait rien en vous qui ne loue Dieu, *Benedic anima mea Domino, et omnia quae intra me sunt nomini sancto ejus*. C'est un sacrifice d'encens et de myrrhe ; d'encens au regard de l'esprit, et de myrrhe au regard du corps. L'esprit et le cœur y sont offerts à Dieu dans l'oubli de la terre, dans l'élévation au ciel, dans l'application à Dieu, n'ayant que des sentiments divins et mouvements célestes. Le corps y est présent, et son usage et exercice est dans la modestie, dans l'humble et grave composition, dans un maintien doux, et dans la mortification de ses sens. Car le corps n'a ici subsistance que pour porter l'esprit qui s'unit à Dieu. Le corps n'a vie, sentiment et usage que pour chanter les louanges de Dieu, et il doit être sans aucun sentiment, ou il ne doit avoir que ceux de l'esprit, pour dire avec David : *Cor et caro mea exultaverunt in Deum vivum*, prévenant en cet intervalle l'état heureux du Ciel et pressentant dès la terre les goûts célestes des torrents délicieux qui en font la gloire. *Torrente voluptatis potabis eos.*

Cette charge et fonction de chanter les louanges divines est une chose si haute qu'elle ne peut être assez dignement accomplie. Mais elle est si commune et ordinaire que j'ai peur que la fréquence ne l'avilisse et qu'elle ne soit exercée plus par coutume que par piété, et plus par usage et routine que par correspondance à sa dignité. Je dois vous tirer hors de cette indisposition si elle était en vous ; et si elle n'y est point, je dois vous prévenir à l'encontre. Considérez donc avec moi (car je dois parler à moi en parlant à vous, puisque cette fonction me convient comme à vous), considérez, dis-je, avec moi, que cette

action de louer Dieu est l'usage de la vie céleste et la fonction continuelle de l'éternité. C'est l'office des Séraphins, des Chérubins, et des Trônes dans le ciel, et de tous les bien-heureux. C'est l'office des prélats, des pasteurs et des prêtres en la terre, c'est-à-dire, tout ce qui est le plus saint et sacré en la terre et au ciel. Et c'est par la sainteté de votre vie que vous êtes associées à cette partie de notre ministère, car autrement elle ne vous conviendrait pas, tant elle est excellente. C'est l'action propre et plus éminente de la Religion divine que de louer Dieu, c'est la vie, son essence, et la fin. C'est le devoir de toute créature, mais toute n'en est pas digne, et toute n'en est pas capable. Cette puissance et dignité vous est donnée par grâce et miséricorde. Recevez-la avec humilité, estimez-la avec esprit de piété, exercez-la avec fidélité et, vous oubliant vous-mêmes, élevez-vous à Dieu et vous rendez hosties de louanges pour rendre louanges dignes à une si haute et si digne majesté. Vous accomplissez cet office au nom de toute créature, vous l'accomplissez comme partie de l'Église chrétienne et comme partie noble et principale de l'Église (*Flos Ecclesiastici germinis et illustrior portio gregis Christi*. Ce sont les paroles de saint Cyprien à vos semblables). Comme telles donc vous faites aussi la fonction principale et plus noble, qui est de louer son Dieu et son Sauveur. En la ferveur de vos désirs, un de vos souhaits principaux doit être que toute créature loue son Créateur, et c'est le sentiment que ce verset vous exprime : et vous imprime. *Confiteantur tibi Domine omnia opera tua et sancti tui benedicant tibi.* L'Église vous le met souvent en la bouche. Ayez-le encore plus souvent en l'esprit et vous excitez par icelui à chanter les louanges divines. Vous faites cet Office, non seulement pour vous, mais pour toute créature qui n'est pas digne ou capable de louer son Dieu. Les unes sont muettes, sans voix et sans âme, et elles empruntent votre esprit et votre langue pour louer leur créateur ; les autres sont comme en bas âge et en minorité, et elles ont besoin de votre prééminence et primogéniture en la grâce, afin de rendre par vous leurs devoirs et hommages à leur souverain Seigneur ; les autres se sont privées de la grâce qui leur est offerte, et maudites de Dieu ne sont pas dignes de louer. Double et grande bénédiction vous est conférée pour louer

Dieu, et pour elles, et pour vous. En cette vue et pensée, entrez au chœur comme ayant procuration de toutes créatures pour louer leur commun Seigneur, comme chargées de leurs devoirs et faisant pour elles cet office. Ne voyez-vous pas que durant icelui le Soleil et la Lune vous éclairent, que la présence et lumière de ces grand astres vous convient à suppléer ce qui leur manque en cette action? Car ils louent Dieu en leur manière, mais inférieure à la vôtre, et ils vous servent et éclairent à le louer pour eux en une manière plus haute et plus digne que la leur, et plus étendue encore. Car vous louez Dieu avec connaissance et sentiment de sa grandeur; vous louez Dieu pour le Ciel et la terre, pour les créatures animées et inanimées, pour les chrétiens et infidèles, pour les catholiques et hérétiques, pour les élus et réprouvés, pour l'enfer même, quoiqu'il enrage et s'y oppose par son vouloir damnable. Vous êtes lors situées entre le Ciel et l'Enfer. L'Enfer est sous vos pieds; et plût à Dieu que vous eussiez autant d'application à louer Dieu que l'Enfer a d'application à le maudire! Plût à Dieu que nous eussions autant de sentiment de ses miséricordes que l'enfer a d'impression de sa justice! Le ciel est ouvert sur vous; plût à Dieu que nous eussions une foi autant vive et ferme que le ciel a une vue claire de ses grandeurs! Plût à Dieu que nous eussions autant d'élévation et mouvement de piété que le ciel a de repos, de gloire et de jouissance en la possession de son Seigneur! Nous avons tous, et nous adorons en la terre et au Ciel un même Maître, mais en deux manières différentes. Nous l'adorons par la foi en la terre; par la vue claire dans le Ciel. C'est le partage et la différence du Ciel et de la terre. Le jour viendra que *jam non fides, sed visio : jam non spes, sed fruitio.* La vision de Dieu succédera à la foi et la fruition à l'espérance. Vous êtes établies en l'une et appelées à l'autre. Vous êtes destinées à cet état heureux et à la jouissance d'un si grand bien et déjà la foi vive vous présente et découvre cet objet de votre félicité. Faites usage de cette foi, prévenez votre éternité, et que dès à présent votre soin soit à contempler ce divin objet, votre exercice à le servir, votre cœur à l'aimer, votre voix à le louer. D'autant plus que le nombre est grand de ceux qui manquent à louer Dieu, d'autant plus devez-vous exercer cet office avec une étendue et immensité

d'esprit en l'honneur de l'immensité divine qui tient toutes choses en sa capacité infinie. C'est cette Immensité de Dieu qui vous donne par grâce une capacité divine d'exercer ce saint office pour tous ceux qui ne l'exercent et sont compris dans l'étendue de l'être incréé qui contient toutes choses. Et le bonheur de votre condition vous donne une vigueur céleste d'accomplir cet office avec les saints du ciel de la terre. O sort bien différent de mêmes esprits créés d'un même Dieu, rachetés d'un même Sang, appelés à même gloire, dont l'issue toutefois est si différente. O Ciel! ô Enfer! ô blasphèmes! ô louanges! ô douleurs! ô liesse! Mêlons dans la douceur de nos cantiques l'amertume de nos larmes en la pensée d'objets si différents, et ressentons la dignité de notre condition d'être employés en un si saint ministère et nous tenons heureux en icelui, d'être appelés à tenir si souvent fidèle compagnie aux esprits du Ciel et à réparer et suppléer les manquements des esprits réprouvés qui font l'ire du Ciel et l'abomination du monde, et sont en si grand nombre, selon cette effroyable parole de Jésus, *Multi vocati, pauci vero electi.*

Bien que la compagnie des Esprits bien-heureux qui louent Dieu comme vous et avec vous soit bien assez digne pour vous ravir et élever au Ciel, vous avez néanmoins encore une plus digne compagnie en cet office, et qui ravit le Ciel même et les Anges. C'est Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de la Vierge. Le Père a voulu incarner son Fils et le Fils a voulu prendre chair humaine pour être en état de louer et servir Dieu son Père, d'une manière plus haute et plus divine que celle qui pouvait être communiquée ni aux hommes, ni aux Anges, ni à la grâce, ni à la gloire. Car avant ce mystère il y avait des hommes et des anges fervents à Dieu et le louant; mais il y a maintenant un Homme-Dieu qui fait ce ministère. Il y a un Dieu adorant et adoré; et vous ne louez Dieu que par le pouvoir de ce divin Adorant, que par l'esprit de cet Homme-Dieu, que par la grâce et puissance qui vous est conférée par Jésus. C'est en lui, et par lui que vous faites cet office. C'est avec lui encore que vous le faites : car il est en un état continuel d'amour et de louanges à Dieu son Père, et vous l'avez présent en son autel en qualité d'Hostie et de Victime à Dieu et en qualité de victime

pour vos âmes. Il est et sera à jamais l'Hostie, l'Agneau, la victime de Dieu tant qu'il sera Homme-Dieu. En la puissance donc de son Esprit, en la vertu de sa grâce, en l'union des louanges qu'il a rendues à Dieu son Père sur la terre, et qu'il lui rend au ciel, et en adoration et union encore de l'état de louanges auquel il est devant la face de Dieu le Père en cet Autel comme un Isaac, une Hostie et un Agneau de Dieu, célébrez les louanges divines et vous tenez heureuses d'être en la présence de Jésus, en la puissance de son Esprit, en la direction de sa grâce, en la participation de son ministère, en l'usage et exercice de sa fonction qui est de louer Dieu et consacrer vos âmes à sa louange.

Ces pensées me semblent propres à vous donner les dispositions intérieures à une action si grande. Mais comme cette action est intérieure et extérieure tout ensemble, je dois y joindre d'autres considérations qui servent à conduire et régler votre extérieur en icelle. Considérez donc, s'il vous plaît, que vous exercez cet office, non solitairement et séparément, mais en chœur, en corps et en communauté, toutes associées ensemble; tellement que cette forme d'oraison vous lie, non seulement à Dieu, à ses saints et à ses anges, et à l'Ange du Nouveau Testament, au Saint des Saints, Jésus-Christ notre Seigneur, mais elle vous lie ensemble les unes avec les autres : et comme vos voix distinctes s'unissent et se conjoignent en une seule harmonie, aussi vos personnes distinctes ne sont en cette action qu'un corps, un cœur et un esprit, pour en unité et société sainte adorer le Dieu d'unité et société divine : d'Unité en son Essence et de Société en ses Personnes. Même, si vous y prenez garde, vous adorez ce vrai Dieu par la grâce de l'Homme-Dieu qui est encore un divin objet d'Unité et de Société en ses natures diverses. Vous savez les secrets, vous connaissez ses mystères. C'est votre pain quotidien, c'est votre entretien ordinaire. Je n'ai pas à m'y étendre, je vous en ai parlé plusieurs fois. Je n'ai maintenant qu'à vous faire remarquer que vous accomplissez cet office de louer Dieu en unité d'esprit et en société de vos personnes religieuses, assemblées saintement en un même lieu et en un même office : que cette société et unité regarde l'unité et société de Dieu même en son éternité : qu'elle regarde encore

l'unité et société parfaite de Jésus en ses mystères : et qu'en cette circonstance, c'est-à-dire, en la condition de votre assemblée, vous êtes des images vives d'une société si grande et d'une unité si divine afin qu'en chose si petite vous contempliez, vous honoriez, vous représentiez dignement choses si grandes.

Aussi est-ce l'Esprit de Dieu qui vous assemble et unit toutes en ce saint Exercice sous la bénédiction de l'Église et vous assemble en un même temps et en un même lieu pour rendre mêmes louanges à un même Dieu par toutes vos maisons répandues en diverses parties de la terre. Et comme cet Esprit qui vous tire et appelle à ce divin Office est Esprit toujours saint et toujours grand ; car c'est le Saint Esprit même : il tend aussi toujours à choses grandes et saintes, même dans les plus basses et petites circonstances des actions que vous avez à faire par sa conduite. Il est avec vous en celle-ci et vous êtes avec lui, et vous devez entrer en ses fins et en ses qualités, et être comme lui, toujours saintes et toujours élevées dans les choses plus basses et ordinaires, dans les plus simples actions et cérémonies. Pensez-y souvent, et trouvez bon que je le vous dise plus d'une fois. Ce divin Esprit est Esprit d'amour et d'unité. Et il tend aussi à vous unir avec Dieu, et il vous unit les unes avec les autres dans un si saint exercice, comme celui de louer Dieu, afin qu'en cet état vous ayez la ressemblance et la bénédiction de l'unité et société divine. Cette pensée est haute et cette fin est grande. L'une et l'autre vous doit induire à ne pas manquer aisément, non seulement à la récitation de votre office, mais encore à cette sainte dévotion de le réciter toutes ensemble et en commun, puisque cette circonstance est référée par le Saint Esprit à l'honneur et imitation de choses si grandes, si hautes et si divines.

En la conduite et assistance de ce même Esprit, qui vous dispose à louer Dieu parfaitement, à l'adorer en esprit et en vérité, à l'adorer en unité et société sainte ; nous avons pensé à propos de considérer et régler vos actions et cérémonies en cet Office et de joindre l'uniformité de vos actions à l'unité d'esprit qui est entre vous toutes, *unum corpus, et unus spiritus,* ce dit l'Apôtre, vous êtes un même corps et un même esprit, et vous devez aussi avoir même mouvement, règlement et conduite : et

cette uniforme observance donne une certaine convenance, dignité et bienséance à cette action commune, publique et solennelle. L'ombre et l'image de Dieu doit reluire en toutes choses et Dieu regarde et agrée cette uniformité en son service comme une image sainte de son unité même. Nous devons regarder et trouver Dieu partout. Nous ne devons estimer rien de bas en ce qui a rapport à une si grande Majesté. Vous ne devez rien omettre ou négliger en ce qui concerne un service si légitime. Nous devons tout considérer et nous devons tout faire selon l'exemplaire qui nous est montré en la montagne, et selon votre état et condition. Vous êtes filles d'un même Père qui est des Cieux, vous êtes Épouses et membres d'un même Jésus-Christ Notre-Seigneur qui est au Ciel et en la terre par sa gloire et son Eucharistie. Vous respirez un même esprit et vous aspirez à une même félicité ; vous êtes un même cœur et une même âme, *cor unum et anima una,* comme il est dit des premiers fidèles; il est juste que vous bénissiez Dieu d'une même voix et le serviez avec même usage et cérémonie et qu'en cela même vous rendiez hommage à l'unité du vrai Dieu sur la terre, en unité d'esprit et en uniformité de vos cérémonies. Si tout doit être fait avec ordre, selon l'avis du grand Apôtre, beaucoup plus ce qui regarde le service de Dieu même. Le nom que vous portez et que vous proférez souvent, quand vous parlez de vous : ce nom fréquent et vénérable d'Ordre, quand vous dites (notre Ordre, etc.), ce nom, dis-je, vous apprend et convie à faire volontiers chaque chose avec ordre et conduite, beaucoup plus celles qui regardent le divin Office qui est la chose la plus visible, la plus éminente et la plus sainte en vos actions. C'est pourquoi nous avons dû et voulu revoir vos usages et cérémonies pour les rendre uniformes partout et ôter la diversité qui s'y était glissée par la facilité des Supérieures, suivre les divers formulaires d'Espagne et d'Italie où cet Ordre est différemment régi et gouverné. Comme cet Ordre est divisé en soi et a divers Supérieurs Généraux et divers chapitres, les uns en Italie, les autres en Espagne, il a aussi différents usages en ces deux Provinces et en celles qui en dépendent outre que même en chacune de ces deux Provinces la diversité de leurs Généraux de six ans en six ans donne entrée à une grande variété en leur conduite, usage

et cérémonies. Il n'est pas à propos que cette diversité se coule et s'autorise parmi vous. Il nous a semblé donc la devoir arrêter et qu'il fallait revoir vos usages et cérémonies pour les réduire à la décence et uniformité, à la révérence et régularité qui convient à votre condition, et à la dignité de votre office. Cela est dû à la Majesté de Dieu que vous servez et à la sainteté avec laquelle il doit et veut être servi en son Église et en ses familles religieuses. Suivez désormais ces formulaires et les suivez avec esprit d'humilité, d'obéissance et de simplicité. Et pour comble des dispositions avec lesquelles vous devez accomplir saintement vos actions saintes, ayez toujours en ce divin office Jésus-Christ présent en votre esprit. Il est tout, et il vous est tout et un jour il fera tout en tous, ce dit-on Apôtre, *Omnia in omnibus*. Et dès à présent il doit être tout en vous, spécialement en une action si sainte comme celle-ci et en laquelle il a si bonne part. Il est celui que vous devez louer, car il est votre Dieu. Il est celui par qui vous devez louer, car il est votre vie et votre puissance. Et il est celui avec qui vous louez, car il est présent lui-même, et s'offrant en hostie de louange à Dieu son Père, tandis que vous chantez les louanges divines. C'est une pensée douce et digne de vous disposer à faire saintement un si saint exercice. Jésus est en l'autel et au ciel tout ensemble. Et il veut louer Dieu son Père et en l'un et en l'autre et il le veut louer par son état d'Agneau et de victime. Il ne se contente pas de le louer par son état et en sa personne propre. Il veut encore louer Dieu par vous-mêmes, comme par ses membres. Car c'est lui qui le fait quand vous le faites, puisque vous n'êtes que par lui et vous n'opérez que par lui. Pensez-y bien, et y pensez souvent, car cette pensée vous servira à plusieurs choses et elle est fondamentale en la vie chrétienne et en la vie parfaite. Vous n'êtes qu'un pur néant devant la face de Dieu où vous êtes membres de Jésus, incorporez à lui par sa grâce, vivifiez en lui par son esprit, et ne faisant qu'un avec lui en l'honneur de l'unité sacrée qu'il a avec son Père. Sans lui donc et sans ces qualités que vous recevez de lui vous n'êtes rien, et vous ne pouvez rien, et vous ne seriez pas dignes de proférer ses louanges divines. Vous reconnaissez et professez cette vérité, commençant votre Office par cette sainte parole. *Domine, labia mea aperies et*

os meum annuntiabit laudem tuam. Que Jésus donc soit avec vous et vous rende siens pour jamais. Qu'il anime votre esprit, qu'il vous touche le cœur, qu'il vous ouvre les lèvres et qu'il vous rende dignes de célébrer saintement les louanges de celui qui est saint en lui-même, en ses œuvres et en l'œuvre de ses œuvres, c'est-à-dire en l'Incarnation. Qui est saint en son essence, en ses personnes, en leurs processions ineffables ; qui est saint en sa puissance, en sa miséricorde, et en sa justice ; qui est saint en la terre, au ciel, et en vos âmes ; qui est le Saint des saints, comme le dit Daniel, et le trois fois saint comme disent les séraphins, lorsqu'ils ont vu sa gloire. En l'honneur de sa sainteté suprême, qui règne dans la terre et dans le ciel, qui veut approprier vos âmes à soi, faites si saintement en la terre cet office que vous soyez dignes encore de le faire plus saintement et plus heureusement dans le ciel.

SAINT JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO

fondateur de la Piccola Casa

Le 2 septembre 1827, une famille d'émigrants s'arrêtait pour quelques heures à Turin. La femme, qui attendait un bébé, était prise d'un malaise; pas un hôpital ne s'ouvrait pour elle, car son cas n'entrait dans aucun des règlements prévus, et c'est au dépôt qu'elle mourait quelques heures plus tard.

On avait appelé auprès d'elle un prêtre de Turin, membre d'une Congrégation séculière, le chanoine Joseph-Benoît Cottolengo. Bouleversé par cette détresse, il pria, fit prier autour de lui, et persuadé d'accomplir la volonté de Dieu, décida d'ouvrir un local de quelques lits pour accueillir les étrangers et ceux que personne ne secourait.

Don Cottolengo n'était pourtant pas riche. Né dans la campagne piémontaise, d'une famille de petits propriétaires terriens, il avait dû être aidé par une vieille parente pour pouvoir achever ses études cléricales. Mais son amour des pauvres était immense. Il leur consacrait le meilleur de son temps; il leur donnait son linge et ses vêtements, vendait pour les secourir sa montre, ses livres et même les boucles d'argent de ses souliers, et souvent se faisait mendiant pour eux. Par-dessus tout, obsédé par la misère humaine, il s'en remettait totalement au Père céleste pour obtenir les moyens de la secourir.

C'est en comptant sur les promesses du Seigneur : *Ne vous*

inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement... et votre Père des cieux sait ce dont vous avez besoin..., que Cottolengo fonda dans deux pièces, avec quatre lits, cette « pieuse institution de la Divine Providence » qui est maintenant le plus grand hôpital du monde.

Le nombre des malades augmenta rapidement. Quelques semaines plus tard, ils étaient trente-cinq et toute la maison avait été louée. Mais lorsque le choléra fit son apparition dans le Piémont en 1831, propriétaires et voisins s'inquiétèrent et firent fermer le petit hôpital. Cottolengo ne se troubla pas. « La Providence, disait-il, a ici ses desseins et fera quelque chose. Dans mon pays natal, à Bra, on cultive les choux et l'on dit que les choux, pour être bons, doivent être transplantés. Nous nous transplanterons donc, et tout ira bien. » Un mois ne s'était pas écoulé que, dans les locaux vides, il recueillait des petites filles abandonnées et créait une école enfantine. Cela ne l'empêchait pas de penser à ses malades et il cherchait dans les faubourgs de Turin un quartier où il pût s'installer et s'étendre. La maisonnette louée en avril 1832 était pleine avant quatre mois et, déjà, le chanoine occupait à côté une fabrique de chapeaux dont le propriétaire venait de faire faillite et où il pourrait mettre cinquante nouveaux lits. « La petite maison de la Divine Providence » va désormais grandir à ce rythme. En quelques mois, deux cafés, assez mal famés, sont achetés : à côté s'élèvent deux hôpitaux de deux cents lits chacun ; une chapelle est aménagée ; dix maisons viennent compléter la cité. En 1833, trois pavillons s'ouvrent pour les épileptiques, deux pour les orphelins. En 1834, deux maisons nouvelles, avec cour et jardin, accueillent les anormaux que Cottolengo appelle « les bons enfants ». En 1835, c'est une maison de rééducation pour les adolescentes abandonnées et un pavillon pour les invalides ; en 1836, deux locaux pour les sourds-muets. Il suffit d'être abandonné de tous pour trouver asile près de Don Cottolengo et, si le « cas » est nouveau, il établit une nouvelle « famille » de malades ou de nécessiteux. Lui recommande-t-on un malheureux : « Si c'est un propre à rien, nous le prendrons! » Si on lui conseille la prudence : « Nous n'avons pas à rechercher les causes de la ma-

ladie. Nous savons que quelqu'un est malade et d'une maladie telle qu'on le refusera partout. C'est donc la Providence qui l'a envoyé chez nous. »

En 1842, à la mort du saint, il y avait treize cents malades; en 1881 plus de trois mille; en 1954 entre huit et dix mille à Turin même, et dans toute l'Italie des dizaines de filiales, asiles, hôpitaux, écoles, sont bâties sur le modèle de la Petite Maison et gérées par le personnel venu de Turin.

Les collaborateurs n'ont, en effet, pas manqué à l'homme de Dieu : des laïcs, tel ce brave Rolando, l'homme de peine, prêt à toutes les corvées, des médecins, des prêtres du clergé de Turin, des « Dames de charité », des jeunes filles qui devinrent rapidement le premier noyau des nombreuses congrégations religieuses que fonda Cottolengo pour assister les malheureux et pour louer le Seigneur au nom de tous.

Dès les débuts, on pria beaucoup à la Petite Maison; maintenant encore, malades, enfants, religieuses se relaient tout au long du jour dans la grande église, mais non pour demander le pain quotidien; Cottolengo voulait que l'on prie uniquement pour la gloire de Dieu, que l'on ne demande que la sainteté :

> Il n'est pas défendu, disait-il, de prier pour telle ou telle chose, l'Église nous en donne l'exemple quand elle nous fait demander les biens de la terre. Mais c'est un autre esprit qui doit nous animer... Notre-Seigneur nous a enseigné de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste sera donné par surcroît... Pour moi, la voie à suivre est la confiance absolue. Il ne faut pas seulement croire à la Providence, il faut se jeter dans ses bras... Prions, mais de façon générale; la Providence sait mieux que nous ce qui nous convient.

Car c'est Dieu qui dirige l'entreprise et tout l'effort de Cottolengo consiste à s'effacer, à disparaître. Il disait à ses religieuses :

> Vous croyez que le Père a la charge de quelque chose? Vous vous trompez. C'est Dieu qui fait tout par sa Providence et nous ne sommes que des enfants bons à rien. C'est lui qui fait marcher la maison, je n'y suis pour rien et quand je serai mort les choses n'en iront que mieux.

Quand son frère Albert, le dominicain, lui reprochait de se lancer dans des dépenses que vraisemblablement il ne pourrait acquitter : « Je sais bien que tout seul je ne puis rien, mais la Providence est toujours la même... Je veux savoir qui d'elle ou de moi gagnera la partie; jusqu'ici elle a toujours gagné et je n'en suis pas mécontent. » Un jour, le roi du Piémont, Charles-Albert, qui s'intéressait vivement à lui, s'inquiétait de l'avenir de son œuvre. S'approchant de la fenêtre, le chanoine répondit : « Voyez-vous, Sire, cette sentinelle devant la porte de votre palais : quand elle a fini sa faction une autre la remplace; ainsi en sera-t-il pour moi, la Providence me relèvera et me remplacera. »

Dieu conduit tout; il faut donc lui laisser les mains libres, ne pas chercher d'argent par des moyens humains, ni accepter aucune recommandation. Le roi voulait mettre son œuvre sous la protection de l'État; Cottolengo refusa vivement : « C'est impossible; c'est la Sainte Vierge et la Divine Providence qui patronnent la Petite Maison. Je ne peux pas la leur enlever pour la confier au gouvernement. »

Aussi, quand l'argent vient, faut-il le dépenser intégralement. On a souvent dit que Cottolengo jetait, à la lettre, l'argent qui lui restait par la fenêtre. S'il lui est arrivé une fois de le faire pour donner une leçon à une religieuse un peu trop inquiète du lendemain, il ne faut pas généraliser cette attitude. Cependant, il refusait obstinément de mettre de côté quoi que ce fût.

> La Providence nous envoie de l'argent pour le dépenser. S'il fallait le garder, elle saurait bien le faire elle-même... Quand on a de grosses sommes, il ne faut pas se croire riche, ni compter son argent. Il faut toujours vivre comme si l'on ne possédait rien. Reste-t-il quelque chose? Cela doit servir à agrandir les bâtiments afin de recevoir de nouveaux pauvres.

Le saint n'a jamais voulu accepter de revenus pour ne pas « lier les mains à la Providence ».

Il ne fallait même pas accumuler les provisions et l'on vivait au jour le jour, comme les pauvres et les enfants. Une fois, il ne restait presque plus de vin; la Sœur chargée de le distribuer

au réfectoire voulut ne pas en donner à ceux qui en avaient moins besoin, afin d'en avoir encore un peu le lendemain pour les plus malades. Cottolengo s'y opposa formellement! « La Providence le donne aujourd'hui, c'est pour nous en servir aujourd'hui; faites la distribution de vin comme d'ordinaire. » Le soir même une charrette chargée de tonneaux arrivait à la Petite Maison! Combien de fois n'a-t-il pas répété : « N'ayez pas les mains étroites! Donnez tout ce qu'il faut! C'est le Père céleste qui commande ici! Faites plaisir aux malades! »

Ses malades, il les aimait tant! Pour eux, rien n'était trop bon. Il faisait lui-même le marché, choisissait les plus beaux fruits. « On ne fait pas d'économies avec les pauvres : tout ce que nous avons leur appartient, et nous leur appartenons aussi. » On raconte qu'un jour, en habit de chœur, il attendait avec ses confrères les chanoines, devant l'église du *Corpus Domini,* un cortège officiel. Soudain passe sur la place un marchand de poires cuites. Et Cottolengo de se précipiter et d'acheter les poires pour la Piccola Casa. On comprend que les chanoines n'aient pas toujours approuvé ses initiatives!

Ne pas thésauriser... ne pas compter non plus! Pas plus que du temps de Cottolengo on ne sait maintenant à la Petite Maison combien il y a d'hospitalisés dans les différents services et combien coûte chaque jour l'entretien de cette immense agglomération de nécessiteux. Le saint avait parfois essayé de calculer les recettes et les dépenses, d'établir des prix de revient, de compter le nombre de personnes de telle ou telle « famille »; chaque fois, il avait dû s'arrêter, comme contraint par une force inexplicable. Il donnait à tous ceux qui l'aidaient la même règle de conduite :

> Les supérieurs de chaque famille ne doivent pas marquer les entrées ni les sorties, c'est une fatigue inutile et une tentation d'orgueil. Veuillez à ce que tout soit rempli, mais ne vous préoccupez pas du nombre de malades. Il ne faut pas compter avec la Providence; croyez-vous qu'il lui coûte davantage d'en nourrir des milliers que d'en nourrir des dizaines?

Ce n'était pourtant pas incurie de sa part. Il aimait l'ordre et l'économie, il avait le sens des affaires et tenait un compte exact

de ce que chaque hospitalisé apportait afin de pouvoir le lui remettre à son départ. Mais Dieu voulait de lui la simplicité de l'enfant qui aime son Père et se sait aimé de lui, cette simplicité qui étonne si fort et qu'il devait pousser à l'extrême pour nous faire comprendre un peu mieux l'Évangile.

> Hommes de peu de foi, si vous saviez avec qui je règle mes comptes, vous me diriez de faire plus encore... Le Père envoie tout. Le Père de demain, de la semaine prochaine, des années futures, est le même que celui d'aujourd'hui. Donc, ne craignons pas et en avant!... La Divine Providence qui ne laisse pas périr un petit oiseau pensera à moi et à tous ces êtres qui me sont chers; et quand les miracles et les prodiges seront nécessaires, ni les miracles ni les prodiges ne manqueront!

Et la Providence répondait à cette confiance de façon éblouissante : la vie de Cottolengo est remplie de miracles. Le pain et le vin se multipliaient; les denrées arrivaient quand on en avait besoin. Un soir, il n'y avait plus rien à manger. « Faites bouillir l'eau, dit le fondateur. Dieu enverra le riz et les pâtes. » Et riz et pâtes furent apportés avant l'heure du repas! Quand une construction nouvelle s'élevait — et Cottolengo bâtissait quand un nouveau « cas » se présentait; là encore il se tenait aux écoutes de la volonté divine, sans plan préconçu — telle ou telle somme arrivait, qu'on n'escomptait pas, ou bien un confrère laissait par testament une petite fortune... Quand le saint s'absentait, il confiait à son frère un petit sac avec quelque monnaie : « Tu paieras ce qu'il faudra. » Et le dominicain payait... payait... il restait toujours quelque chose dans le sac...

Parfois, le miracle était plus éclatant encore. Un jour, un marchand de bois vient exiger huit cents francs. Il entre directement dans la chambre de Cottolengo, lui réclame son dû et, le voyant sans un sou, l'accable d'injures. Le saint sort dans le couloir pour prier et revient quelques instants plus tard, les mains pleines de pièces d'or. Il ne put que balbutier : « Miracle... Providence... priez... » Que de fois aussi une dette réclamée avec acrimonie fut-elle payée, et même payée deux fois, sans que personne sût comment!

Mais il y avait aussi des jours où le ciel semblait fermé. Plus

d'une fois Cottolengo a eu des dettes; il a été cité en justice, molesté par des créanciers. La direction de l'œuvre, les dépenses énormes qu'elle entraînait étaient pour le fondateur un souci constant :

Tu crois que je suis sur un lit de roses, disait-il à son frère. Ah! non! si je m'écoutais je cesserais tout cela; mais Dieu veut cela de moi... Malheur à moi si je cesse de travailler... Si je m'arrête, j'entends les reproches des pauvres...

A certains jours, il ne savait plus s'il faisait ce que Dieu voulait de lui.

Le Seigneur me laisse parfois dans l'angoisse et je me demande alors si je n'ai pas trompé les autres et moi-même... Tout le reste n'est rien, mais c'est cela qui me torture : qu'un échec retombe sur moi, qu'importe; mais je crains que, par ma faute, quelqu'un n'offense Dieu!

Lorsque les nuages s'accumulaient, il s'accusait de manquer de confiance. Un visiteur lui parlait de ses dettes :

Je sais bien pourquoi je suis dans l'embarras, répondit-il. Il y a dans la maison un local inoccupé; on pourrait y mettre douze lits. Voilà pourquoi la Providence n'est pas contente de nous et restreint ses dons. Il faut que, dès demain, nous y installions des infirmes.

Les dons diminuaient-ils ?

Si la Providence nous laisse manquer de quelque chose, cela ne peut venir d'elle; cela vient sûrement de nous; faisons notre examen de conscience, il y a sûrement quelque péché chez nous!

Un jour à l'église, il s'écria :

Les ciboires sont pleins et les sacs de farine sont vides! La Providence se retire ! Le péché est ici ! Qu'il s'en aille !... la porte est ouverte! A la Piccola Casa, le péché est une grande injustice, une ingratitude noire. N'habitons-nous pas une maison que Dieu écrase tous les jours sous le poids de ses bienfaits, qui voit tous les jours se renouveler le miracle de la multiplication des pains ?

La fidélité envers le Père des cieux, la prière incessante pour devenir des saints, voilà ce qui, seul, importait.

> Ces méchancetés que me disent certains créanciers, je sais qu'elles viennent du démon. Pour les faire cesser il suffirait de supprimer quelques prières dites chez nous; mais il ne le faut pas! Il vaut mieux souffrir. Dieu pourvoira.

« Dieu répondra extraordinairement à qui se confiera extraordinairement en lui. » Depuis cent vingt-cinq ans, la « Cité de la bienfaisance » vit sans capitaux, sans revenus, sans comptabilité, fondée sur la foi prodigieuse d'un saint qui sut inculquer à ses collaborateurs une confiance absolue en la Providence. Et en canonisant Joseph-Benoît Cottolengo, le 24 février 1934, l'Église n'a-t-elle pas voulu nous enseigner à être, comme lui, des « enfants entre les mains de Dieu »? A une époque où, tremblant pour l'avenir, tous les hommes recherchent l'argent et veulent se prémunir aujourd'hui contre ce qui pourrait leur arriver demain, le privilège du chrétien est de demeurer dans la confiance au milieu de ceux qui s'attachent aux sécurités terrestres. Certes, il n'est pas demandé à chacun de nous de vivre dans pareille atmosphère de Légende dorée. Dieu suscite parfois une figure extraordinaire pour essayer de convaincre les « honnêtes gens » dont le monde est rempli; mais cherchons le règne de Dieu chaque jour, en accomplissant notre tâche d'hommes, et tout le reste nous sera donné.

M.-L. Triquet.

BIBLIOGRAPHIE

Saint Joseph-Benoît Cottolengo est encore peu connu en France. Nous n'avons trouvé que trois ouvrages qui lui soient consacrés :

Vie du serviteur de Dieu Joseph Cottolengo par Mgr POSTEL, édité à Nice en 1883 et presque introuvable actuellement.

Ce livre est une traduction abrégée de l'œuvre du P.Gastaldi, des Oblats de Marie Immaculée, chargé par le chanoine Anglesia, premier successeur de Cottolengo à la « Petite Maison », de mettre en valeur les documents produits au procès canonique, et qui fit paraître, en 1882, la première biographie italienne. Rédigé d'après des témoignages personnels et donnés sous la foi du serment, cet ouvrage se recommande par son objectivité et se borne à rapporter des séries de faits. Il échappe ainsi au flot de considérations pieuses si en honneur dans la littérature religieuse de la fin du XIX[e] siècle, mais le style en est cependant un peu vieilli.

La cité de la bienfaisance, par Jeanne DANEMARIE, paru chez Grasset en 1952, et recensé dans *La Vie Spirituelle* de mars 1953 (p. 328).

L'auteur est allée se documenter à Turin et raconte, avec une simplicité qui laisse percer plus d'une fois son émotion et son admiration, ce qu'elle a vu dans la cité des Incurables. Plusieurs chapitres sont consacrés à Cottolengo et à la fondation de la « Piccola Casa » ; ils sont rédigés d'après des renseignements glanés sur place et les livres du P. Gastaldi. C'est actuellement l'ouvrage le plus intéressant et le plus accessible sur ce sujet.

Sous le signe de la Divine Providence. Saint Joseph-Benoît Cottolengo, par le P. UGHETTO, prêtre du Prado, préface de Mgr Ancel, évêque auxiliaire de Lyon. P.E.L., 75, rue Sébastien-Gryphe, Lyon.

Cela fait penser à un album d'images d'Épinal : un prêtre rassemble autour de lui les enfants d'un patronage et leur fait

un récit aux phrases courtes et directes. Sans doute faut-il être très simple soi-même pour le goûter pleinement, car le ton est familier, avec ici ou là quelques fautes de syntaxe et même d'orthographe. Mais une profonde conviction emplit ces pages : l'auteur, dont le père, infirme, termina ses jours dans la paix de la « Piccola Casa », est heureux de faire part de ce qu'il a vu là-bas.

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Chronique bibliographique

Coup sur coup, le lecteur français s'est vu offrir deux ouvrages de valeur sur saint François Xavier : le premier du P. James Brodrick[1], le second du P. Xavier Léon-Dufour[2] (Paris, La Colombe, 1954), tous deux très différents l'un et l'autre par leur rédaction et leur intention.

Aucun de ces deux livres n'aurait été possible sans les travaux préparatoires du P. Georg Schurhammer[3], et en particulier sans l'édition critique des lettres qui demeurent assurément le document essentiel de saint François Xavier (*Epistolae S. Francisci Xaverii*, publiées par les PP. Schurhammer et Wicki, Rome, 1944-1945), mais ils n'ont pas bénéficié de la synthèse touffue où le P. Schurhammer ramasse le fruit de plus de quarante-cinq années de recherches exclusivement consacrées à son héros très aimé et très vénéré. Ce qui vient de paraître, ce n'est que le premier tome de la biographie, consacré au séjour de Xavier en Europe (1506-1541). Il est de taille importante (près de 800 pages grand in-8°, imprimées sans interligne, avec un sous-sol extraordinairement dense de notes). Il sera suivi d'un second, aussi considérable, sur l'existence mouvementée de Xavier en Asie (1542-1552), sans parler des autres tomes analogues que l'auteur compte bien consacrer, si Dieu lui prête vie, à l'iconographie, aux miracles...

Celui qui, sans avoir ouvert ce premier volume, supposerait

1. Traduit par J. Boulangé et Ch. Lambotte, Paris, Spes, 1954 (cf. *La Vie Spirituelle*, novembre 1955, p. 436).

2. Paris, La Colombe, 1954 (cf. *La Vie Spirituelle*, février 1955, p. 219).

3. Georg Schurhammer, S.J., *Franz Xaver, Sein Leben und seine Zeit, Erster Band. Europa 1506-1541*, Freiburg, Herder, 1955, xxx-742 pp.

qu'une large place a été faite au remplissage purement littéraire, se tromperait du tout au tout. Si l'on voulait, en effet, trouver un prédécesseur au P. Schurhammer, il faudrait le chercher chez un érudit de la plus rare espèce, le P. Léonard Cros, que le P. Brodrick a décrit d'une plume amusée (p. 14, note 1) :

> Le P. Cros, jésuite et fils d'un notaire, passa vingt ans à fouiller toutes les archives d'Europe à la recherche du moindre bout de document qui concernât, même de loin, la vie de saint François Xavier. Il projetait d'éditer trois volumes de ses découvertes; mais quand le premier eut paru à Toulouse en 1894 sous le titre : *Saint François Xavier, son pays, sa famille et sa vie*, ses éditeurs se refusèrent de donner libre cours à ses instincts de pie. Qu'il écrive donc une biographie suivie du saint; plutôt que de s'enterrer sous une avalanche de papiers qui n'intéressent que ses ancêtres éloignés, ou ses oncles, tantes et cousins immédiats ! Le résultat fut le travail en deux volumes que l'on vient de citer, lui-même parsemé de détails xavériens de nulle importance. Mais les travaux passionnés et obstinés du P. Cros, qu'il concentra aussi sur l'histoire de saint Ignace de Loyola, ne furent pas inutiles; ils contribuèrent à faire passer de mode le vieux genre de biographies religieuses, pieuses et souvent purement imaginaires, et inaugurèrent une meilleure tradition, représentée, par exemple, par le massif *Saint François Xavier* d'Alexandre Brou (1911), et le *Saint Ignace de Loyola* de Paul Dudon (1934) et, ajoutent les traducteurs, les propres ouvrages du P. Brodrick, *Saint Robert Bellarmin, Saint Pierre Canisius*.

Tous ces ouvrages, malgré leur ampleur et leur solidité, ne paraissent plus que des taupinières à côté des montagnes édifiées par le P. Georg Schurhammer. C'est un autre P. Cros, incomparablement plus érudit que l'ancien, et qui se promet bien, un jour ou l'autre, de reprendre l'édition élargie et commentée des documents du P. Cros. A la différence de ce dernier, il nous livre d'abord la substantifique moelle de tout ce qu'il a déniché. Son livre n'est pas seulement une vie chronologiquement ordonnée de saint François Xavier; c'est un répertoire concis de tout ce qui la concerne, si complet qu'il nous semble désormais impossible d'écrire la moindre page sur un sujet abordé par le P. Schurhammer sans commencer par le consulter pour extraire les matériaux de cette carrière en quelque manière inépuisable. En fait, dans ce premier tome, ce n'est point seulement de la première partie de la vie de François Xavier qu'il est parlé, mais de toutes les « enfances » de la Compagnie de Jésus naissante. Chemin faisant, bien des traits légendaires sont exécutés sommairement : par exemple la phrase attribuée à saint Ignace de Loyola et si complaisamment citée par tous les éloquents prédicateurs : « François, que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » (pp. 139-179), ou le départ d'Europe « avec le seul crucifix » qui est proposé en exemple par tous les pieux exhortateurs (il quitta Lisbonne « pourvu de tout ce qui convenait, et en particulier de livres pour la valeur de cent cruzados », pp. 678, 699). Malheur même à ceux qui,

comme le P. Brodrick, cèdent parfois au désir de suppléer par des conjectures au silence des documents (p. 420, note 3) : pour le P. Schurhammer, l'histoire est une affaire des plus sérieuses qui ne supporte point ni l'humour ni les fioritures !

C'est donc uniquement avec des matériaux soigneusement contrôlés que sont décrits successivement la Jeunesse (1506-1525; l. I, pp. 1-67), A l'Université de Paris (1525-1536; l. II, pp. 69-261), La Terre Sainte (1536-1538; l. III, pp. 263-423), La Société du nom de Jésus (1538-1540; l. IV, pp. 425-534), A la cour du roi de Portugal (1540-1541; l. V, pp. 535-699). Un excellent index (pp. 710-743) permet au chercheur de s'orienter sans peine dans cet imposant monument.

Sur la vie spirituelle de Xavier, l'on sait que les documents ne surabondent point durant cette première période de son existence (par exemple, quand et comment eut lieu sa « conversion à Paris »? p. 176, note 2). Ils n'en sont que plus soigneusement recueillis et exploités : ainsi pour ses lectures, l'*Imitation de Jésus-Christ,* la *Vie du Christ,* par Ludolphe le Chartreux (pp. 166-170), la compilation édifiante du Yougoslave Marulus (p. 534, note 3),... et, chemin faisant, bien des énigmes sont résolues en quelques mots. A titre de spécimen, nous signalerons un problème qui n'a pas été sans exercer la sagacité de nombreux historiens, depuis des dizaines d'années. Il est bien connu que l'autographe prétendu des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola ne l'est pas à proprement parler, sauf pour certaines corrections ou additions qui sont de sa main. Il serait donc souverainement intéressant de savoir quel en a été le scribe, d'autant plus que la graphologie a fait soupçonner qu'on devait à la même main la transcription d'autres documents essentiels des débuts de la Compagnie de Jésus. Le P. Schurhammer, avec sa minutie coutumière, n'a point hésité à consacrer plusieurs jours à l'examen attentif des écrits originaux qui sont conservés aux Archives romaines de la Compagnie de Jésus. « Der Schreiber, déclare-t-il prudemment (p. 448, note 6), scheint kein anderer als der damals noch nicht ganz dreizehjahrige Pedro de Ribadebeira zu sein... » Ainsi ce serait le très jeune Ribadeneira qui aurait transcrit les notes autographes de saint Ignace sur les *Exercices spirituels,* et, par conséquent, plusieurs autres manuscrits très importants. Par là se trouve confirmée une tradition ancienne, consignée par le P. La Palma (*Patris Petri de Ribadeneira... Confessiones...,* t. I, Madrid, 1920, p. 15, note 1) :

> Comme le saint Père [Ignace] avait remarqué que [Pierre], malgré son très jeune âge, avait le cœur relevé et les pensées distinguées, pour le tenir plus lié et gagné [à la Compagnie] il voulut lui donner dès lors une charge de confiance, en le faisant son secrétaire et celui de la Compagnie. Dans ce but, il l'appela donc un jour et il lui dit : « Pierre, est-ce que tu sais ce que c'est que d'être un secrétaire ? » — « Père, c'est garder le secret », répondit-il. — « Bien ! deviens-le donc », dit alors le saint Père. Et ce disant, il

lui remit des papiers pour qu'il les copiât, si bien que souvent le P. Ribadeneira lui-même faisait cette remarque : « Comme la Compagnie était alors dans l'enfance, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que le secrétaire fût aussi un enfant. »

Ribadeneira était entré dans l'Ordre, non encore officiellement approuvé par l'Église, le 18 septembre 1540. Il n'avait pas encore quatorze ans. Il ne put occuper cette charge de secrétaire que jusqu'à son départ de Rome pour Paris le 28 avril 1542. C'est donc entre ces deux dates extrêmes qu'il faut placer la rédaction définitive de tous ces documents si importants. Les conséquences de ce fait, ignoré jusqu'à présent, sont considérables pour l'exégèse historique du livret des *Exercices spirituels*.

Autre détail de très grande conséquence : si nous connaissions la liste des ouvrages imprimés que François Xavier emporta de Lisbonne en Orient, pour la somme, relativement considérable, de cent cruzados, nous serions incomparablement plus éclairés sur la mentalité profonde. Elle n'a point été retrouvée, jusqu'à présent, mais nous pouvons au moins soupçonner certains de ses choix par l'avidité avec laquelle il s'empara, quand il préparait son départ de Goa pour la Chine, de l'ouvrage du chanoine érasmien Constantino Ponce de la Fuente.

Comme on le voit par ces quelques exemples, l'ouvrage du P. Schurhammer ne doit point être considéré comme le point final mis aux recherches sur saint François Xavier, mais comme le point de départ désormais indispensable. Les historiens qui l'ont précédé pouvaient être excusés de ne le point connaître, mais ceux qui le suivront doivent savoir qu'ils travaillent à leurs risques et périls, en s'en écartant ou même simplement en l'ignorant. Il serait infiniment souhaitable que, pour l'ensemble de l'histoire des missions, soit accompli un travail similaire. Grâce à l'incomparable *Bibliotheca Missionum* du P. Streit et de ses successeurs, nous sommes moralement assurés de connaître tous les ouvrages, au moins imprimés, qui traitent de ces matières; mais le propre de ce répertoire, c'est d'être complet, et par conséquent d'accueillir indifféremment le bon et le mauvais, l'excellent et l'exécrable. Quel sera le courageux critique qui, seul ou aidé de plusieurs autres, passera tout cela au crible comme le fait le P. Schurhammer pour saint François Xavier ?

Henri Bernard-Maître, S.J.

*LE MISSEL DE FRÈRE YVES**

Lorsque nous vîmes les illustrations du *Missel de Frère Yves*, qui venait de sortir aux éditions Labergerie, nous les jugeâmes, on s'en souvient [1], sévèrement. C'était notre première impression.

Mais il se trouva par la suite que le point de vue de certains usagers, enfants et parents, fut sensiblement différent. Il est juste que nous le disions aussi. Leur point de vue a d'autant plus de valeur qu'il bénéficie maintenant d'une certaine expérience de ce missel.

Voici d'abord un extrait de lettre que nous envoie un père de famille nombreuse dont les contacts avec les enfants n'ont jamais cessé depuis qu'il fut professeur d'école libre :

> On peut porter un jugement esthétique sévère. Mais si l'on veut bien s'imprégner de ces images et passer outre au premier choc, on s'aperçoit de leur incontestable qualité spirituelle. Quant aux enfants, il y en a, c'est sûr, qui ont un mouvement d'amusement. Mais je n'en ai pas vu qui soient vraiment arrêtés.

Prenons acte de ce témoignage, ainsi que de celui de deux mères de famille. L'une d'elles nous écrit :

> Plus qu'aux belles démonstrations, je crois à la valeur expressive des réactions d'enfants.
>
> ... Pas une seconde mes enfants n'ont pensé à mesurer les rapports des têtes et des pieds, des formes des mains par rapport aux leurs. Ils ont *vu* le Pharisien et le Publicain. Il y a le fier qui regarde de haut et l'humble qui défaille à l'idée que « pour racheter l'esclave Dieu a livré le Fils ». La Croix vendue trente deniers, on n'aime pas beaucoup en entendre parler si crûment. Combien de fois l'a-t-on vendue moins cher ? Il y a cette page lourde de sens : Adam et Ève coincés entre la main de Dieu qui défend le serpent qui tente. La faute est faute, Adam et Ève sont rejetés de l'autre côté de la page, séparés de Dieu par le serpent. On est au dimanche de la Septuagésime. C'est l'ouverture vers Pâques. Mais il ne sert à rien d'expliquer ce qu'il faut voir. Reste devant nous comme une accusation le « Si vous ne devenez comme ces petits ».

* *Le Missel de Frère Yves*, illustré pour les huit-douze ans par un moine de l'Atelier du Cœur-Meurtry, de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, Éd. Labergerie, Paris, 1955.

1. Voir *La Vie Spirituelle*, janvier 1956, pp. 74-77.

Nous recevrons aussi bien ce jugement, puisqu'il traduit un sentiment qui existe. Qu'il nous soit permis cependant de dire que certains ont un sentiment différent et que nous n'avons pas le droit, pour ce simple fait, de les accuser de n'être pas semblables aux petits enfants de la manière que nous recommande l'Évangile. Jugeons les images comme nous le voulons, ou du moins comme nous les voyons spontanément, mais ne jugeons pas ceux qui ne pensent pas comme nous.

Enfin, une autre mère de famille, rendant compte de ces missels dans un bulletin paroissial (*Saint-Augustin*, avril 1956), s'est d'abord livrée à une enquête. Celle-ci révéla qu'en général les hommes étaient « pour », les femmes « contre », et que beaucoup de prêtres étaient indignés. Cependant, lorsque « enfants et parents » examinèrent le missel incriminé, il leur sembla, à l'expérience, que « le missel le plus discuté des trois est de beaucoup le plus religieux ». Et voici comment Mme F. conclut :

> Je dois reconnaître que, dès l'abord, les illustrations m'ont fort choquée : les couleurs me paraissaient trop violentes, les dessins trop inharmonieux. Par contre, la mise en page et la qualité des textes m'enchantaient. J'hésitai longtemps, puis pensant que dans un missel le texte est bien plus essentiel que l'image, puisqu'il sert de support à la prière et d'introduction à la messe, je me décidai à l'offrir à mon fils.
>
> Il n'a jamais été rebuté par les illustrations, ni spécialement attiré non plus, il faut le dire, mais je constatais très vite que le but cherché était pleinement atteint : actuellement, il ne se contente pas d'ouvrir son missel le dimanche, il s'en sert beaucoup à la maison, y puise spontanément les éléments de sa prière du soir. Je lui ai demandé pourquoi il l'aimait et il m'a dit, après avoir réfléchi : « Les prières ne sont pas répétées par cœur elles sont expliquées. » Et cette remarque malhabile traduit assez bien le sentiment qu'il a de comprendre enfin pleinement le sens des textes sacrés.

Ceci nous amène à dire, en effet, tout le bien que nous pensons du *texte* dans le *Missel de Frère Yves*. Il y a là un effort de traduction qui est une réussite. Et cette réussite n'est pas, croyons-nous, contestée. L'adaptation demeure de belle qualité sans être vulgaire ou même simplement enfantine. Elle ne veut pas adapter à tout prix, elle est religieuse et a le souci constant d'ennoblir l'esprit de l'enfant, c'est-à-dire de l'adapter à elle-même, à la noblesse des réalités sacrées, tout en demeurant simple, ce qui est aussi une qualité religieuse. Le missel est suffisamment connu maintenant pour que nous n'ayons plus besoin de donner sur ce point de références de détails. Cela est à l'honneur de tout un mouvement religieux actuel : biblique, familial, liturgique. Et le fait qu'il soit contesté sur un autre point de si noble façon n'est pas non plus, nous dirions presque, au contraire, déshonorant. Il n'est pas indifférent.

A.-M. H.

A TRAVERS LES REVUES

LE DON DE L'AMITIÉ

En ce mois d'avril où tous les chrétiens de France, frères ou sœurs, pères ou mères, des « mobilisés », ont la conscience déchirée entre la crainte de perdre irrémédiablement l'amitié d'un peuple que, malgré tout, ils aiment, et l'espoir que, malgré les apparences contraires, ils sont en train de recouvrer cette amitié, point n'est besoin de chercher plus loin le thème des articles que nous glanerons dans les revues. Notre vie spirituelle ne commence pas en nos âmes là où finissent nos inquiétudes et nos soucis. Elle est partout en nous, ou elle n'est pas. Et elle a particulièrement besoin de se remettre sous la mouvance de l'Esprit de Dieu lorsque des intérêts ou des craintes trop humaines risquent de lui retirer sa clarté et sa ferveur.

Essayons donc de nous pénétrer de l'enseignement de l'Église en cette circonstance grave. Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, vient justement de prononcer le sermon solennel du jour de Pâques en sa cathédrale sur « Le drame présent de l'Afrique du Nord et le devoir du chrétien ». Après avoir montré les difficultés spéciales de la pacification en Algérie du fait qu'elle a « des résonances de conflit de races » et qu'elle exige « du soldat chrétien une volonté de sang-froid et une maîtrise de lui-même, une élévation d'âme, sans quoi il ne demeurera pas indemne d'emportements condamnables devant sa conscience et devant Dieu », Mgr l'Évêque d'Angers, ancien directeur, comme on le sait, de la Propagation de la Foi, évoque son dernier voyage en Afrique Noire. Cette « collaboration raciale » relativement heureuse qui s'est installée là-bas, pourquoi ne serait-elle pas possible en Algérie?

> Tous, nous repoussons avec horreur la pensée d'une lutte d'extermination. Pour imaginer la paix jaillissant d'un bain de sang, il faudrait que ne demeure plus vivant un seul musulman à travers le monde capable de nous reprocher le massacre de nos frères. Rappelons-nous la fameuse parole de l'historien latin à propos des

Barbares : *Solitudinem faciunt, pacem appellant.* Ils créent le désert et le nomment paix.

Déjà si inévitable que soit devenue présentement — pour des raisons d'ordre politique et général que chaque citoyen a le droit d'apprécier librement et dont l'Église ne porte pas la responsabilité — la répression provoquée par le brigandage et l'assassinat, la mort des terroristes eux-mêmes creuse plus profond le fossé qui sépare les deux camps. C'est pourquoi, sans rien relâcher de la justice dont l'intention suprême doit être la paix, *opus justitiae pax* (Is., 32, 17), nous aspirons ardemment à l'heure où les armes seront déposées et où pourra s'élaborer la cohabitation paisible des deux populations qui ont le droit l'une et l'autre de se réclamer de l'Algérie comme de leur patrie.

Ce moment enfin venu, les chrétiens devront sentir que leur foi fera d'eux des ouvriers privilégiés de la réconciliation, au premier rang des bâtisseurs de la maison commune. L'édifice ne se fera pas, ou s'écroulera à peine construit, si s'introduit dans le ciment le moindre résidu de haine ou même de défiance et de mépris. Ce sera la mission des chrétiens fidèles à l'enseignement et à l'exemple de l'Église d'y veiller par leur action généreuse et fraternelle. « On ne construit pas avec de la haine, a dit l'archevêque d'Alger, Mgr Duval. Les solutions d'avenir doivent être inspirées par l'amour. » Tout Français doit comprendre ce langage, mais combien plus ceux qui sont chrétiens !

Le choix de l'institution politique, ajoute Mgr Chappoulie, n'appartient pas aux chrétiens comme tels. Mais,

dans sa mise à exécution, leur devoir est de peser de tout leur poids pour que se crée un climat de confiance et de compréhension, ce qu'ont écrit avec une autorité particulière les évêques d'Algérie en septembre dernier : « C'est par un climat d'amitié que les problèmes les plus difficiles pourront être résolus; les orientations pacifiques seront le fruit d'une multitude de contacts fraternels permettant à tous le droit de s'exprimer librement. » Un si noble programme, les chrétiens de France doivent le connaître. Il faut que nous sachions que, sur une terre où règne la menace des pires violences, il y a des évêques et avec eux des chrétiens qui parlent la langue de l'Église et s'efforcent chaque jour par leur attitude de sauver le dialogue avec les musulmans, de maintenir des échanges et des rencontres amicales.

De son côté, présidant la « journée-rencontre régionale » de l'A.C.I. à Alger, le 11 mars 1956, Mgr Duval, archevêque d'Alger, dit aux militants et militantes des milieux bourgeois :

Vous comprendriez mal votre rôle si vous n'étendiez pas vos préoccupations apostoliques à la classe bourgeoise musulmane. Il n'est pas question, bien sûr, d'un prosélytisme dangereux qui consisterait dans la présentation importune des mystères chrétiens aux musulmans; l'apostolat chrétien est respectueux de la liberté humaine. Mais il est de votre mission de faire prendre conscience aux familles chrétiennes de la nécessité de rendre un bon témoignage de leur foi devant les musulmans; il est de votre mission également d'étendre, avec le tact, la prudence, la délicatesse nécessaires, votre dialogue avec les familles de la bourgeoisie musulmane (III). Bien des fois nous vous avons dit que c'est dans l'amitié qu'il faut préparer l'ave-

nir. Dans l'heure si douloureuse que nous traversons, l'amitié est notre seule espérance, une amitié reposant sur la foi, une amitié rayonnante, collectivement organisée (COURRIER DES MILITANTS de l'A.C.I., mars-avril 1956, p. 11).

Cette amitié envers tous, le BULLETIN DE L'ASSOCIATION CHARLES-DE-JÉSUS vient d'en faire le thème de sa dernière livraison (deuxième trimestre 1956), intitulée précisément *Le don de l'amitié*. Selon la coutume de ces bulletins, le thème est abordé pour lui-même, sans références spéciales d'actualité, ce qui ne l'empêche pas d'être actuel, et il est développé en majeure partie dans une abondance de citations et d'extraits choisis d'une manière heureuse. Voici par exemple, dans une « instruction de retraite », comment l'abbé Évely montre qu'il faut aimer les autres :

> Il faut aimer les autres, non pas parce qu'ils sont bien, ni parce qu'ils en sont dignes, mais parce qu'ils ont besoin d'être aimés pour en devenir dignes : c'est vous qui devez commencer.
>
> En chaque être Dieu existe et il attend d'être deviné pour grandir en lui. Si vous aimez des gens qui ne sont pas aimables, alors vous êtes plus sûrs de les aimer de l'amour même de Dieu. Le reste, c'est du commerce : Si tu m'aimes, je t'aime. Pour aimer les autres, il faut deviner en eux le Christ. Il vit maintenant. Il se manifeste en chaque être et même à travers nous. De temps en temps, il y a un être soulevé parce qu'à travers vous l'amour du Christ l'atteint.

Il n'est d'ailleurs que de regarder comment le Christ nous a aimés.

> Prenez l'exemple de Zachée. Zachée, tout le monde le détestait. Tous les gens « bien » de Jéricho invitaient le Seigneur... et voilà qu'il va chez Zachée ! Et Zachée le reçut plein de joie dans sa maison en disant : « Seigneur, voici que je donne... » (Lc, 19, 1-10). Jésus se rend chez un être dont tout le monde s'est détourné. On ne grandit bien que pour ceux qui nous aiment. Si vous voulez condamner les autres à la stérilité, il suffit de ne pas les aimer. Nous nous illusionnons si facilement : nous croyons tous que nous sommes pleins d'amour, désireux, capables d'aimer... mais que ce sont seulement les autres qui ne sont pas aimables. Nous accusons les défauts de nos proches, la médiocrité de notre entourage, et nous rêvons d'une vie différente où nous puissions exercer enfin les puissances dont notre cœur est plein. Mais devant Jésus, nous aurions su que c'est l'amour qui nous manque, et non les occasions d'aimer, et que nous avons limité nos sympathies, non pas aux mérites de ceux qui nous entourent, mais au faible rayonnement de notre pauvre cœur. Il y a là une tentation incessante et subtile. On accuse les défauts des autres, leur médiocrité, mais nous ne faisons que justifier et endurcir notre stérilité. A un certain âge, nous avons fixé les limites, reconnu les frontières, déterminé pour toujours l'extension de notre amour aux autres. Nous sommes devenus pleins de sagesse. Nous avons cru procéder très objectivement, connaître des caractères, apprécier des situations. Mais nous nous sommes lamentablement dupés. Nous n'avons pas rencontré de bornes à notre amour. Nous avons appelé borne l'endroit ou il s'est arrêté. Nous avons, avec mille motifs, mille raisonnements,

mille justifications, fortifié et magnifié une frontière qui n'était que celle de notre impuissance. Nous le savons bien, de temps en temps, quand un flot de tendresse neuve jaillit en nous et recouvre d'un seul élan tous les territoires désertés, comble les fossés, nivelle les remparts, fait oublier toutes les préventions, les rancunes et les laides prudences et nous révèle que la grande raison de toutes nos raisons de n'aimer pas était le tarissement de notre amour. Dès qu'on commence à être ému de générosité, on recommence à aimer tout le monde.

[...] Le Seigneur n'avait pas peur du mal des pécheurs. Il savait tellement bien comment il fallait les consoler d'avoir fait tout ce mal, d'avoir été si méchants. Il les guérissait en leur donnant cet amour qui leur avait manqué et dont l'absence les avait empêchés de devenir bons. Les gens redevenaient enfants sur le passage de Jésus. Ils recommençaient à grandir, quel que fût leur âge. Chacun d'entre nous est abandonné à un certain âge de sa croissance spirituelle, parce qu'il ne rencontre pas assez d'amour. Ce qui est frappant avec le Seigneur, c'est que tous recommencent à croire, à aimer, à se laisser aimer par lui.

Quand le Seigneur a choisi de se manifester, il a voulu se manifester par une puissance d'amour : cela a scandalisé tout le monde. Comme les contemporains de Jésus, nous attendrions que se révèle le Dieu puissant, tonnant, foudroyant, majestueux, le Créateur tout-puissant. Jésus est venu révéler le Dieu qu'on ne connaissait pas. Ce qu'il y avait de plus intime, de plus caché, de plus secret, de plus confidentiel en Dieu : que Dieu était Père, qu'il était vulnérable, qu'il nous aimait jusqu'à en souffrir, que nous avions puissance sur Dieu, que nous étions forts contre Dieu. C'est le père, lui, qui aime le plus, qui est le plus faible. C'est toujours le père qui a le plus de mal quand l'enfant se conduit mal.

Dieu nous aimait au point d'en souffrir. On attendait de lui des miracles : on était prêt à le confesser sur des manifestations de puissance. Il a déçu tout le monde. On peut rester insensible à l'amour. Croyez-vous que c'est l'amour qui va sauver le monde ?... ou la bombe atomique ?... ou les Russes ?... ou les Américains ?... Aimer ! ! ! Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ?

Nous sommes tous au pied de la Croix et nous lui disons : « Allons ! Descends ! Montre-toi D i e u ! Donne-nous un argument ! » Mais Jésus ne descend pas. C'est en restant sur la Croix qu'il continue de manifester l'amour infini de Dieu. C'est le seul moyen efficace. Dieu n'a pas pu se révéler autrement qu'en nous révélant un amour infini.

Il faudrait donner d'autres extraits de cet admirable florilège : une allocution de Mgr de Provenchères, une conférence du P. Voillaume, un court texte (écrit en arabe et en français) du P. Moubarac, des « témoignages »... Contentons-nous de ces quelques bribes glanées dans les pensées, ici reprises, du P. de Foucauld :

> Il est impossible de plaire à Dieu si on manque d'amour pour un seul homme (p. 24). Ne nous contentons pas de prier pour la conversion des âmes, de les exhorter au bien, de les instruire, de soulager les souffrances de l'âme, du corps et du cœur, soyons encore comme Jésus perpétuellement aimables, perpétuellement gracieux, perpétuellement tendres, affectueux, fraternels, toujours le cœur débordant de bonté et d'amour, la bouche pleine de tendres paroles et, pour ainsi dire, de baisers...

Aimons avec des marques de tendresse particulières et ayons des soins particuliers pour les enfants pour qui Notre-Seigneur se montre si tendre : cet âge a tant de besoins spirituels, intellectuels et matériels ! (pp. 21-22).

Soyons non seulement généreux, non seulement patients et tendres, mais humblement, respectueusement, amoureusement, les serviteurs des pauvres, voyant en eux les membres de Jésus, et donnant en eux à Jésus ! Partageons, partageons tout avec eux, et donnons-leur la meilleure part, et s'il n'y a pas assez pour deux, donnons-leur tout. Cest à Jésus que nous donnons. Et si après avoir tout donné, pour lui, à lui dans ses membres, nous mourons de faim, quel sort plus béni, quel sort plus heureux que de mourir de faim après avoir tout donné à Jésus ! (p. 19).

S'il fallait donner quelque application pratique de ce devoir de compréhension d'autrui, de charité, d'amitié, dans la conjoncture présente, nous orienterions le lecteur vers le numéro spécial de Lumière et Vie (janvier 1956) sur l'Islam (lire en particulier les articles du P. Jomier et la conclusion anonyme, accueillante et lucide, intitulée « Chrétiens et musulmans »), et vers l'article de Jean Amrouche dont chacun doit au moins percevoir la note si humaine en son cœur (dans Économie et Humanisme, dernière livraison, mars-avril 1956).

LA RETRAITE

La place nous manque pour faire celle qui conviendrait à notre excellente revue-sœur — et qui honore tout le concert des revues de spiritualité — Christus. La dernière livraison est consacrée aux *Exercices,* ou plutôt, comme le précise le *Liminaire,* « à la retraite qui se déroule dans l'esprit et selon le rythme propre aux *Exercices* ». Ceux qui, par appartenance à des familles religieuses différentes, ne connaissent pas les *Exercices,* ou ne les connaissaient que superficiellement sans les avoir pratiqués, comprendront ici quelle belle place ils tiennent en tradition chrétienne et catholique, et en valeur religieuse, apostolique, humaine et psychologique.

L'article du P. Daniélou, *Retraite ignatienne et tradition chrétienne,* montre comment la *retraite* se situe en plein cœur de la tradition chrétienne, et même d'une tradition plus ancienne, puisque parmi les premières figures de la vie solitaire apparaissent Moïse et Élie. Cet aspect des *Exercices* « qui est la séparation de son milieu, de ses amis et de ses proches, en vue de s'adonner aux choses de Dieu » (p. 152), est à saisir dans la plus authentique tradition de l'*Exode* et du désert et de ce que les premiers Pères appelaient « la *Xeniteia* et que nous voyons saint Ignace considérer comme un des éléments essentiels de la retraite » (p. 153). De tous temps, « cette séparation », ce retrait, ce mouvement

de fuite, ont essayé d'équilibrer parmi les chrétiens le mouvement inverse et naturel. C'est même à cette exigence qu'a correspondu au IV^e^ siècle la création du Carême. « Le Carême est le désert mis à la portée de tous. Il est une entrée en retraite de l'ensemble de la communauté locale. Déjà au III^e^ siècle il avait ce sens pour les catéchumènes. [...] Le Carême est une époque où les chrétiens doivent se retirer autant que possible de leurs occupations ordinaires, affaires ou plaisirs, pour se consacrer à méditer les choses de Dieu. Par là l'institution de la retraite s'inscrit dans la vie officielle de la communauté. Elle devient une des principales actions méritoires. Et sans doute le Ramadan musulman en reste-t-il un témoin » (p. 157). Il faut avouer, en effet, que nous sommes loin de considérer le Carême en ce sens, pourtant souligné encore par la liturgie quadragésimale (p. 157), ce que d'ailleurs la vie moderne qui ne chôme pas pendant ce temps nous empêcherait, semble-t-il, de faire.

Devant cette évocation, par le P. Daniélou, du Ramadan, « témoin » sur ce point de l'ancien Carême, il n'est pas sans intérêt de recevoir le témoignage d'un « pratiquant » moderne. Dans la tribune libre de MAROC-PRESSE (12 avril 1956) Mohammed Zerrouki fait l'apologie du Ramadan. Dans quel but cette longue période de jeûne ? se demandent les Occidentaux. Que penser « d'un grand pays qui, ayant reçu un équipement industriel moderne et complet, verrait sa main-d'œuvre cesser collectivement toute activité et cela pendant un douzième de l'année » ? Et il répond en particulier :

> L'homme tend toujours à subordonner ses idéaux à sa vie sociale. Il oublie que l'idéal qui évolue ne mérite plus ce nom parce qu'il perd ce qu'il y a en lui d'intrinsèque, d'absolu et cesse par là même d'être opérant. Le Ramadan n'a donc pas à se plier au mode d'existence du moment et c'est bien le chemin inverse qu'il y a lieu de suivre.

Le chrétien aurait tort de repousser une telle réponse sous prétexte qu'elle ne vient pas d'un coreligionnaire. Elle doit au contraire nous faire réfléchir. Notre-Seigneur lui-même a déclaré à propos du centurion, pourtant païen et romain : *En vérité, je vous le dis, chez personne en Israël je n'ai trouvé une foi aussi grande* (Mt., 8, 10).

Voici d'ailleurs les effets que M. Zerrouki attribue à la pratique du jeûne et des privations pendant le Ramadan :

> Tout le long du jour, le musulman s'entraîne à discipliner ses réflexes, modérer ses désirs, vaincre ses faiblesses. De nombreuses personnes ont réussi à s'affranchir de l'habitude de fumer et à supprimer le café ou le thé, dont l'abus s'est révélé si néfaste : il leur a suffi, pour cela, de prolonger l'élan acquis pendant le mois de carême.
>
> École de volonté. École de solidarité aussi. Celui qui est trop habitué à manger à sa faim ne peut connaître, même au prix de grands efforts d'imagination, la souffrance d'un ventre creux. Il est incapable de se mettre dans la « peau » d'un miséreux. La loi coranique met dès lors le croyant dans l'obligation de passer par les

affres que subissent les déshérités de ce monde. Il faut qu'il les subisse trente fois, car l'homme oublie vite; et quand le mendiant viendra frapper à sa porte, peut-être son être sursautera-t-il alors de pitié, peut-être payera-t-il de bonne grâce la dîme du pauvre « Fetra », que les dogmes prescrivent pour la fin du mois sacré et qui est considérée comme partie intégrante du rite ramadanien.

L'on se plaît à imaginer un instant les magnats mis dans l'obligation de se plier à un jeûne rigoureux et périodique. Ils auraient une idée plus nette des souffrances qu'endurent de vastes collectivités éparses de par le monde, souffrances plus dures que celles imposées par le Ramadan.

Mais revenons à l'article du P. Daniélou. Le Carême ne fut pas la seule institution de « retraites » dans l'antiquité. A côté de ces retraites collectives, nous voyons qu'il existait des retraites individuelles. Saint Jérôme, par exemple, exhortait ses dirigées romaines à se retirer quelque temps dans la solitude. Et un des aspects de ces retraites, qui est demeuré un trait distinctif de la retraite ignatienne, est le fait « d'aller passer quelques jours dans le désert auprès d'un *Abbas*, d'un père spirituel, ayant le don du discernement des esprits ».

Mais ce n'est pas seulement le fait de la retraite qui est de tradition, c'est aussi la fin qu'elle recherche, non à proprement parler le recueillement de l'intelligence ou « le recueillement psychologique ou de l'unification néoplatonicienne, mais celui de la droiture d'intention, telle que le Nouveau Testament la présente dans le Sermon sur la Montagne comme un des traits de la spiritualité évangélique » (p. 160), et telle qu'elle est enseignée dans la *Didachè* ou *Le Pasteur d'Hermas* Ici, il est facile d'établir les chaînons de la tradition, par saint Basile et saint Bernard, jusqu'à saint Ignace.

Enfin, *the last but not the least*, il n'est pas jusqu'à la dernière justification ignatienne de la retraite — la disposition à recevoir les grâces et les dons de Dieu — qui ne se retrouve dans la plus pure tradition du désert. « La place que le désert tient dans la Bible et dans la tradition spirituelle n'est pas liée au fait qu'il crée des conditions favorables au recueillement, mais au fait que le désert est le lieu de la rencontre de Dieu et de l'âme. Ainsi en avait-il été pour Israël. C'est dans le désert de l'Exode qu'après la sortie d'Égypte, Yahweh avait visité son peuple. » Et ici, il n'est guère besoin de fouiller l'histoire de l'Église pour trouver les illustres témoins, chacun à leur manière, de ces quêteurs de Dieu dans le désert.

S'il est vrai que nous retrouvons, au moins sous une forme ou sous une autre, bien que parfois assez différente, un aspect des *Exercices* lorsque nous vivons en plein cœur de l'authentique tradition chrétienne, il est vrai aussi — on nous permettra de le relever iréniquement avec le P. Giuliani — que l'on ne vit chrétiennement et authentiquement les *Exercices* qu'en accord profond avec toute cette Tradition chrétienne qui en est la source. Le P. Giuliani fait à cet égard la

critique la plus charitable, mais en même temps la plus sévère et la plus vraie qui puisse être faite, à certains aspects des retraites de Chabeuil. Voici, par exemple, comment il critique le commentaire de la méditation ignatienne des deux étendards (ou des deux camps, celui du Christ et celui de Satan) tel qu'il est donné à Chabeuil :

> Le commentaire de cette méditation ignatienne prend, à Chabeuil, un relief tel qu'il domine pratiquement toute la retraite. On pourrait s'en réjouir si, de fait, ce commentaire creusait plus profond dans le sens d'une conversion de plus en plus intérieure. Or, on y voit s'affronter les deux Étendards beaucoup moins en soi-même qu'autour de soi, dans les forces qui agitent le monde d'aujourd'hui, lui-même partagé en deux camps : les bons et les mauvais; les bons qui adhèrent au Christ, à sa doctrine, à son Église; les mauvais qui leur livrent bataille. Le mouvement va toujours à donner à ces deux camps des noms et des visages, à opérer déjà le grand jugement de Dieu.
>
> Attitude extrêmement équivoque et dangereuse. Équivoque, parce que celui qui fait déjà, au nom du Juge souverain, le tri des bons et des mauvais, celui-là prétend inévitablement se situer parmi les bons; parce qu'il prononce des sanctions qui sont réservées à la sagesse de celui qui seul peut sonder les reins et les cœurs, et qu'il risque de vouer à l'enfer ceux en qui il ne reconnaît pas l'idéal qu'il croit porter en lui. Dangereuse, parce que l'identification opérée entre tels ou tels hommes et les disciples de Satan est laissée à la libre opinion de juges dont l'intelligence humaine est nécessairement limitée et faillible. Dangereuse encore, parce que de tels jugements donnent l'habitude de ces classifications grossières et hâtives qui favorisent l'orgueil secret de celui qui les porte, et le rend incapable de comprendre la complexité des situations et des intentions.
>
> Quel but religieux prétend-on atteindre, en classant dans la même énumération les « fous de protestants », les communistes, les modernistes, la « théologie nouvelle », Blondel, Bergson, *Paris-Match*, les « nombreux prêtres progressistes », et en proclamant aussitôt, avec toute l'énergie souhaitable, que Satan va recrutant ses partisans ?
>
> Veut-on donner aux retraitants le sentiment que l'Église est universellement trahie, voire que, débordée par l'étendue du mal, elle manque de lucidité et de vigueur pour opérer les nécessaires discernements ? Veut-on leur donner une bonne conscience en leur faisant craindre pour d'autres des tentations auxquelles ils ne sont point eux-mêmes directement exposés ? Certes, il importe de juger quand on en a la compétence et l'autorité, mais il importe plus encore de rester humble; et l'attention aux jugements prononcés par l'Église doit nous rendre plus vigilants à discerner les ruses de Satan qui nous poursuit dans notre propre vie. Des exposés pareillement durcis n'y préparent nullement, et l'on en ressort incapable de reconnaître les cheminements mystérieux de la grâce et la patiente pédagogie de ce Dieu qui ne veut point la mort des pécheurs, mais la conversion de nos cœurs endurcis.
>
> Simple moyen, dira-t-on, que cette mise en scène dramatique ! Il faut frapper l'imagination et amener les âmes à se ranger pour de bon sous l'étendard du Christ-Roi. Si efficace que ce moyen paraisse, on peut discuter de sa valeur religieuse. Il faut en tout cas refuser d'y reconnaître le moyen prôné par les *Exercices*. La

méditation des deux Étendards n'est pas une page de terreur, en dépit de « la chaire de feu et de fumée » sur laquelle trône Satan; elle n'est pas un instrument commode pour juger les hommes et les institutions au milieu desquels nous vivons; elle n'est pas une école d'intolérance et de négation. Dans ses perspectives purement spirituelles, elle doit nous amener à nous connaître menacés, à mettre notre confiance dans la croix du Christ et à nous faire humbles pour imiter Notre-Seigneur. Sans doute présente-t-elle aussi le vaste champ de l'histoire dans laquelle nous nous trouvons engagés pour qu'au regard de notre foi nous percevions que le Christ et Satan sont également à l'œuvre; mais il ne nous appartient pas de tracer dans le monde présent la frontière des « deux camps » : nous avons à discerner les « tactiques » propres à chacun des adversaires, avec l'humilité de reconnaître que nous sommes toujours impurs devant Dieu, invités pourtant par le Christ « comme ses serviteurs et ses amis à aider tous les hommes » (p. 146).

A.-M. H.

LES LIVRES

L'ÉCRITURE ET LES PÈRES

HENRI-MARIE FÉRET : *Connaissance biblique de Dieu.* Éd. du Cerf, Paris, 1955; 220 pp.; 480 fr.

Le R. P. Féret s'excuse d'offrir au public sans les remanier quatre conférences données en 1953, parce qu'il a dû entrer dans un plan d'ensemble et n'a pu délimiter la matière à sa guise. Il s'agit de la foi et de l'espérance telles que nous les fait connaître la tradition religieuse de la Bible, tradition appelée « théodicée révélée » (p. 183). Il en faut prendre son parti, car si l'on cherchait dans ce livre, sur la foi d'un titre trop large, ce que la Bible appelle « connaissance de Dieu », on risquerait d'être déçu. Le livre contient donc un aperçu assez synthétique sur Dieu objet de foi (et d'espérance) suivant la Bible.

Après une introduction méthodologique sur la tradition biblique et la façon de l'atteindre, le P. Féret expose le mode propre de la connaissance de Dieu en Israël. Il y distingue trois étapes : Abraham et la foi dans la promesse, Moïse et la foi de l'Alliance et de la Loi, foi qui devient principe d'action; les prophètes et la foi au Libérateur annoncé. Ces trois étapes répondent à grands traits, dans l'ordre inverse, aux trois étapes du Nouveau Testament : Paul développe une sotériologie, les Synoptiques et les Actes la royauté de Jésus, Jean la Parole de Dieu. Puis cette tradition est comparée à celle d'autres religions, mais la comparaison n'est pas assez poussée et justifiée pour être vraiment fructueuse. Le chapitre IV revient à la révélation judéo-chrétienne pour en exposer le contenu : ce que l'Ancien Testament nous apprend de Dieu suit les trois périodes déjà définies, et, dans le Nouveau Testament, Jésus mène au mystère de la Trinité en révélant la Paternité de Dieu, le Christ Messie et Fils, l'Esprit de communion et d'unité.

Les biblistes de métier seront un peu déroutés par une théologie biblique qui ne craint pas de mettre en œuvre des catégories différentes de celles de la Bible et de construire de larges ensembles où tout ne les convainc pas également. Beaucoup liront avec profit ce livre qui parle de la Bible avec ardeur, sans se limiter à des précisions techniques et en l'éclairant au besoin de notions théologiques d'une valeur religieuse éprouvée.

L.M. D.

JEAN STEINMANN : *Ainsi parlait Qohèlèt.* Coll. « Témoins de Dieu », 15. Éd. du Cerf, Paris, 1955; 137 pp.; 240 fr.

Cette fois, c'est le Harangueur anonyme qui a fourni à M. l'abbé Steinmann la matière de son livret.

Suivant sa méthode habituelle, le commentateur présente le texte agrémenté de réflexions personnelles qui s'inspirent de travaux récents et, particulièrement, de Gordis. Le mouvement hésitant, et même décousu, du livre se prête bien à ce genre d'exposé. La traduction, avec sa préférence constante pour le mot vif et la tournure frappante, n'est pas toujours accordée à un style « prosaïque, dépouillé, monotone » (135-136).

L'auteur de l'*Ecclésiaste* nous est présenté comme un professeur (ce qui ne lui attire pas forcément l'affection de son commentateur), souriant et désespéré (41), conservateur et « réactionnaire à tous crins » (*sic*) (132), croyant mais non sans méfiance (17), capable d'une « sagesse ironique et prudente, avisée et incisive » (79). Ses contradictions sont volontiers soulignées (c'est le premier droit de l'homme, « surtout s'il tente de se mesurer avec des mystères », 19), parce qu'elles expriment bien l'ambiguïté fondamentale (116) du livre et la déception qu'il avoue.

Les idées religieuses n'encombrent guère l'Ecclésiaste. Steinmann les relève au passage, sous un aspect un peu négatif, en insistant sur l'insatisfaction de toutes choses. Pourtant, Qohèlèt ne marque qu'un moment de la révélation biblique et le détachement des biens d'ici-bas conduit à se jeter en Dieu, à se contenter de lui.

Ce petit ouvrage rapide et humoristique sera pour le chrétien qui relira l'Ecclésiaste une invitation à passer de la vanité des choses aux biens éternels offerts par le Père Céleste.

L.M. D.

S. Exc. Mgr GARRONE : *La porte des Écritures*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955; 142 pp.; 280 fr.

Il y a des livres savants et qui le paraissent. Celui-ci l'est sans le paraître, se donnant pour « élémentaire » (p. 7), mais supposant de larges connaissances et une méditation assidue. Mgr l'archevêque-coadjuteur de Toulouse sera remercié d'ajouter à de lourdes charges pastorales le souci de la formation biblique des chrétiens. Il décrit d'abord « les approches », l'unité à retrouver dans la richesse complexe du premier contact, la façon d'écouter Dieu dans la Bible; puis le Nouveau Testament qui donne accès à Jésus, à ce qu'il a fait comme à ce qu'il a dit, et à ce que nous apprennent de lui saint Jean et les Épîtres. Enfin l'Ancien Testament est regardé comme le soubassement de l'Évangile, parce qu'il nous réapprend Dieu, sa puissance, sa sainteté, sa miséricorde, sa sagesse. Le plan de cette troisième partie est spécialement suggestif, il ouvre « la porte » d'une intelligence religieuse de la Bible. Mais partout ce petit livre modeste fourmille de formules très personnelles, d'une simplicité riche de sève contemplative. Le chrétien qui désire se nourrir de la parole de Dieu trouvera ici, pour ses premiers pas ou même plus tard, dans la liturgie ou la lecture privée, un guide fraternel et sûr qui stimulera son désir en l'apaisant.

L.M. D.

F. VAN DER MEER : *Saint Augustin, pasteur d'âmes*. Traduit du néerlandais. Alsatia, Colmar-Paris, 1955; 2 vol., 496 et 568 pp., 32 hors-texte; broché : 2.850 fr., relié : 3.900 fr.

Nous attendions avec impatience cette traduction, depuis longtemps annoncée, d'un ouvrage qui, lors de sa publication, fut jugé par tous les critiques comme absolument remarquable. Nous ne sommes pas déçu et ce livre, bien que construit à l'aide d'une vaste et abondante érudition, se lit sans difficulté avec une attention qui ne se relâche jamais. Tout a été fait du reste pour nous en rendre la lecture aisée : la présentation, les caractères, l'illustration souvent admirable. Les notes sont ras-

semblées à la fin des volumes, système peu commode, mais leur consultation ne présente pas trop de difficultés. Elles ont été soigneusement mises à jour et seront fort utiles, même aux spécialistes.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : I. L'Église d'Hippone : la ville, la population (païens, juifs, chrétiens, hérétiques), le clergé, l'évêque. II. Le culte : les idées d'Augustin sur la liturgie, l'initiation chrétienne, la messe. — Cette seconde partie nous a paru la plus neuve. On trouvera difficilement ailleurs une synthèse analogue. — III. La prédication : principes et pratique. IV. La piété populaire : culte des martyrs, la foi aux miracles, superstitions, etc. Enfin un épilogue qui situe rapidement Augustin dans l'histoire de l'Église et nous en montre l'actualité.

Ceux qui se laisseraient impressionner par les dimensions de l'ouvrage et hésiteraient à se le procurer auraient grandement tort. Redisons-le : cette large fresque ne s'adresse pas d'abord aux spécialistes, mais à tous les chrétiens. Et nous sommes persuadés que pour tous ceux qui auront ouvert ce livre, Augustin deviendra et un maître et un ami. Remercions l'auteur et les traducteurs : l'accent ne saurait nous tromper, tous ont travaillé à cet ouvrage avec amour. Puissent-ils trouver de nombreux lecteurs.

F. Refoulé.

Aurelius AUGUSTINUS : *Die Geduld.* Übertragen und erläutert von Dr. Josef Martin. Augustinus-Verlag, Würzburg, 1956; 67 pp.; DM 5,20.

La traduction allemande des œuvres morales de saint Augustin, entreprise par les Pères Ermites de Saint-Augustin des provinces allemandes, se poursuit à un rythme assez satisfaisant. Ce petit traité sur la patience comprend deux parties sensiblement différentes; l'une, plus pastorale, inspirée des traités correspondants de Tertullien et de Cyprien et qui fut peut-être d'abord prêchée, si nous en croyons le P. Martin; la deuxième partie, plus théologique, porte l'empreinte de la crise pélagienne. Augustin tient à souligner que la patience chrétienne est le fruit de l'amour et suppose nécessairement la grâce. « La patience des méchants est proportionnée à la mesure de la cupidité et de l'amour du monde qui est en eux; de même la force des justes dans les souffrances n'est plus ou moins grande qu'à proportion de leur charité et de leur amour. » La patience des martyrs schismatiques lors de leurs épreuves ne contredit qu'en apparence cette affirmation. Si la première partie nous paraît aujourd'hui banale, il n'en est pas de même de la seconde, encore que sur certains points nous préférerions des solutions moins tranchées que celles défendues par Augustin.

Une courte introduction montre bien les points de contact entre Augustin et ses prédécesseurs et l'influence du traité sur les théologiens postérieurs, en particulier, saint Thomas. Les notes explicatives ne laissent aucun point incertain dans l'obscurité.

F. Refoulé.

Albert HOUSSIAU : *La Christologie de saint Irénée.* Publications Universitaires de Louvain, Louvain-Gembloux, 1955; xx-278 pp.; 240 fr. b.

Les thèses de la Faculté théologique de Louvain jouissent d'une réputation justement méritée. Aussi, en ouvrant celle-ci, étions-nous d'avance persuadé que nous ne serions pas déçu. Au premier abord, pourtant, il serait permis de se demander s'il est encore possible d'apporter du nouveau en traitant d'une œuvre déjà si célèbre et si étudiée, surtout depuis quelques années. La thèse de Albert Houssiau apaise notre inquiétude; elle est vraiment neuve, moins toute-

fois par ses résultats que nous connaissions en gros que par la méthode mise en œuvre. Nous pourrions caractériser celle-ci comme une extension au domaine patristique de la méthode analytique des exégètes de Louvain (celle de Mgr Cerfaux et de ses disciples), méthode elle-même inspirée des principes de la *Formgeschichte*. Partant de ce fait qu'Irénée reprend souvent, en les transformant ou les transposant, des arguments ou des formes littéraires préexistants, l'auteur se trouve conduit à soulever à propos de chaque péricope, sinon un problème de source ou d'authenticité, du moins une question de provenance et d'antécédents. Il se propose moins de présenter de brillantes et larges synthèses que d'aboutir à des conclusions partielles, mais sûres, définitives. Un tel ouvrage est par suite de lecture plutôt austère, mais enrichissante, tout en se prêtant mal à une présentation rapide.

Dans une première partie, l'auteur envisage le problème, si souvent abordé ces dernières années, des rapports des deux Testaments ou, plus précisément, celui de la nouveauté du christianisme et ceux du salut des justes et de la justice de Dieu. Houssiau constate qu'Irénée reprend souvent des arguments de la polémique antijuive, mais en les retournant de quelque façon pour les diriger contre les gnostiques, ce qui a pour effet une certaine « déseschatologisation » du message chrétien. La seconde partie est consacrée aux problèmes christologiques proprements dits, et manifeste combien Irénée s'attache à exalter la grandeur du Christ et son action depuis la création.

Mais redisons-le : cette sorte d'ouvrage ne se résume que malaisément. Il s'adresse d'abord aux spécialistes auxquels il plaira par la rigueur de sa méthode. Mais nous ne doutons pas qu'il ne soit susceptible d'intéresser un plus large public.

F. Refoulé.

QUESTIONS FAMILIALES ET PÉDAGOGIQUES

Orientations de Pastorale familiale, par Jean Viollet, L.-J. Henry, André Merlaud, Édouard Rolland, Louis Viollet et Marc Oraison. Éd. Familiales de France (Institut des Hautes Études Familiales), 1955, Paris; 240 pp.

Dans le monde d'aujourd'hui où la famille est menacée par des forces hostiles ou par une lente désagrégation, tout en ayant retrouvé à certains égards et dans certains milieux des lignes de force et des sources d'inspiration comme elle n'en a peut-être jamais connu, les laïcs chrétiens qui voudraient vivre sous le regard de Dieu leur vie conjugale et familiale s'étonnent parfois douloureusement : si certains de leurs pasteurs spirituels sont en train de rénover magnifiquement le sens profond de la famille, combien d'autres, surtout dans le clergé paroissial, paraissent minimiser les dangers qui ébranlent la communauté sacramentelle des époux, — ou, ne s'arrêtant qu'à ces dangers et à ces tares, ignorent tout, semble-t-il, des forces vives de salut que leur propose une spiritualité du mariage rénovée, approfondie ! Dans combien de paroisses prend-on conscience que la paroisse est un ensemble de « feux », de foyers ? Dans combien de sermons dominicaux trouvera-t-on, au moins à certaines dates, un aliment nourrissant pour la vie familiale ? L'époux et l'épouse ne sont-ils pas encouragés à se séparer plutôt qu'à s'unir pour le travail apostolique et paroissial ? La préparation des jeunes aux responsabilités familiales,

des fiancés aux réalités conjugales, sont-elles envisagées avec le sérieux nécessaire et dans toutes leurs dimensions ?

Le premier chapitre de cet ouvrage collectif, tout en dressant de valables *conditions de recherche*, accuse l'insuffisance de formation au Séminaire, où « ce qui touche à la famille est éparpillé entre le droit canon, la sociologie, la sacramentaire, le dogme, la morale et la spiritualité ». L'optique des collaborateurs de l'ouvrage a donc été de voir et de montrer face à cet éparpillement, l'*être familial* — mais avant tout, comme il s'agit de « pastorale », dans sa réalité religieuse. C'est ce qu'apportent les chapitres suivants que l'auteur a approfondis : *orientations nouvelles de la réalité familiale*, par Edouard Rolland, *signification chrétienne de la famille* par Marc Oraison. Des chapitres plus concrets, et qui dénotent une connaissance précise des foyers d'aujourd'hui, de leurs besoins et de leurs aspirations, abordent ensuite les fins du mariage sous le titre *amour et fécondité*, le *mouvement familial et les groupes de foyers*, les problèmes pratiques qui se posent au clergé : *ministère familial, pastorale familiale et liturgie, confession et direction*. En conclusion, quelques pages intitulées *spiritualité conjugale*, de M. le chanoine Viollet, rappellent la mission surnaturelle des époux, non seulement pour la propagation de la race, mais en relation avec le Créateur-Providence, le Rédempteur, l'Esprit d'amour.

Nous regrettons une « bibliographie » où les « auteurs-maison » tiennent une place presque exclusive : puisqu'il s'agit de renseigner le clergé des paroisses, nous aurions préféré ou un panorama plus étendu, ou un choix plus précis. Dans l'ensemble de l'ouvrage, on trouvera beaucoup à puiser, plus encore pour l'inspiration profonde d'une conduite pastorale (mais n'est-ce pas l'essentiel ?) que pour des recettes pratiques d'action. Ces *Orientations* seront des jalons utiles, sur une route où il y a bien du chemin à parcourir.

P. et R. M.

ROGER PONS : *Procès de l'amour*. Casterman, Tournai-Paris, 1955, 227 pp.

Il est un peu dommage que le titre, et la couverture ornée d'une suggestive reproduction du « Baiser » de Rodin, risquent d'écarter certains lecteurs d'un ouvrage qu'ils croiront — bien à tort — un peu scabreux. Nous pensons en particulier aux prêtres, aux aumôniers de jeunes, qui auraient grand profit à lire et faire lire ces pages pertinentes. Elles ont toutes paru dans la revue de spiritualité conjugale *L'Anneau d'Or* : c'est dire leur esprit. A travers un certain nombre de figures littéraires, de Corneille à Julien Green en passant par Mme de La Fayette, Rousseau, Balzac, Flaubert, Tolstoï, Claudel, Gide..., l'auteur cherche quelles expressions l'art des écrivains a données à la tendresse et à la passion amoureuses, et les confronte avec la conception chrétienne de l'amour conjugal, toujours implicitement présente à son esprit. Comme « l'amour profane et l'amour sacré » dans les tableaux anciens, deux figures de chair encadrent ces personnages imaginaires : un époux romain, un fiancé chrétien d'aujourd'hui. La recherche est passionnante, analysée lucidement et traduite en un style très châtié. Un beau livre, qui renouvellera notre façon de considérer les « classiques ».

R. M.

COLETTE COUTAZ : *Catherine ou Nous avons deux enfants*. Éd. Ouvrières, 1955; 93 pp.; 240 fr.

On ne reprochera pas à ce livre féminin d'être verbeux : peut-être pèche-t-il plutôt par excès de concision. Dire en trois lignes que

« nous », femmes mariées, « devons à toute force essayer de sauvegarder une part de vie personnelle, une possibilité de culture qui permettent d'offrir à son conjoint le spectacle d'une évolution, d'un enrichissement et par là de nouveauté », n'est-ce pas minimiser ou même escamoter une série de problèmes sur la *nature* de cette « vie personnelle » de la femme mariée, ses *raisons d'être*, ses *buts*, ses *possibilités*, ses *moyens*?... D'aussi courts chapitres risquent de laisser sur leur faim les femmes qui se sont déjà longuement interrogées sur les difficultés du métier d'épouse et de mère. Mais ils pourront être éclairants et précieux pour celles — jeunes mariées ou jeunes filles — qui ne soupçonnent pas ces difficultés ou les voient mal. Elles y trouveront l'expérience d'une femme avertie, exprimée par un esprit vif et nuancé.

R. M.

André BERGE : *La liberté dans l'éducation.* Préface de Maurice Debesse. Éd. du Scarabée, Paris, 1955; 128 pp., 13×18.

La liberté : but à atteindre, moyen pour ce but. Le fin psychologue qu'est le Dr Berge transpose sur le plan de l'éducation le proverbe d'expérience : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. »

Laisser une liberté totale à des adolescents anarchistes pour que d'eux-mêmes ils découvrent la nécessité et le bienfait de l'ordre. C'est un exemple assez saisissant! Mais il s'agit là d'une thérapeutique de choc, dont les réussites spectaculaires n'ont qu'une valeur de preuve *a fortiori* pour les cas ordinaires. Normalement l'apprentissage de la liberté est progressif. Et c'est un art, tout en nuances et finesse, qui demande bien du tact! Car il faut tout peser : la part de l'initiative et celle des contraintes, les risques à courir, les conditions d'un bon équilibre qui demande aussi de l'esprit de suite : si, par exemple, le climat de confiance est perturbé, une intervention de l'éducateur n'apparaîtra plus dans la perspective des rapports normaux entre adultes et enfants, mais comme une intrusion inadmissible, qui aggrave la tension.

On trouvera dans ces pages bien d'autres heureuses remarques, solidement étayées. Celle-ci, par exemple, trop de responsabilité, d'initiative, épuise, loin de libérer. Pourquoi?... On ferait du tort, je ne dis pas à l'auteur, mais à ses thèses, en ne le laissant pas maintenant face à face avec son auteur.

Marie Fargues.

Jacqueline TALLOIS : *La Sainte Bible et les petits enfants*, II : *Avec le Fils de Dieu.* Éd. de l'Orante, Paris; 120 pp., 16×21.

Comme le précédent ouvrage de la même série : *Dans l'attente du Messie*, ce livre se recommande par la qualité de sa présentation extérieure, ce qui est un mérite de l'éditeur — par la valeur des notations pédagogiques de l'Introduction, par le dépouillement, la simplicité, l'adaptation des récits qui savent retenir et livrer le suc de la parole de Dieu, sans trop de détails inutiles — et cela, c'est bien le mérite de l'auteur.

Son premier souci « n'est pas tant d'enseigner les petits (en fait des enfants de cinq à six ans) que d'éveiller en eux une attitude d'âme et de cœur accueillante... Attacher affectueusement l'enfant au Christ est le but principal »... Qui ne souscrirait à pareil dessein, dans une période où l'éducation religieuse et la pédagogie catéchistique se renouvellent, sans que cependant tous les éducateurs des tout-petits soient convaincus, comme Mlle Tallois, qu'à cet âge la culture du sentiment religieux prime l'enseignement formel.

Un tel livre peut être utile aux parents, aux jardinières d'enfants, à bien des pédagogues. Il les aidera à réfléchir et à s'adapter, même si,

parmi eux, il s'en trouve pour estimer encore trop lourde la charge des notions essentielles, du moins telles qu'elles s'expriment sous la plume de l'auteur; sans doute n'est-ce d'ailleurs qu'une question de vocabulaire.

Un regret : si l'on parle à la page 87 de l'institution de l'Eucharistie et de la communion des apôtres, rien n'est dit de la communion des enfants; vers six ans, ils peuvent en entendre parler, car leur initiation sacramentelle doit commencer. Sans doute il eût été possible de manifester plus directement le lien entre l'Eucharistie et la Charité. N'oublions pas, cependant, que Mlle Tallois se réfère à l'expérience qu'elle a vécue à l'école « Les alouettes », qui groupe des enfants de familles catholiques et protestantes; elle prend soin de nous en avertir explicitement dans l'introduction où l'on pourra lire ses réflexions sur le problème de l'unité des Églises et l'amitié entre chrétiens.

R. D.

YVAN DANIEL, *La messe avec Jésus*, Casterman, Paris, Tournai, 1955; un volume, format 10,5×13,5 cm., 88 pp., sur papier Roda, avec 36 aquarelles en 4 couleurs offset, reliure toile linson, enveloppé d'une liseuse en couleurs; 300 fr.

Ceux qui connaissent l'abbé Y. Daniel ne s'étonneront pas de trouver un texte bien adapté à l'âge des enfants qui commencent à lire, six à huit ans. Ce petit livre met à leur disposition une prière du matin et du soir : Notre Père, Je vous salue, actes très courts et (déjà!) un examen de conscience, — puis très succinctement les prières essentielles de la messe — enfin une préparation à la confession.

De toute évidence, l'auteur pense à des enfants de famille chrétienne : le texte et l'image le font supposer — tant mieux, car l'attention des éducateurs permettra d'adapter à chaque enfant certaines orientations un peu au-dessus de cet âge. Un petit enfant est-il capable de se rappeler ce qu'il a fait de mal pendant la semaine ? (p. 23); connaît-il son plus gros défaut ? (p. 84). Certains penseront qu'il est prématuré d'introduire le « Je confesse à Dieu » dans les premières confessions (pp. 80 et 81). D'autres estimeront utile de nuancer ou d'expliquer des expressions telles que : « Vous (= le Père du ciel) avez de la peine (pp. 11, 23, 83) » — « Jésus, nous vous avons fait de la peine » (p. 27) « vin ordinaire » (dans le calice, p. 40); « garder mon cœur bien propre » (p. 43) — « la confession nous fait redevenir les amis de Jésus » (p. 77). Il est dommage enfin que, tout de suite après la Consécration, Y. Daniel, au lieu de maintenir le regard intérieur de l'enfant sur Jésus en train de s'offrir et d'être offert, ait cru nécessaire de ramener l'enfant à lui-même en l'invitant à offrir ses « petits sacrifices » (p. 55).

L'illustration semble plaire à beaucoup de parents et même d'enfants. Et il faut avouer que Simone Beaudoin a su rompre avec bien des poncifs. L'ensemble est vigoureux et sain, religieux sans être fadement pieux et cela mérite d'être souligné. On aurait souhaité cependant que les couleurs soient plus chaudes, plus lumineuses; beaucoup de visages sont inexpressifs ou laïds (pp. 32, 48, 58), quelques objets étonnent par leur forme (pp. 38, 43); le prêtre semble bénir de la main gauche, donc « gauchement » (p. 70). Personnellement, nous réprouvons le cataclysme représenté p. 56. Des enfants ont trouvé étrange la Cène représentée p. 51. Et voici la réflexion d'un enfant de famille très chrétienne, à propos de la p. 20 : « Pourquoi le prêtre dit-il la messe dehors ? »

Il reste que ce petit livre de prière représente un effort qu'il faut louer et qu'apprécient déjà bien des éducateurs.

R. DOCK.

M. GASNIER, O. P. *Je professe — je renonce — je m'attache.* Retraite préparatoire à la Communion solennelle. Salvator et Casterman, Mulhouse, Tournai, Paris, 1955; 108 pp.; 300 fr.

Neuf sermons de retraite suivis de trois instructions pour le jour de la Communion solennelle, tel est le bouquet de réflexions que nous présente le R. P. Gasnier. Visiblement, l'auteur a prêché beaucoup de retraites de Communion solennelle et son expérience ne date pas d'aujourd'hui. L'ouvrage semble être l'adaptation aux préoccupations de la pastorale moderne de thèmes de réflexions plus anciens.

Un tel souci est louable : il faut regretter que le R. Père ne l'ait pas poussé suffisamment loin. Si nous lui sommes reconnaissants d'inviter les enfants à « adhérer à un groupement de la communauté chrétienne » (p. 88), nous ne pouvons que déplorer l'emploi d'expressions quelque peu surannées : « participer au festin de votre amour » (p. 16). « Les anges et les saints feront eux-mêmes silence pour entendre votre voix » (p. 25). Est-il opportun de parler de « serment » à l'occasion du renouvellement des promesses du baptême? Le mot est utilisé une bonne douzaine de fois. Les exemples choisis, les anecdotes présentées, les citations faites vont d'Annibal et saint Macaire à M. Thiers et Victor de Laprade. En revanche, le texte sacré est peu souvent cité.

L'ensemble de ces sermons, un peu longs, constitue une mine pour le prédicateur de retraites. La richesse contenue dans ce petit ouvrage lui permettra vraisemblablement d'y trouver la matière de plusieurs retraites; mais il aura intérêt à profiter des résultats acquis par le travail de renouvellement de notre catéchèse, à s'inspirer davantage de la Bible et de la Liturgie, à tout orienter sur la personne vivante du Christ Notre-Seigneur. La doctrine, dans ces conditions, court moins le risque d'une présentation abstraite dans son fond et dans sa forme, et l'enfant fait plus facilement retour à sa vie concrète.

R. Dock.

Communauté scolaire et liturgie, journées d'études des religieuses enseignantes (6-8 juillet 1955).

On aimera lire dans le compte rendu ci-dessous un témoignage irréfutable de la lente, mais très certaine progression du mouvement liturgique français. « Communauté et liturgie », voilà un thème plus que significatif pour un congrès d'enseignantes. Pour qui suit habituellement les publications du C.P.L., les rapports présentés ici n'apporteront pas grande nouveauté. On ne saurait trop en conseiller la lecture par contre à quiconque porte une responsabilité, du dehors ou du dedans, dans la marche ou l'organisation d'un établissement d'enseignement chrétien. L'effort de monnayage des idées et de leur application aux milieux concrets de notre enseignement libre est beau et méritoire. Il s'inscrit en bonne place dans le renouveau pastoral contemporain.

J. B.

Mgr RONALD KNOX. *La Messe vécue.* Préface du R. P. H. DE LUBAC; adapté de l'anglais par E. DELPIERRE-DELATTRE. Paris, Spes, 1955; in-12°; 110 pp.

Ce charmant petit volume s'adresse à des enfants. Il leur explique la messe sur un ton simple, vivant, direct. Malgré les nombreuses idées discutables, voire déconcertantes, de l'auteur, une fraîcheur indéniable se dégage de ces pages. Le talent de Mgr Knox, son imagination, son sens pastoral rendent accessible à des jeunes l'essentiel du mystère eucharistique; il leur inculque un sens authentique de l'humilité et de la piété avec lesquelles on doit vivre la messe. On notera les bonnes remar-

ques sur l'offertoire et quelques lignes heureuses sur le rôle du Saint-Esprit (p. 66). Il est dommage que l'auteur n'ait rien dit, ou presque, de la communion. Quelques pages excellentes du P. de Lubac introduisent cette adaptation française.

E. LANNE.

ANDRÉ LETOUSEY : *Connaissance de Jésus-Christ*, II : *l'Église au péril des temps*. Lethielleux, Paris, 1955; 132 pp.

Voici un livre dont le contenu répond fidèlement aux promesses du titre. Quel est pour l'Église ce péril des temps ? Celui d'y perdre le sens de sa mission universelle de salut, de succomber aux diverses tentations qui la sollicitent du fait de sa présence aux diverses civilisations, de perdre sa qualité de ferment et de ne plus produire des saints.

En un raccourci saisissant, l'auteur a su montrer comment l'Église a rencontré le péril et, grâce à ses institutions, à ses saints, grâce au Christ surtout, a pu toujours le surmonter, hier comme aujourd'hui.

Bien sûr, la présentation apparaît sommaire et de type « manuel », et nous restons un peu sur notre appétit en étudiant le onzième et dernier chapitre sur les XIX^e^ et XX^e^ siècles. Mais, reconnaissons-le, il fallait une singulière maîtrise, un sens averti de l'essentiel pour réussir à ne pas se perdre dans les détails et donner, non pas un résumé historique des démêlés de l'Église avec le siècle, mais les grandes constantes d'une histoire de la Sainte Église.

Tout concourt à la réussite de ce petit ouvrage : la qualité du texte, le choix judicieux des abondantes citations et des planches photographiques illustrées.

Il rendra bien des services aux adolescents et aux adultes. Sans doute y puiseront-ils le désir d'en savoir davantage.

Ce sont des livres comme ceux-là qu'il nous faut maintenant.

R. DOCK.

VIE SPIRITUELLE POUR NOTRE TEMPS

VIKTOR FRANKL : *Homo Patiens*, Versuch einer Pathodizee. F. Deuticke Verlag, Wien, 1950; 115 pp.

Pour l'auteur, la souffrance humaine est la pierre de touche de tout véritable humanisme. Se contente-t-on de l'expliquer en recherchant simplement les tendances psychiques ou les conditionnements sociaux qui aboutissent à des conflits psychopathologiques, on reste dans le domaine d'un psychologisme ou d'un sociologisme. Le véritable humanisme doit aller plus loin : découvrir, par une « analyse existentielle », le sens de l'existence humaine et les valeurs qui fondent ce sens.

Comment, dès lors, la souffrance peut-elle devenir le point de départ d'un tel humanisme ? C'est qu'elle force l'homme à ne pas s'intéresser seulement aux valeurs d'action ou aux valeurs de perception, mais à réaliser ce que l'auteur appelle des « valeurs d'attitude ». Le sens de la souffrance est de susciter en l'homme qui subit son étreinte une attitude d'âme juste et, par là, de réaliser cette valeur si précieuse qu'est la personnalité. En d'autres termes : si la souffrance détruit notre « avoir », elle nous offre par contre l'occasion de grandir dans notre « être » en nous acculant à trouver l'attitude juste devant notre destin. Pour notre « être », la souffrance deviendra alors un accroissement, une

maturation, un enrichissement. Mais cela, uniquement dans l'hypothèse où la souffrance peut devenir une vraie valeur. Elle ne l'est pas par elle-même; elle ne l'est qu'en référence à autre chose, à ce pour quoi cela vaut la peine de souffrir. Donner un sens à la souffrance sera donc : lui donner la portée d'un sacrifice; ce qui, en dernier lieu, suppose une transcendance. Ainsi, sur le plan d'une phénoménologie de l'existence humaine, la souffrance révèle-t-elle les dimensions d'un véritable humanisme: valeur de la personne spirituelle, non réductible à des mécanismes psychiques, d'une part, mais dépendante d'une transcendance, d'autre part.

M.-D. D.

Dom GERMAIN VARIN, O.S.B. ; *Foi perdue et retrouvée*. La psychologie de la perte de la foi et du retour à Dieu dans *Augustin ou le Maître est là*, de Joseph MALÈGUE, Éd. Saint-Paul, Fribourg (Suisse), 1953; 216 pp.; prix : fr. s. 6,75.

Étude fort précieuse à bien des égards. Joseph Malègue, dans *Augustin ou le Maître est là*, tentait de manifester quelque chose du mystère de la descente d'une âme dans l'incroyance et de sa remontée à la lumière. Dom Germain Varin nous aide à réfléchir sur une telle expérience chrétienne. Grâce à ses analyses on saisit mieux, sur ce cas concret, les divers facteurs qui concourent à l'acte de foi et la responsabilité de celui qui s'abandonne à l'agnosticisme. L'évocation de l'époque où éclate la crise moderniste, les rapprochements avec les auteurs qui inspirent Malègue, c'est tout un commentaire psychologique, littéraire et historique, qui contribue à mettre en valeur le roman de Malègue.

La première partie de l'ouvrage ouvre quelques perspectives, qu'on voudrait cependant mieux unifiées. La seconde partie, de beaucoup la plus riche, fait entrer en plein dans le drame; et l'intérêt ne se relâche pas jusqu'à la fin du livre.

R.-L. OECHSLIN.

GENEVIÈVE DUHAMELET : *Les Augustines du Saint-Cœur de Marie*. Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux ». Bernard Grasset, Paris 1955; 284 pp.; 585 fr.

Connaissant et aimant la Congrégation des Augustines de la rue de la Santé, on voudrait que le livre de Geneviève Duhamelet serve vraiment les intentions des religieuses dont elle parle avec une exacte information et avec éloge. On peut craindre, néanmoins, que cette présentation ne soit décidément trop particulière et ne situe pas suffisamment cette Congrégation (qui n'a que quatre maisons assez dispersées) dans le grand ensemble hospitalier où elle s'insère en vertu d'une très longue et glorieuse tradition. Les anciennes religieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris n'étaient-elles pas chanoinesses ? On nous dit qu'elles portaient un surplis de toile blanche (p. 33), que leur profession, solennelle bien sûr, était formulée selon la Règle de saint Augustin et incluait résidence dans un hôpital particulier (p. 31). Bref, s'il est vrai que le chanoine était un régulier attaché au service d'une église particulière avec charge d'âmes et que les chanoinesses constituaient la formule féminine parallèle, l'œuvre hospitalière groupée autour d'une église ne faisait que spécifier l'une ou l'autre branche de l'Ordre canonial. La Règle de saint Augustin, sans entraîner appartenance à l'Ordre ou au Tiers-Ordre des Ermites de saint Augustin, situait simplement comme canonial l'institut qui le professait. Il ne faut pas être grand clerc pour saluer dans le statut que *Sponsa Christi* offre désormais aux religieuses à vœux solennels avec clôture mineure le correspondant contemporain de cette grande tradition lointaine. Des chanoinesses se regrou-

pent aujourd'hui. Leurs monastères se fédèrent. Leur triple fidélité à la Règle de saint Augustin, à l'office canonial et à l'œuvre hospitalière les fait se reconnaître de la même famille dans la géographie multiforme des instituts religieux. Rendues à une belle vigueur par leur unité, elles affrontent mieux les difficultés de la vie religieuse contemporaine.

Il est vrai que le statut des vœux simples a été imposé aux religieuses de France au lendemain de la grande Révolution, et cela a entraîné pour beaucoup de profondes modifications de structure. C'est ainsi qu'à côté de celles qui gardaient leur statut de chanoinesses et leur vie en monastères plus ou moins autonomes, d'autres renaissaient à la vie religieuse en congrégations à vœux simples, avec tout ce que le XIX^e^ siècle devait valoir de souplesse et d'élargissement à cette formule alors en pleine promotion. Ainsi fut-il des Augustines du Saint-Cœur de Marie et de quelques autres qui sont à peine mentionnées ici, restaurées cependant en même temps qu'elles, voire en liaison plus ou moins directe avec elles. On garde du livre de G. Duhamelet l'impression que le XIX^e^ siècle a très fortement marqué cette branche et singulièrement tempéré ce qu'elle gardait de son origine canoniale, au moins jusqu'à ces toutes dernières années qui ont vu resurgir en son sein la célébration de l'office choral. On ne peut que se réjouir du mouvement qui est ainsi amorcé.

Pour attachantes qu'elles soient, les pages en question n'aboutissent guère qu'à un petit livre « de famille » qui n'intéressera beaucoup que les religieuses du Saint-Cœur et leurs sympathisants. Il en eût été tout autrement si la collection qui s'intitule « les *grands* Ordres monastiques et Instituts religieux » nous avait donné une vue d'ensemble de toutes les branches religieuses canoniales hospitalières, avec leurs diverses filiations et dans leurs efforts de vérité et d'unité. Quel intérêt n'y aurait-il pas, au lendemain de *Sponsa Christi*, à mettre en parallèle les deux types de filiation, en monastères fédérés, d'une part, en congrégations à vœux simples, d'autre part? Et cet effort d'analyse et de sincérité ne serait pas seulement profitable aux amateurs de petite et de grande histoire ou aux curieux en matière de droit des religieuses. Les premières bénéficiaires seraient sans doute celles qui, en face des nécessités contemporaines, cherchent à se constituer en des ensembles plus vigoureux et en des synthèses mieux structurées.

J. B.

ROCHUS SPIECKER, O.P. : *Der Ungeheure und die Abenteurer*. Essays. Verlag Bonner Buchgemeinde, Bonn, 1955; 168 pp.; prix : DM. 9,80.

Livre bienfaisant : son auteur nous ramène aux valeurs de la vie, dans le sens le plus vrai. Le corps nous est donné comme un instrument délicat. Encore faut-il ouvrir et affiner ses sens et retrouver la fraîcheur d'âme qui nous fasse pénétrer au cœur du réel. L'auteur, aumônier général des Éclaireurs catholiques d'Allemagne, s'est surtout penché sur l'âme des jeunes. Les adolescents, montre-t-il, sont tout disposés à s'ouvrir et à vivre la grande aventure que leur propose le scoutisme. Mais, qu'on ne s'y trompe pas : il n'est pas question de s'enfoncer dans l'illusion ou de s'évader dans un monde imaginaire; c'est d'une formation à la vie qu'il s'agit, d'une ouverture à la vraie culture humaine et au service fraternel, d'une montée à travers la création jusqu'à Dieu.

Ces essais tout pénétrés d'expérience, traversés d'un souffle d'enthousiasme, rappellent le sens de la vie humaine, cette marche courageuse dans la lumière de l'espérance, le

long du sentier de la terre, où Dieu vient à notre rencontre.

R.-L. Oechslin.

Tu non Uccidere. Edizioni « La Locusta », Vicenza (Italia), 1955; 110 pp. Ouvrage collectif.

Plaquette pleine d'ardeur rédigée par un groupe de jeunes sur le problème brûlant de l'objection de conscience et de la guerre. S'inspirant de l'Évangile, ils dénoncent le scandale de la guerre, les problèmes et les contradictions qu'elle pose à la conscience chrétienne. « Il est plus facile de l'éviter que de l'humaniser » (p. 84).

H.-D. Berger.

Louis Barjon, S.J. : *Le silence de Dieu dans la littérature contemporaine.* Coll. « Poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1955; 200 pp.

La question posée par l'auteur dépasse de beaucoup le plan littéraire. Aussi bien toute l'écriture n'est-elle jamais que le reflet ou l'expression d'un état d'âme collectif. Le P. Barjon essaie de percer le mystère du silence de Dieu. « Dieu se tait, ou du moins paraît se taire. » La deuxième partie de la phrase annonce le propos du livre.

Le P. Barjon interroge d'abord ceux qui sont scandalisés par le silence de Dieu. Il y a ceux qui blasphèment, il y a les désespérés à travers leurs sarcasmes ou leurs cris angoissés. Dans leur refus ou leur drame, on perçoit l'âme qui rôde autour de Dieu sans l'atteindre et leur témoignage est déjà bouleversant. Absence-présence, écrivait Pascal.

Dans une deuxième partie, notre critique examine les romanciers de l'Espérance, Lesort, Luc Estang, Cesbron, Cayrol, qui se penchent sur des problèmes de misère pour y apporter le remède de l'Amour méconnu ou tout au moins pour le faire pressentir au plus épais des existences humaines.

Avec beaucoup de talent, le P. Barjon nous présente enfin le Dieu qui parle par la bouche des poètes, de ces grands inspirés de la grâce poétique et de la grâce tout court que sont Bernanos, Claudel, Patrice de la Tour du Pin. Son étude de la *Quête de Joie*, de Patrice de la Tour du Pin, est particulièrement bien menée et éclaire ce texte difficile, mais très beau.

Dans une conclusion très nuancée et très ferme, l'auteur situe exactement la responsabilité du chrétien dans le monde moderne. On pourrait la résumer ainsi : sa vie devrait être à ce point transparente que, derrière son visage, on aperçoive le divin visage de Jésus-Christ.

Ph. Vercoustre.

Michael de la Bédoyère : *Christianisme de vie.* Traduit de l'anglais par J. Boulangé, S. J., et A. de la Croix-Laval, S. J. Spes, Paris, 1955; 238 pp.

Ce livre, typiquement britannique, déroute au premier abord; mais le ton direct, les confidences d'une expérience vécue, le rendent particulièrement attachant et, quand on en achève la lecture, on s'aperçoit que tous les thèmes classiques de la doctrine catholique ont été passés en revue d'une manière neuve et vivante. L'auteur se présente comme un catholique du type le plus ordinaire. Élevé dans un collège jésuite, il y a reçu une solide formation doctrinale et morale que jamais il n'a remise en cause. Cette formation s'est même continuée pour lui dans le cadre d'un noviciat de la Compagnie de Jésus avant qu'il ne reconnaisse que sa vocation était de rester dans le monde. Redevenu laïc et père de famille, son métier d'éditeur et, plus précisément, d'éditeur du *Catholic Herald*, l'un des principaux organes de la presse catholique anglaise, lui a donné de nombreuses occasions

d'étudier attentivement les attitudes du monde catholique. Or, cet excellent chrétien a découvert, aux environs de la cinquantaine, qu'il était demeuré étranger à l'essentiel de sa foi : le sens vivant de Dieu. Cette découverte a transformé sa vie et l'a incité à jeter un regard neuf sur la doctrine qu'il avait toujours fidèlement professée. Le présent ouvrage nous livre son témoignage. Il l'adresse à ses frères catholiques qui, peut-être, n'ont pas encore fait cette découverte de la foi personnelle; il l'adresse aussi à ceux du dehors qu'étonne et crispe parfois ce qu'ils croient être la doctrine de l'Église catholique. Cela nous vaut un exposé fervent de cette doctrine par un homme que sa culture historique, philosophique et théologique n'a pas rendu étranger aux problèmes et aux difficultés de ses contemporains. Aussi la traduction de cet ouvrage mérite de trouver un large accueil et peut être proposée à ceux qui cherchent à découvrir le vrai visage du catholicisme.

I.-H. Dalmais.

Pierre DE VARAIGNE : *Message d'un forçat.* Spes, Paris, 1956; 156 pp.; 330 fr.

Cet ouvrage retrace avec une étonnante simplicité, dans un style familier et direct, sans aucune recherche, la vie d'un prisonnier qui, au milieu de ses épreuves, sut garder intacte sa foi au Christ et, en dépit des difficultés qu'il rencontra, la fit rayonner autour de lui et conserva la joie. On le voit, le mérite n'est pas mince. Et nous assistons ainsi à l'aide que le Seigneur ne manque pas d'apporter, dans les épreuves les plus pénibles, à ceux qui se confient en lui de tout leur cœur. C'est là ce que l'auteur a voulu nous prouver de tout son cœur fraternel dévoré, on le sent, du désir de voir s'instaurer le règne de Dieu dans les âmes. Dans ce but, il réfute quelques-uns des arguments les plus courants contre la religion.

Peut-être eussions-nous aimé que l'auteur nous fît pénétrer davantage dans les luttes intimes qu'il eut à soutenir sans doute pour demeurer fidèle; la victoire ainsi contée nous semble un peu facile. Mais, tel qu'il est, cet ouvrage peut certainement aider les âmes de bonne volonté à surmonter les difficultés de leur vie, même dans une prison.

G. de B.

Divo BARSOTTI : *La rivelazione dell'amore,* vol. X de la collection « Dei cum lumen ». Libreria editrice fiorentina, 1955; 512 pp.; Lires 1.350.

L'abbé Divo Barsotti continue la série de ses ouvrages dont deux ont paru en traduction dans la collection « Lex orandi » des Éditions du Cerf. *La Révélation de l'Amour* s'efforce de suivre les traces de l'amour de Dieu tout au long de la révélation, dans des chapitres d'une singulière densité qui égrènent en même temps les plus belles perles de la sainte Écriture.

Une première partie intitulée *La Promesse* nous parle à tour de rôle des amis de Dieu, de la Loi d'amour, du thème nuptial, de la religion des Sages, de la prière d'Israël, de la Liturgie du Temple, esquisse le portrait du juste, nous montre le scandale provoqué en Israël par les perspectives universelles du salut, décrit par les textes de Job la faillite retentissante du pur moralisme religieux et nous fait toucher du doigt que le salut est avant tout le don de Dieu, fait l'analyse du Cantique des cantiques, nous raconte la fidélité d'Israël après l'exil d'après les Livres des Macchabées, nous achemine enfin à la plénitude des temps par les textes commentés des apocalypses et les documents de la vie d'Israël découverts dans les manuscrits de la mer Morte et par la citation d'admirables sentences rabbiniques.

La seconde partie : *L'Accomplisse-*

ment éclaire par les écrits du Nouveau Testament les thèmes suivants : l'amour s'incarne, la mort du Christ, Dieu est amour, le martyre perfection de l'amour et la manifestation du Royaume. Enfin, la conclusion du livre nous prouve que le Mystère chrétien est le Mystère de l'amour.

L'auteur analyse avec une acuité pénétrante toutes les nuances de l'amour de Dieu et de la tendresse par laquelle nous sommes invités à y répondre. On voudrait s'arrêter longuement sur ces pages qui nous montrent d'une façon si saisissante que la sainte Écriture n'est que la révélation de l'Amour infini. L'ouvrage se termine par des tables analytiques d'une très grande richesse.

Souhaitons que ce livre trouve un traducteur qui soumette le plus tôt possible dans une langue vivante ce message bouleversant à la méditation de tant d'âmes désireuses d'une nourriture de vie éternelle.

M.-F. Moos.

Friedrich DESSAUER : *Weltmann-Christ?* Frankfurt am Main, J. Knecht, 1955; 85 pp.

Au « Katholikentag » de Fulda, début septembre 1954, le professeur Dessauer a prononcé un des grands discours publics, sous le titre : *La vie chrétienne, témoignage pour le Christ*. C'est ce discours, enrichi de quelques chapitres supplémentaires, qui est aujourd'hui publié. Nous avons là une vraie spiritualité du laïc engagé dans le monde, et appelé à rendre témoignage au Christ, non par des faits extraordinaires, mais par sa vie quotidienne. Dans un langage direct et limpide, comme le demandait un auditoire de près de quarante mille personnes, le vieux professeur, lui-même grand témoin de l'esprit chrétien dans le monde des sciences, caractérise l'attitude du chrétien témoignant par sa simple vie dans ce monde, de la réalité d'un autre monde, du Royaume du Christ : unir prière et travail, au point de prier en travaillant, de prier par son travail; voir, par la foi, la présence du Dieu Créateur en tous les domaines de la vie humaine; rester assez dégagé des choses pour pouvoir les juger à la lumière de Dieu, tout en s'engageant avec sérieux dans le combat de la vie; vivre dans l'orientation du Royaume à venir. Le monde de la technique, les hommes qui nous entourent, l'argent, le bonheur sont aussi jugés à la lumière d'un christianisme équilibré, sérieux et lumineux. Limpide méditation, plutôt que savante dissertation sur une spiritualité du laïcat, ce petit livre peut donc faire beaucoup de bien et aider les laïcs à trouver la note juste, indubitablement chrétienne, dans la vie de tous les jours.

M.-D. D.

Pierre ROGER : *Nazareth ou la vie cachée*. Coll. « Orans christianus ». Éd. de l'Orante, Paris, 1955; 210 pp.

La collection « Orans christianus » nous offre aujourd'hui un admirable choix de textes tirés des lettres et écrits spirituels du P. Pierre Roger, S.J.

Révélation d'une vie et d'une œuvre. Les textes de cette anthologie sont presque tous extraits des lettres écrites par le Père entre 1815 et 1840 à la Mère Rollat et à Mme la duchesse de Doudeauville qui travaillent toutes deux à la fondation d'un nouvel institut pour l'éducation des jeunes filles. A la fois ils reflètent sa vie profonde et ils communiquent son esprit au nouvel institut, qui doit prendre le nom de Nazareth et vivre des richesses de la vie cachée de Jésus. A cette source, la grande dame et la brillante Parisienne qui concourent à cette fondation entrent avec lui dans le propos de « servir toujours Jésus-Christ dans sa vie cachée, abjecte et pénitente »...

Deux noms reviennent à la mémoire en lisant ces lettres, qui en

disent tout de suite la qualité : celui du P. de Foucauld et celui du Vénérable P. Libermann.

Malgré la différence du style, la rencontre avec le P. de Foucauld est frappante. C'est le même mystère qu'ils approfondissent l'un et l'autre, ce mystère de Nazareth qui fait le centre de leur vie spirituelle. Sans qu'il y ait dépendance littéraire, ils retrouvent pour l'approfondir la même démarche spirituelle et presque les mêmes mots. Comme l'ermite du Sahara, un demi-siècle avant lui, le P. Roger va demander d'abord à Jésus de Nazareth et enseigner à celles qu'il dirige, l'amour de l'abjection... « Votre cœur comme celui de Jésus ne trouvera sa jouissance et sa consolation que dans les actes extérieurs et intérieurs d'abjection et d'humiliation les plus répugnants à la nature » (p. 47). Puis, lentement, au delà et au dedans de cette humilité totale, la note qui domine est celle de la simplicité. Nazareth, c'est la vie cachée. Non tant la recherche de l'humiliation que la recherche de l'oubli. Une vie si simple, si cachée, si donnée, si ordinaire qu'elle n'apparaisse plus qu'aux yeux de Dieu. Ne cherchez point à paraître même pour être méprisée, mais à disparaître sous les apparences tout ordinaires d'une vie de famille et de travail pour être tout à Dieu qui voit dans le secret.

Cette orientation de simplicité totale marque jusqu'en ses profondeurs la vie spirituelle à l'école de Nazareth. C'est ici que le P. Roger rencontre l'inspiration du fondateur des spiritains. L'attitude première de l'âme est docilité à l'Esprit-Saint. Attention à une recherche impatiente de la perfection qui dissimule encore plus d'amour-propre qu'on ne le croit. La vraie disposition des enfants de Dieu est abandon à la conduite de l'Esprit qui les façonne au rythme divin. « Consentez à être ce que vous êtes... ne cherchez d'autre perfection que celle d'être bien simple et bien enfant sans examiner s'il faudra du temps pour acquérir cette simplicité. Elle viendra quand Dieu voudra et de la manière que Dieu voudra... » (p. 52).

Conduite d'offrande et d'abandon filial qui rejoint celle d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et situe le P. Roger dans ce grand courant spirituel moderne qui, de mille manières, est un appel constamment renouvelé à l'esprit d'enfance.

Il nous est bon, par ce petit livre, de retrouver une des sources toujours jaillissantes de cette spiritualité et de savoir qu'elle coule toujours parmi nous dans une Institution dont le but premier reste de vivre et de faire vivre aux jeunes le mystère joyeux de Nazareth.

L. Lochet.

Bernard OLIVIER, O. P. *Un homme appelé Jésus.* Office général du Livre, Paris; La Pensée catholique, Bruxelles, 1955; 56 pp.: 150 fr.

« Tâcher de rencontrer le Christ vivant », en reprenant quelques épisodes évangéliques, en essayant de comprendre les réactions de ceux qui ont approché le Seigneur, telle est l'ambition de l'auteur, et il y réussit parfaitement. Ces brèves notations, si vivantes et directes, font vraiment toucher le Christ et portent le lecteur à revivre dans un engagement personnel ces rencontres décisives. Écrites par un prédicateur très apprécié à la radio belge, elles plairont au grand public.

M.-L. T.

P. RENAUDIN : *Un maître de la mystique française, Benoît de Canfeld.* Spes, Paris, 1955; 236 pp.

Optat de Veghel, capucin, faisait paraître en 1949 un ouvrage magistral, réservé aux spécialistes et consacré à l'incomparable Benoît de Canfeld. Nous savions P. Renaudin envoûté depuis fort longtemps par le grand mystique; le voici présentant Canfeld à un vaste public avec l'érudition et la délicatesse de touche que l'on sait. Son livre ne bouleverse

pas les données acquises — ce qui exigerait d'improbables découvertes d'archives —, mais il dit bien ce qui doit être dit. La vie héroïque de Canfeld est décrite en sa courbe générale et ses points principaux, ceux qui ont déterminé sa destinée spirituelle. *Le chevalier chrétien,* un ouvrage écrit dans les prisons anglaises et de peu d'intérêt, est évoqué en quelques pages. En revanche on examine à loisir ce chef-d'œuvre qu'est *La Règle de perfection*; un tableau synoptique, donnant jusque dans le détail le plan d'une œuvre si bien composée, eût ici suscité et soutenu l'attention des lecteurs. Un chapitre entier essaye d'analyser l'ineffable union dans l'âme du mystique de sa volonté à la volonté divine. Quant aux sources de *La Règle,* certaines ne sont point encore découvertes, mais on accordera volontiers à Renaudin que se fait chez Canfeld l'alliance de la spiritualité franciscaine avec la mystique spéculative. Le rayonnement de Canfeld fut incroyable : « Je le retrouve partout », aimait à dire Henri Bremond; son génie mystique a inauguré religieusement le grand siècle; en réduisant toute la vie spirituelle (active, contemplative, suréminente) au seul point de la volonté divine, Canfeld a su partir d'une notion familière à tous, la volonté de bien faire, et conduire aux plus hauts sommets. Hélas ! il nous est impossible de mettre la main sur *La Règle de perfection.* A l'heure actuelle les bouquinistes cherchent en vain sur le marché ce petit livre qui fut si répandu. Au surplus ce chef-d'œuvre, qui forma l'âme de saint Vincent de Paul et celle de tant d'autres saints, a eu la mésaventure d'être compris, en 1689, avec d'autres ouvrages, dans une condamnation de l'Index occasionnée par le quiétisme. La sentence était sans doute opportune. Elle fait figure aujourd'hui d'accident inexplicable. Le livre de Paul Renaudin, comme celui d'Optat de Veghel, fait comprendre pourquoi les admirateurs de Benoît de Canfeld ne peuvent s'empêcher de souhaiter humblement un procès de revision.

J.-A. R.

HANS URS VON BALTHASAR : *Das betrachtende Gebet* (La prière contemplative). Coll. « Adoratio », I. Johannes Verlag, Einsiedeln, 1955; 275 pp.

Dieu ne nous donne pas sa vie sans que nous l'accueillions. Il nous faut donc écouter la parole de Dieu et y répondre. Telle est la raison d'être de la contemplation. Ce dialogue suppose une attention à sa parole qui est personnelle, toujours nouvelle et libre. Cette parole nous est manifestée dans l'Écriture, et pourtant Dieu parle au plus intime de nous-même. Dieu nous a donné la foi qui nous permet de le découvrir comme le Père qui nous aime, le Fils dont nous devenons les frères, et l'Esprit qui nous rend dociles à la volonté du Père. Mais cette découverte de Dieu ne peut se faire qu'en Église, car celle-ci est l'authentique auditrice de la Parole de Dieu. — La contemplation chrétienne comporte un caractère de totalité, car elle embrasse l'éternelle réalité du Royaume des cieux, et la rend nôtre dans le temps, pour les hommes et pour le monde. Cette réalité est donnée d'une façon vivante par la Liturgie qui cependant oriente au delà d'elle-même, vers une reprise personnelle de la Parole de Dieu; la contemplation devient ainsi un libre entretien dicté par l'amour, un regard tendu vers le retour du Fils de l'Homme.

L'objet de la contemplation, c'est Dieu, notre Bien. Mais il s'est révélé dans le Christ; aussi n'atteignons-nous Dieu que dans le Verbe fait chair : à partir des paroles et des actes du Christ, qui le manifestent comme Fils de Dieu, on méditera toute la vie de Jésus comme révélation et parole du Dieu éternel, donnée dans une vraie humanité. De là, le Christ nous conduit aux Trois Per-

sonnes divines, en manifestant en lui-même les relations trinitaires. Il faut ajouter enfin que le Verbe est descendu dans la vie humaine, dans le mystère de mort et de résurrection et dans la vie de l'Église, celle-ci donnée elle-même comme sacrement, comme parole et comme charité. Finalement la Parole de Dieu ainsi méditée est ce glaive à deux tranchants qui transperce l'âme en la jugeant, mais aussi lui apporte le salut. — Tels sont les grands traits de cette belle doctrine sur la contemplation, liée à tout le dogme et à toute la vie chrétienne.

Une dernière partie, peut-être la plus originale, souligne l'espèce de tension qui règne au sein de la contemplation : elle est à la fois rencontre personnelle et découverte d'une réalité doctrinale objective; elle exige le détachement du monde et pourtant atteint un Dieu fait chair; elle est « conversation dans les cieux », mais se réalise dans l'existence terrestre; enfin elle est contemplation d'un mystère qui est à la fois mort et résurrection. — Peut-on, en se fondant sur les deux premiers aspects (tension entre existence et essence, entre événements et réalité) distinguer deux types de contemplation ? Il nous paraît difficile de souscrire à cette vue de l'auteur : la vraie contemplation chrétienne est toujours rencontre personnelle dans l'amour, le reste n'est que moyen d'accès, Quoi qu'il en soit de ce problème, la lecture de ce livre est fort enrichissante et ne peut que stimuler les chrétiens à rechercher la vraie contemplation.

R.-L. Oechslin.

Halmut GOLLWITZER, Kathe KUHN, Reinhold SCHNEIDER : *Du hast mich heimgesucht bei Nacht* (Tu m'as visité la nuit). Abschiedsbriefe und Aufzeichnungen des Widerstandes, 1933-1945. Chr. Kaiser Verlag, München, 1955; 486 pp.; prix DM 12.50.

Un peuple de toutes langues, de toutes classes, de toutes nations, se lève ici pour rendre témoignage à la vérité. C'est la nuit de la persécution nazie. Des hommes, des chrétiens résistants ont souffert; mais en eux la fidélité à la vérité est demeurée plus forte que la souffrance. On a groupé ici plus d'une centaine de témoignages représentant, outre l'Allemagne, presque tous les pays d'Europe. Ce sont des lettres, des notes quotidiennes écrites en prison ou dans les camps de concentration. Rien de tout cela n'avait été rédigé pour être publié.

Dans cette ultime épreuve, ces hommes demeurent pleinement humains; aucune raideur stoïque, mais l'accueil tout simple de l'événement, ou de la volonté de Dieu. Parfois, devant la mort proche, leur courage vient à fléchir un moment, mais bientôt ils se ressaisissent par la force de leur foi. Pour plusieurs, c'est l'heure providentielle de la purification : on assiste ainsi, en lisant ces notes, à la montée des âmes. Certains sont clairement martyrs de leur foi : l'interrogatoire manifeste qu'ils sont condamnés en tant que chrétiens. C'est une page émouvante qui s'ajoute aux actes des martyrs et dont les accents rappellent ceux des premiers chrétiens.

R.-L. Oechslin.

Louis LAVELLE : *De l'intimité spirituelle*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1955; 286 pp.; 750 fr.

Il ne nous appartient pas de discuter ici la philosophie de Lavelle, mais de dire ce que peut retenir le mystique de sa démarche intellectuelle et de telles de ses conclusions. Délicat problème de l'intégration d'une métaphysique dans une spiritualité chrétienne !

Quand le philosophe est spiritualiste, — ce qui est le cas, — son langage prête constamment à équivoque, parce que le vocabulaire des réalités de l'esprit est commun au métaphysicien et au mystique. Or un humanisme de l'esprit ne peut pas préten-

dre remplacer une spiritualité religieuse et évangélique. Il peut en préparer une justification rationnelle, lui fournir une base de départ, voire une éthique, mais la vie intérieure de grâce, d'union avec Dieu se déroule sur un autre plan.

Il importe donc de mettre en garde le lecteur pour qu'il ne fasse de déplorables confusions. Quand Lavelle parle de « conscience de soi » on serait justement tenté de faire un rapprochement fécond avec la notion de recueillement telle que l'entend l'Aréopagite, ou quand il nous exprime les conditions de la liberté individuelle en constant perfectionnement, nous pourrons trouver un certain profit à confronter sa doctrine avec celle de sainte Catherine de Sienne sur la Providence et la Miséricorde; il en va de même pour sa foi en l'intelligence réflexive, sorte de présence permanente et souveraine de la raison à tout progrès intellectuel, et par voie de conséquence, moral, qui rejoint la doctrine thomiste de l'intelligence et de la vertu de prudence, mais on risque de brouiller les plans.

Certes, la pensée de Lavelle est évocatrice et certaines pages sont d'une admirable précision psychologique. Sans vouloir chercher un concordisme vain qui déforme une pensée et une doctrine, il est cependant très enrichissant de définir les constantes qui régissent notre vie spirituelle.

A ce titre, un ouvrage comme celui-ci peut y contribuer efficacement pour le lecteur cultivé dont il stimulera la réflexion.

H.-D. B.

HANS URS VON BALTHASAR : *Le cœur du monde*. Traduit par R. GIVOND. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 240 pp.

Livre étrange. Bien déçu qui l'achèterait en vue d'acquérir sur le Sacré-Cœur le livre courant, c'est-à-dire classique et ennuyeux. Vous trouverez ici quelques pages sur le Sacré-Cœur et beaucoup d'autres sur l'Incarnation, la Passion, les discours de Satan, le mystère pascal, etc. Toutes ces pages n'ont leur unité que par le souffle qui les anime. Un souffle puissant. Tout vit intensément dans un luxe de mots, une irruption d'images, une poésie incessante, presque lassante. On est ravi. On est aussi au bord de l'exaspération. N'est-ce pas jeu de rhéteur ? Mais des perles brillent. Celle-ci par exemple : « L'extase me parut sacrée, dans laquelle Plotin, Al Hallaj et les disciples de Bodhisattwa s'élèvent au-dessus de toutes les barrières. Mais, juste à temps, je me souvins de ton cœur, Seigneur, et je me rappelai que tu as aimé les limites de tes créatures. » Qu'ajouter ? Certains liront ce livre avec une loupe et relèveront maints à-peu-près, de bien jolis fagots pour brûler l'hérétique, et la flambée serait belle. Je songe à l'attitude chrétienne ici décrite, si proche du désespoir qu'on ne voit pas bien qu'elle s'en sépare; je songe aussi à cette négation d'un amour humain qui remonterait vers Dieu (pp 36, 194) : « Laisse couler, ainsi tu saisiras ce que tu peux; et ce que tu peux, c'est d'être vasque sous la cascade. » Mais j'entends d'autres dire : ce livre est extraordinaire; laissez donc le torrent poétique emporter les détritus ! Qu'on me permette pourtant de préférer à ce débordement, pour les âmes simples peu familiarisées avec les prestiges de la poésie, une présentation plus modeste et plus rigoureuse de la vérité.

J.-A. R.

GASTON SALET, S.J. : *Trouver le Christ*. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, Paris, 1955; 240 pp.; prix : 480 fr.

Le titre ne correspond pas exactement au contenu de l'ouvrage. Il faut dire plutôt que c'est une suite à *Richesses du dogme chrétien* précé-

demment paru. Des études pénétrantes montrent combien une réflexion attentive sur les divers aspects du dogme peut développer et enrichir notre vie chrétienne. Le premier chapitre, peut-être le moins dense, est une méditation sur la vie de Jésus à Nazareth. Les chapitres suivants sont consacrés au thème de notre participation par le baptême au mystère de la mort et de la résurrection du Christ, à celui du sacerdoce; puis à l'attitude du chrétien devant la Providence de Dieu; à l'amour de Dieu et la charité fraternelle, qui ne font qu'un; à l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit du Christ. Enfin un dernier chapitre sur le titre de Marie Reine. Certaines réflexions sur la conduite de Dieu dans le monde et sur l'amour unique qui ne peut atteindre Dieu que par les hommes, nous semblent répondre particulièrement bien aux préoccupations actuelles.

R.-L. OECHSLIN.

PIERRE L'ERMITE : *Je regarde ma vie*. Éd. du Centurion, La Bonne Presse, Paris, 1955, 172 pp.

On ne présente pas Pierre l'Ermite, l'intarissable. Son plus récent livre, de style aussi facile que beaucoup d'autres, sera lu sans effort, ne fera de mal à personne, et édifiera quelques bonnes âmes.

J. B.

GERNOT EDER : *Benimm dich lieber Christ*. Johannes Verlag, Einsiedeln, 1955; 80 pp.

Quelques réflexions sur la vie des chrétiens dans l'Église, tels des propos qu'on échange joyeusement entre soi dans une réunion de famille. On y parle sans apprêt, on y touche à toutes espèces de sujets; on redécouvre ensemble tant de biens qu'on possédait sans les remarquer : la douceur de la maison de Dieu, la profusion des cadeaux de l'Église à ses enfants et tant d'autres choses. On relève aussi, mais sans acrimonie, les petits travers de tel ou tel, que cette critique bienveillante aidera à redresser : voici, par exemple, le chrétien qui se vante d'aimer l'Église, mais refuse d'ouvrir sa bourse quand il s'agit de lui venir en aide; voici ceux qui ne comprennent pas comment Dieu a pu abandonner sa Rédemption aux mains maladroites des hommes, ou qui ne saisissent pas que l'Église se développe et ne peut demeurer toujours au stade des premiers siècles... Ce petit livre aidera à mieux comprendre, à mieux vivre et mieux aimer notre vie en Église.

R.-L. OECHSLIN.

TH. HÉNUSSE, S.J. : *Entretien sur Jésus-Christ*. Casterman, Paris-Tournai, 1956; 104 pp.; 270 fr.

Le prédicateur très apprécié qu'est le P. Hénusse a tenté de résumer en quelques pages son expérience et son enseignement. C'est un itinéraire vers la foi qui se trouve ainsi tracé : les petits paragraphes se succédant sans titre, le lecteur est conduit pas à pas des évangiles à la personne du Christ, et la foi lui est finalement montrée comme la seule attitude qui convienne en face de l'Homme-Dieu. Les principales erreurs et tentations de notre temps sont évoquées et écartées en passant. Une foule d'auteurs anciens et modernes sont cités. Le style est vibrant et coloré. Ceux qui ont entendu prêcher l'auteur retrouveront volontiers ce qui les a jadis charmés et nourris, et tout le vœu de l'auteur est que son témoignage achemine les âmes à la foi qui jettera leur vie en Dieu.

L.M. D.

IGO MAYR, S.J. : *So sind sie — die Christen*. Verlag F. Rauch, Innsbruck, 1952; 127 pp.

Pour savoir comment doit vivre un chrétien, une méditation de l'Évangile a toujours été très révélatrice. L'auteur s'en tient ici à quelques paraboles du Christ dont il sait déga-

ger les traits qui composent le visage du vrai chrétien. Son analyse aboutit à des attitudes concrètes et pratiques et permet ainsi une utilisation de l'Évangile comme guide de vie chrétienne.

M.-D. D.

IGO MAYR, S.J. : *Nicht stehenbleiben!* Verlag F. Rauch, Innsbruck, 1955; 128 pp.

Sous forme de lettres, pétillantes de vie, l'auteur donne des conseils spirituels pour la lutte contre les défauts, la prière, l'activité apostolique, etc. Bien des doutes sont apaisés, et des difficultés que rencontrent souvent les âmes désireuses de progresser sont mises à leur vraie place, si bien que la route est libre pour avancer vers Dieu.

M.-D. D.

CHARLES PICHON : *Le Pape, le conclave, l'élection et les cardinaux.* Arthème Fayard, Paris, 1955; 118 pp.

L'auteur de ce petit livret connaît bien Rome et il nous raconte avec beaucoup de finesse ce qu'il y a vu. Ce n'est pas une étude doctrinale sur l'institution de la Papauté et du Sacré Collège, mais un très bon reportage sur la Cour Pontificale, les grandes solennités de la mort, des funérailles, de l'élection et du couronnement du pape et la promotion des cardinaux. Ce livre, très bien écrit, est d'une lecture facile, émaillé d'anecdotes intéressantes, en somme un bon documentaire.

H.-D. B.

A. DIETZFELBINGER : *Gottes Weg zum Kreuz, im Alten Bund.* Kaiser Verlag, München, 1956; 79 pp.

Ayant à diriger la prière d'une communauté de diaconesses protestantes, l'auteur a prié ces méditations avant de les écrire. Il oriente ses regards vers la Passion du Christ; mais, pour la comprendre, il approfondit certains textes de l'Ancien Testament, et c'est là l'intérêt de ce petit livre. Textes choisis pour retracer les vicissitudes des relations entre Dieu et les hommes. Ainsi la Passion du Christ devient le miroir reflétant à la fois le Dieu juste et miséricordieux et l'homme pécheur et racheté.

M.-D. D.

Erratum : En rendant compte de l'ouvrage de Mme Christiane Fournier, *Religieuses de choc* (*La Vie Spirituelle*, février 1956, p. 201), nous avons écrit que les Ancelles de Jésus-Maria n'étaient pas et ne voulaient pas être un institut séculier. Nous étions alors mal renseigné : les Ancelles de Jésus-Maria ont conçu leur groupement sur les bases d'un institut séculier et désirent être érigées canoniquement sous cette forme.

A. P.

LIVRES REÇUS

ABRAHAMS (Peter) : *Je ne suis pas un homme libre*, trad. de l'anglais par M. KLOPPER et D. SHAW-MANTOUX. Casterman, Tournai-Paris, 1956; 1 vol. 333 pp.; 750 fr.

AUVERT (Guy-Jean) : *Défense et illustration de l'art sacré.* Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1956; 234 pp.

AZIZ LAHBABI (Mohamed) : *Liberté ou libération ?* (A partir des libertés bergsoniennes). Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1956; 250 pp.; 600 fr.

BARBIER (Jean et Luc) : *Le clochard.* Histoire d'une déchéance. Alsatia, Paris, 1956; 170 pp.

BARS (Henry) : *Croire ou l'Amen du salut.* Coll. « Église et temps présent ». Grasset, Paris, 1956; 250 pp.

CERAM (C. W.) : *Le Secret des Hittites,* traduit de l'allemand par Henry DAUSSY. Plon, Paris, 1956; 300 pp.; 1.200 fr.

CHARY (Th.) : *Les prophètes et le culte à partir de l'exil.* « Bibliothèque de Théologie, série III». Desclée et Cie, Paris, 1956; 312 pp.

CHESNAY (Charles DU) : *Les Eudistes.* Presses Continentales, Paris, 1956; 32 pp.; 40 fr.

Dans les pas de Jeanne d'Arc, texte de Régine PERNOUD, photographie de Frédérique DURAN. Hachette, Paris, 1956; 128 pp. in-4° raisin, 68 pl. en hélio; 1.950 fr.

DEHAU (P.-Th., O.P.) : *Le contemplatif et la croix,* 2e édition. Éd. du Cerf, Paris, 1956; 406 pp.; 690 fr.

Divins appels. Librairie Mignard, Paris, 1956; nouv. éd., 104 pp.

L'Église et les Civilisations, Semaine des Intellectuels Catholiques, 1955. Éd. Pierre Horay, Paris, 1956.

L'Église. L'histoire du salut. Cours d'instruction religieuse par un groupe de professeurs des Écoles Chevreul, sous la direction du R. P. BAUMGARTNER, S.J. Lethielleux, Paris, 1956; 392 pp.; 700 fr.

FARGUES (Marie) : *Le bon Dieu et ses enfants.* Introduction des enfants au mystère chrétien, t. I. Préface de Mgr BLANCHET. Éd. revue et mise à jour. Mame, Tours-Paris, 1956, 245 pp.

FICKER (Ludwig von) : *Zeit und Stunde.* Herausgegeben von Ignaz Zangerle. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1956; 1 vol. rel.; 230 pp.; DM. 12.

FLORISOONE (Michel) : *Esthétique et mystique d'après sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix.* Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1956; 200 pp.; 480 fr.

M.-L. GABET : *Avec Marie à la Lumière de sa Miséricorde.* Éd. Tolra, Paris, 1956; 80 pp.; 140 fr.

GIRAUD (L.) : *Entre tes mains, Seigneur.* Éd. J.E.C.F., Paris, 1956; 160 pp., 16 hors-texte en hélio; 450 fr.

GROU (John Nicholas, S.J.) : *Manual for Interior Souls.* « The Orchard Books ». Burns and Oates, London, 1955; 1 vol. rel., 274 pp.; 15 /—.

GUARDINI (Romano) : *Der Heilige in unserer Welt.* Werkbund Verlag, Würzburg, 1956; 32 pp.; DM. 2.70.

GUARDINI (Romano) : *Der unvolletändige Mensch.* Werkbund Verlag, Würzburg, 1956; 32 pp.; DM. 2.70.

GUARDINI (Romano) : *Wahreit und Ordnung.* Universitätspredigten. Werkbund Verlag. Würzburg, 1956; 52 pp., 2 tomes.

GUERRE (René) et ZINTY (Maurice) : *Des prêtres pour la jeunesse ouvrière.* Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 140 pp.; 270 fr.

GUY (Jean) : *Frédéric Chopin.* Coll. « Nos amis les musiciens ». Illustrations de Jacques RAVEL. E.I.S.E., Lyon, 1956; 92 pp.

Hymns as Poetry. An anthology compiled by Tom INGRAM and Douglas NEWTON. Constable, London, 1956; 1 vol. rel.; 308 pp.; 25 /—.

JERPHAGNON (Lucien) : *Pascal et la souffrance.* Préface de Julien-Eymard D'ANGERS, O.F.M. Cap. Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 188 pp.; 390 fr.

KNOX (Mgr Ronald) : *L'Évangile de saint Paul.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 90 pp.

KNOX (Mgr Ronald) : *Une retraite pour laïcs.* Coll. « La vie intérieure ». Trad. de l'anglais par le R. P. DELPIERRE-DELATTRE, S.J. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1956; 252 pp.; 600 fr.

LHERMITTE (Jean) : *Vrais et faux possédés.* « Bibliothèque Ecclesia ». Fayard, Paris, 1956; 170 pp.; 400 fr.

MAERTENS (Dom Thierry) : *L'éloge des Pères* (*Eccl.*, 44-50). Coll. « Lumière et vie ». Abbaye Saint-André, Bruges, 1956; 204 pp. hors texte, 8 illustr. en hélio : l'éloge des Pères à Notre-Dame de Chartres.

MERTENS DE VILMARS (Dr Ch.) : *Psychopathologie de l'anti-conception.* Préface du R. P. RIQUET, S.J. Publication du Centre d'études Laënnec. Lethielleux, Paris, 1956; 112 pp.; 375 fr.

MOULIN (Léo) : *Les formes du gouvernement local et provincial dans les Ordres religieux.* Éd. de la Librairie encyclopédique, Bruxelles, 1956; 100 pp.

NEWMAN : *Écrits autobiographiques.* Trad. française de I. GINOT. Introduction et notes par H. TRISTRAM et L. BOUYER. Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 448 pp. rel. toile sous jaquette illustrée; 1.200 fr.

RAHNER (Hugo) : *Ignatius von Loyola.* Briefwechsel mit Frauen. Herder, Freiburg, 1956; 1 vol. rel., 650 pp.

RAHNER (Karl, S.J.) : *Maria mutter des Herrn.* Theologische betrachtungen, Herder, Freiburg, 1956; 1 vol. cart.; 110 pp.

Rechristianisation. Cahiers « Notes de doctrine et d'action », 3. Éd. J.E.C.F., Paris, 1956; 160 pp. en 2 couleurs, papier de luxe, 16 hors-texte en hélio; 300 fr.

RIEDMANN (Alois) : *Die Wahreit des Christentum,* IV : Die Wahreit über die vier Metzten Dinge. Herder, Freiburg, 1956; 1 vol. rel., 342 pp.

RINGEL (E.) et VAN LUN (W.) : *Psychothérapie et direction de conscience.* Texte français de J. MINERY, S.J. Mame, Tours-Paris, 1956; 192 pp.

SAINT-PIERRE (Michel DE) : *Bernadette et Lourdes.* « Le livre chrétien ». Fayard, Paris, 1956; 424 pp.; 190 fr.

SCHLEMMER (André) : *Renouvellement de la pensée.* Préface de H. POURRAT. Éd. Ouvrières, Paris, 1956; 110 pp.; 300 fr.

SCHLUETER-HERMKES (Maria) et FRANK (Georg Karl) : *Gottesliebe und Weltverantwortung.* Werkbund Verlag, Würzburg, 1956; 104 pp.; DM. 3.60.

SEGUY (Jean) : *Les sectes protestantes dans la France contemporaine.* Beauchesne, Paris, 1956; 296 pp.

SORAZY (M. Angeles) : *La Vida Espiritual.* Coronada por la triple manifestacion de Jesuscrito. Centro de Propaganda, Madrid, 1956; 360 pp.

STERN (Karl) : *Die dritte Revolution.* Psychiatrie und Religion. Otto Müller Verlag, Salzburg; 1 vol. rel., 232 pp.; DM. 12.50.

THURSTON (Herbert, S.J.) : *Esprits frappeurs et revenants.* Trad. de l'anglais. Aubanel, Avignon, 1956; 270 pp.; 900 fr.

TRUC (Gonzague) : *Abélard avec et sans Héloïse.* « Bibliothèque Ecclesia ». Fayard, Paris, 1956; 184 pp.; 400 fr.

VALLERY-RADOT (R. P. Irénée, moine cistercien) : *La mission de Dom Vital Lehodey.* Éd. du Cerf, Paris, 1956; 252 pp.; 465 fr.

VANDENBROUCKE (Dom François, O.S.B.) : *Direction spirituelle et hommes d'aujourd'hui* Beauchesne, Paris, 1956; 92 pp.

VAUTHIER (Émile) : *Initiation à l'Action catholique.* Essai de théologie pastorale. Éd. Ami du Clergé, Langres, 1955; 270 pp.

VIAL (Jean-Louis) : *Ignace d'Antioche.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières; 120 pp.; 330 fr.

VILLÉON (Ombline DE LA) : *La Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres.* « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux ». Grasset, Paris, 1956; 288 pp.; 585 fr.

WIKENHAUSER (Alfred) : *Die Christusmystik des Apostels Paulus.* Herder, Freiburg, 1956; 1 vol. rel., 170 pp.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCIV

JANVIER-JUIN 1956

A la recherche de l'unité 51
A.-M. H. : Trois missels d'enfants 74
— La quatorzième station 306
— Prudence et sagesse des époux 378
— Le Missel de Frère Yves 633
Apostolus : Soyez accueillants les uns pour les autres 45
— Prier vraiment 362
J. Aumann : L'ascèse chrétienne 244
H. Bernard-Maître : Saint François Xavier, chronique bibliographique. 629
Bérulle : Lettre aux religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel..... 604
P. Blanchard : Saint Bernard 383
E. Boismard : La typologie baptismale dans la Ire Épître de saint Pierre. 339
— La première semaine du ministère de Jésus 593
J.-F. Bonduelle : A la recherche d'un saint patron 495
M. Carrouges : Le jugement dernier dans l'art 308
A.-M. Cocagnac : Les saintes théophanies de Notre-Seigneur 5
H. Cornelis : La prière dans la vie de l'enseignant 365
I.-H. Dalmais : Connaissance de l'Orient chrétien 68
J. Decarreaux : Un moine de l'Athos en Russie : Maxime le Grec.... 401
A. Gratieux : L'aspect social de l'Eucharistie 451
A.-M. Henry : Le jeûne que Dieu aime 115
— L'espérance 187
— La charité conjugale 268
R. d'Izarny : La méditation d'Évangile à la découverte du Christ..... 262
E. Jeauneau : La fête de la nouvelle création 353
R. Laurentin : La théologie mariale de saint Bernard 396
— Bibliographie mariale 526
J. Lécuyer : La fête du baptême du Christ 31
G. Lefebvre : Le mystère de la divine Charité 563
Lucien-Marie de Saint-Joseph : Hermosura 17
Philoxène de Mabboug : Homélies sur la foi et la crainte de Dieu.... 252
A. Plé : Trois livres sur les religieuses 201
F. Refoulé : Le mystère de la Sainte Trinité et la vie chrétienne..... 587
P.-R. Régamey : Avertissements des profondeurs 133
— Le jeûne, nécessaire et possible 227
S. J. d'A. : Les psaumes 72
— Le mystère de la vocation 167
— Bulletin biblique 293
— La Bible de Jérusalem 418
— Les préparations bibliques de la vie religieuse 474
J. Sainsaulieu : Du côté des ermites 197
H. Slesser : Saint Thomas More 512
Th. Suavet : Prière pour l'Église 472
M.-L. Triquet : Saint Joseph-Benoît Cottolengo 619

LES LIVRES

Ainsi parlait saint François 104
Mgr Ancel : L'actualité de la Sainte Vierge 526
L. André-Delastre : Cantiques de femme 217
Anges (Les) 331
Année canonique (L') 332
Annuaire des Missions catholiques en Afrique française 541
F.-X. Arnold : La femme dans l'Église 94
Aurelius Augustinus : Die Geduld 646
F. Asensio : Jesucristo 89
P. Auvray : Initiation à l'hébreu biblique 293
L. Barjon : Le silence de Dieu dans la littérature contemporaine 655
D. Barsotti : Nella presenza di Dio 548
— La rivelazione dell'amore 656
L. Bassette : Le fait de la Salette 526
F. Battaglia : La valeur dans l'histoire 334
F. Bauducco : Regalità di Maria 526
N. Bayon : Le grand Quartier général de la charité 332
J. Bécaud : L'action, instrument d'évangélisation 95
C. Becker : Tertullians Apologeticum 432
M. de la Bédoyère : Christianisme de vie 655
J. Belleney : Guérisons de Lourdes 539
S. Benedicti : Regula monachorum 99
A. Berge : La liberté dans l'éducation 649
P. Bernier : Un Missionnaire 550
H. Berthet : Prêtres de demain 549
S. Bézine : La divine miséricorde 325
A. Blaise : Manuel du latin chrétien 319
A. Blanchet : Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui 217
A. Blazovich : Soziologie des Mönchtums 98
M. Boegner : Le chrétien et la souffrance 218
M. Bonningues : La foi dans l'Évangile de saint Jean 442
H. Bordeaux : Barrage spirituel 543
L. Bordet : Spiritualité du monde 544
Ch.-D. Boulogne : Le Dieu fraternel 322
L. Bouyer : Le quatrième Évangile 314
A. de Bovis : La paix dans la foi 445
E. Breton : Le P. Albert Lacombe 103
H. Brochet : Fleurs de neige 327
R. E. Brown : The « Sensus Plenior » of the Sacred Scripture 87
R. Brunel : Le monachisme errant dans l'Islam 333
R. Bultmann : L'interprétation du Nouveau Testament 88
D. Buzy : Marie de Nazareth 526
L. Cadoux : La Sainte Vierge 527
J. Calvin : Institution de la Religion chrétienne 84
L. Carreau : Memento de l'éducateur d'âmes 329
O. Casel : La véritable image de l'homme 324
J. Cassien : Conférences 430
Catholicisme, fasc. 16 95
E. Catta : Marie à travers l'histoire 527
F. Cayré : Patrologie et histoire de la théologie 318
Cerfaux et Cambier : L'Apocalypse de saint Jean 440

N. K. Chadwick : Poetry and Letters in Early Christian Gaul..... 97
P. Chanson : Pour la santé du corps et de l'esprit 323
A. Chantoux : Le sacrifice d'Aloys Lankoandé 552
F. Charmot : La royauté de Marie et le sacerdoce des fidèles..... 527
J. Chiari : The Poetic Drama of Paul Claudel 331
Chrétiens dans le monde 326
R. Cluny : Je vous ferai pêcheurs d'hommes 326
— A l'abri de leur voile 202
A.-M. Cocagnac : Le jugement dernier dans l'art 308
Cœur du Seigneur (Le) 438
Communauté scolaire et liturgie 651
Concordance des Saintes Écritures 294
Convertis du XX^e siècle (III) 444
Coptica 540
Ch. Cordonnier : Aux jeunes filles à la « vraie » page 325
C. Coutaz : Catherine ou nous avons deux enfants 648
M. de Crisenoy : Les Oblates de l'Assomption 99
Ch. Cristiani : Luther tel qu'il fut 83
— Calvin tel qu'il fut 83
— et pasteur Rilliet : Catholiques, Protestants 543
A. Croteau : Chemin de Croix avec Marie 527
M. Czapska : L'huile de la lampe 106
J. Danemarie : La cité de la bienfaisance 627
Y. Daniel : La messe avec Jésus 650
Daniel-Rops : L'Église de la Renaissance et de la Réforme..... 540
J. Daniélou : Sainteté et action temporelle 320
D. Day : La longue solitude 101
G.-J. Dedeban : Chef Claude 106
Y. Delaporte : Les Trois Notre-Dame 527
G. Delarue : Introïts 317
F. Dessauer : Weltmann-Christ ? 657
J. Dheilly : A la trace de Dieu 301
Diadoque de Photicé : Œuvres spirituelles 431
A. Dietzfelbinger : Gottes Weg zum Kreuz 663
J. Dillensberger : Das neue Wort über Maria 527
W. Dirks : La réponse des moines 546
G. Dix : Le ministère dans l'Église ancienne 542
Documents pontificaux de S. S. Pie XII, 1952 542
G. Dousselin, Nouveau mois de Notre-Dame 528
Du hast mich heimgesucht bei Nacht 660
G. Duhamelet : Les Augustines du Saint-Cœur de Marie 653
G. Eder : Benimm dich lieber Christ 662
Y. Estienne : Sœur Benoîte et Notre-Dame du Laus 105
— Vie de la Révérende Mère Lucie Rivain 555
N. Fabbretti : La sua parola e le nostre 547
M. de Felcourt et J. de Richoufftz : France, terre de sainteté..... 102
H.-M. Féret : Connaissance biblique de Dieu 644
E. Fleuré : Simone Weil ouvrière 103
E. Flicoteaux : Mystères et fêtes de la Vierge Marie 528
Ch. Foing : Sources de vie 92
P. Foster : Two Cities 543
Ch. Fournier : Religieuses de choc 201
Ch. Franc : La Vierge Marie chantée par l'Église 528
A. Frank-Duquesne : Chemin de la Croix 327

V. Frankl : Homo Patiens 652
Mgr Garrone : La porte des Écritures 645
B. Gartner : The Areopagus Speech and Natural Revelation..... 87
M. Gasnier : Je professe. Je renonce. Je m'attache 651
Mgr Gay : Libermann 218
A. Gelin : Problèmes d'Ancien Testament 302
A. Gemelli : Saint François d'Assise et ses « petits pauvres »..... 443
I. Gindl : Seele und Geist 322
I. Giordani : Caterina da Siena 103
J.-A. Girard : Le R. P. Captier et les martyrs d'Arcueil 443
M. Giubbi : Diario Spirituale 109
I. F. Görres : Aus der Welt der Heiligen 552
P. Grelot : Introduction aux Livres saints 300
Cardinal Grente : Saintes de France 445
R. Guardini : Le Dieu vivant 548
F. Hayward : Un Pape méconnu : Benoît XV 107
G. Hégo : Le Seigneur, notre Ami 328
Th. Hénusse : Entretien sur Jésus-Christ 662
A. Houssiau : La christologie de saint Irénée 646
A. Huc : Élévations sur le mystère de la médaille miraculeuse..... 528
J. Huhn : Das Geheimnis der Jungfrau-Mutter Maria 539
G. Hunermann : Saint Pie X 552
Ives : Épître à Séverin sur la charité 433
Jacques le Mineur : A la recherche de Dieu 303
Joies impérissables 331
E. Julia : Sainte Geneviève 551
J.-A. Jungmann : La grande prière eucharistique 219
— Catéchèse 219
Mgr Knox : Une Enéide spirituelle 215
— La messe vécue 651
B. Krivosheine : The Ascetic and Theological Teaching of Gregory Palamas 319
R. Laurentin : Sens de Lourdes 539
L. Lavelle : De l'intimité spirituelle 660
M. Le Bas : Catéchisme en noir, blanc, jaune 219
J. Leclercq : Ermites et ermitages mosellans 197
Ch. Lemoing : Ermites et reclus du diocèse de Bordeaux..... 197
A. Letousey : L'Église au péril des temps 652
A. Letousey et J. Labigne : Connaissance de Jésus-Christ 302
P. Lippert : Credo 433
G. Loursay : Itinéraire d'apôtre 440
H. Lubienska de Lenval : Le Silence 327
Madeleine-Louise de S. : Madame Elisabeth inconnue 551
J. de la Maduère : Saint Christophe 551
M. Magdinier : Cendre et lumière 104
Ch. Magnaud : Fons vivus 440
F. Marduel : La Providence 547
M. Marduel : L'âme ardente de sainte Chantal 101
H. Maréchal : Complies mariales en Belgique 529
Marie, salut du monde 530
V. Marmoiton : La vie héroïque de Catherine Jarrige 555
H.-I. Marrou : Saint Augustin et l'augustinisme 432
Marteau de Langle de Carry : Saint Hervé 104
Martyre et héroïsme des femmes de l'Allemagne orientale 217

I. Mayr : So sin sie — die Christen 662
— Nicht stehenbleiben ! 663
H. Mazué : La Madone qui pleure 529
L. Mendigal : Découverte du Christ 91
A. Merlaud : Jean-Baptiste de la Salle 443
Th. Merton : Le signe de Jonas 321
— Silence dans le ciel 438
— No Man Is an Island 439
R. P. Millot : L'Épopée missionnaire 541
Missel des dimanches et des fêtes 74
Missel de Frère Jacques 74
Missel de Frère Yves ..... 74 et 633
E. Mistiaen : Lumières dans l'inquiétude 442
— Regina coeli 529
J. Monchanin : De l'esthétique à la mystique 324
Dom J. de Monléon : Les patriarches 304
R. Moonen : Le P. Valentin Paquay 107
H. Morillon : Mondes entrevus 101
Morts sur le gibet 102
J.-F. Motte : Présence à notre temps 320
J. Munck : Paulus und die Heilsgeschichte 90
Mystische Theologie 434
Mgr Nasrallah : Marie dans la sainte et divine liturgie byzantine.... 538
E. Neubert : La vie d'union à Marie 529
Cardinal Newman : Sermons universitaires 545
A. Noché : L'abbé Augagneur 217
Nos enfants et l'amour 330
S. O'Faolain : Newman's Way 545
B. Olivier : Un homme appelé Jésus 658
Orientations de Pastorale familiale 647
H. Oster : Le grand dessein de Dieu 317
F. et W. Oursler : La vie ardente du P. Flanagan 105
Päpstliche Dokumente zur ordensreform 98
A. de Parvillez : Le courage devant la vie 325
Père et fils 331
Pères vous parlent de l'Évangile (Les) 317
S. Piat : L'évangile de la pauvreté 437
Ch. Pichon : Le Pape, le conclave, l'élection et les cardinaux..... 663
Pierre l'Ermite : Je regarde ma vie 662
Y. Pirat : Saint Dominique 555
R. Pittet : Le Rosaire 529
R. Plus : A l'école de saint Ignace 440
— A l'école de saint François Xavier 440
M.-D. Poinsenet : Pie X, le pape saint 104
R. Pons : Procès de l'amour 648
Mgr Postel : Vie du serviteur de Dieu Joseph Cottolengo..... 627
P. Pouget : Logia 330
S. Povard : Lourdes et Banneux 529
Prayers of Father Vincent McNabb (The) 556
Prières pour le peuple de Dieu 316
Psaumes (Les) 72
Psautier de la « Bible de Jérusalem » (Le) 72
J. Quasten : Initiation aux Pères de l'Église 429
A. Queinnec : Saint Yves 555

K. Rahner : Schriften zur Theologie 93
— Heilige Stunde und Passionsandacht 549
B. Ravary : Prémontré dans la tourmente révolutionnaire..... 551
P. Raymond : La route la moins fréquentée 555
J. W. Regan, J. A. Henry, Th. C. Donlan : A Primer of Theology.. 92
Regards sur l'orthodoxie 334
Règle de Taizé (La) 86
F. Renaud : Michel Le Nobletz 108
P. Renaudin : Benoît de Canfeld 658
Richard de Saint-Victor : Les quatre degrés de la violente charité.... 433
Risquer sa vie pour Dieu ! 203
A. Robert et A. Tricot : Initiation biblique 299
J. Robin : Par Marie à Jésus 529
P. Roger : Nazareth ou la vie cachée 657
J.-M. Ronnat : Basile le Grand 319
Dom I. Ryelandt : Cherchez Dieu et votre âme vivra 547
Saint Pierre 331
Sainte Bible (La) 418
Sainte Marie-Micaëla 102
Saints (Les) 331
G. Salet : Trouver le Christ 661
W. Schamoni : Le vrai visage des saints 106
H. C. Scheeben : Albertus Magnus 444
Seigneur, apprenez-nous à prier 316
O. Semmelroth : Maria oder Christus ? 538
Mgr de la Serre : Le cardinal Petit de Julleville 214
R. Serrou et P. Vals : Au « Désert » de Chartreuse 99
S. Shalom : Galiläisches Tagebuch 332
Mgr F. Sheen : La vie vaut d'être vécue 322
B. Simon : Le poids des autres 556
K. E. Skydsgaard : Katholicism och Protestantism 85
J. Spicht : Ainsi vécut Marie (II) 530
R. Spiecker : Der Ungeheure und die Abenteurer 654
E. Staehelin : Die Verkündigung des Reiches Gottes in der Kirche.... 85
P. Stanislas : Médiatrice 530
J. Steinmann : Saint Jean-Baptiste et la spiritualité du désert..... 315
— Ainsi parlait Qohèlèt 644
Mgr Straubinger : Tobias 91
J. Tallois : Avec le Fils de Dieu 649
E. Tarit : Prière de la vie 327
Textes mystiques d'Orient et d'Occident 215
B.-J. Thiel : La vie érémitique au duché de Luxembourg 197
G. Thils : Histoire doctrinale du Mouvement œcuménique..... 83
J. Toussaint : Le bienheureux Auguste Chapdelaine 553
G. Touton : Saint Cyrille de Jérusalem catéchiste 318
L. Trese : Le prêtre d'aujourd'hui 217
Trinité (La) 331
Tu non Uccidere 655
P. Ughetto : Sous le signe de la divine Providence 627
H. Urs von Balthasar : Das betrachtende Gebet 659
— Le cœur du monde 661
F. Valentine : Father Vincent McNabb 556
F. Vandenbroucke : Les Psaumes et le Christ 72
F. van den Meer : Saint Augustin, pasteur d'âmes 645

Dom E. Vandeur : Magnificat 530
P. van Imschoot : Théologie de l'Ancien Testament (I) 297
G. Vann : Ma nuit sera ma lumière 96
P. de Varaigne : Message d'un forçat 656
Dom G. Varin : Foi perdue et retrouvée 653
M.-M. Vaussard : La vie des Carmélites 100
Mgr Veuillot : Notre Sacerdoce 322
M.-H. Vicaire : Saint Dominique de Caleruega 100
Vie commune (La) 436
Vie religieuse par le film (La) 329
Viens, Seigneur ! 328
Vierge Marie et le foyer (La) 530
Vocabulaire biblique 296
Vœux de religion (Les) 100
H. Volk : Christus und Maria 530
G. von le Fort : Les noces de Magdebourg 331
W. von Leowenich : Der Katolizismus 85
H. Waach : Franz von Sales 444
B. Welte : Vom Geist des Christentums 94
J. Wiesheu : Persönlichkeiten der Bibel 442
A. Willocx : Chemin de la prière 327
L. de Wohl : Va et incendie le monde 550
W. Wurbel : Bibelarbeit in der Pfarre 548
E. W. Zeeden : Martin Luther und die Reformation 84
E. Zoffoli : I Passionisti 546
E. Zolli : Da Eva a Maria 530

LES REVUES

L'Action (208). — Al'-Ilham (208). — L'Anneau d'Or (212). — Bible et vie chrétienne (427). — Bulletin de l'Association Charles-de-Jésus (637). — Bulletin de la Fraternité Charles-de-Foucauld (79). — Christus (208, 639). — Chronique de l'U.N.E.S.C.O. (207). — Courrier des militants (637). — The Downside Review (534). — Économie et Humanisme (639). — Évangéliser (311). — Jesus Caritas (422). — Lumière et vie (78, 639). — La Maison-Dieu (80). — Maroc-Presse (640). — Mideo (536). — Nouvelle Revue Théologique (532). — Nova et Vetera (207). — La Revue Nouvelle (204, 209, 425). — Soepi (209).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1956. — Impr., no 1366.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

A LA RECHERCHE DE L'UNITÉ

G. Thils, Histoire doctrinale du Mouvement œcuménique, p. 83 (I.-H. Dalmais). — Chan. Cristiani, Luther tel qu'il fut; Calvin tel qu'il fut, p. 83 (R. Beaupère). — E. W. Zeeden, Martin Luther und die Reformation, p. 84 (J. Hamer). — J. Calvin, Institution de la religion chrétienne, p. 84 (F. Refoulé). — E. Staehelin, Die Verkündigung des Reiches Gottes in der Kirche Jesus Christi, p. 85 (F. Refoulé). — K. E. Skydsgaard, Katolicism och Protestantism, p. 85 (F. Refoulé). — W. von Leowenich, Der Katolizismus, p. 85 (F. Refoulé). — La Règle de Taizé, p. 86 (A.-M. H.).

ÉCRITURE SAINTE

R. E. Brown, The « Sensus Plenior » of Sacred Scripture, p. 87 (L.-M. D.). — B. Gartner, The Areopagus Speech and Natural Revelation, p. 87 (F. Refoulé). — R. Bultmann, L'interprétation du Nouveau Testament, p. 88 (L.-M. Dewailly). — F. Asensio, Jesucristo, Profecia y Evangelio, p. 89 (L.-M. D.). — J. Munck, Paulus und die Heilsgeschichte, p. 90 (F. Refoulé). — Dr J. Straubinger, Tobias, p. 91 (R. Beaupère). — L. Mendigal, Découverte du Christ, p. 91 (L.-M. D.). — Ch. Foing, Sources de vie, p. 92 (M.-L. T.).

THÉOLOGIE

J. W. Regan, J. A. Henry, Th. C. Donlan, A Primer of Theology, p. 92 A.-M. H.). — K. Rahner, Schriften zur Theologie, p. 93 (F. Refoulé). — B. Welte, Vom Geist des Christentums, p. 94 (R.-L. Oechslin). — F.-X. Arnold, La femme dans l'Église, p. 94 (A.-M. H.). — Catholicisme, Hier, aujourd'hui, demain, p. 95 (I.-H. Dalmais). — J. Bécaud, L'action, instrument d'évangélisation, p. 95 (M.-L. T.). — Gér. Vann, Ma nuit sera ma lumière, p. 96 (A.-M. H.). — N. K. Chadwick, Poetry and Letters in Early Christian Gaul, p. 97 (F. Refoulé).

VIE RELIGIEUSE

Päpstliche Dokumente zur ordensreform, p. 98 (A. M.). — A. Blazovich, Soziologie des Mönchtums, p. 98 (D. N. Egender). — R. Serrou et P. Vals, Au « Désert » de Chartreuse, p. 99 (Pie Duployé). — M. de Crisenoy, Les Oblates de l'Assomption, p. 99 (M.-L. T.). — S. Benedicti, Regula monachorum, p. 99 (A.-M. H.). — M.-M. Vaussard, La vie des Carmélites, p. 100 (J. B.). — Les vœux de religion, p. 100 (J. B.).

HAGIOGRAPHIE

M.-H. Vicaire, Saint Dominique de Caleruega, p. 100 (A.-M. H.). — D. Day, La longue solitude, p. 101 (A.-M. C.). — M. Marduel, L'âme ardente de sainte Chantal, p. 101 (M. C.). — H. Morillon, Mondes entrevus, p. 101 (M.-L. T.). — M. de Felcourt et J. de Richoufetz, France, terre de sainteté, p. 102 (M.-L. T.). — Sainte Marie-Micaëla, p. 102 (J.-A. R.). — P.-E. Breton, Le grand chef des prairies, p. 103 (A. R.). — I. Giordani, Caterina da Siena, p. 103 (H.-D. Berger). — E. Fleuré, Simone Weil, ouvrière, p. 103 (M.-L. T.). — Ainsi parlait saint François, p. 104 (L. R.). — M. Magdinier, Cendre et lumière, p. 104 (M.-L. T.). — Marteau de Langle de Carry, Saint Hervé, p. 104 (R. H.). — M.-D. Poinsenet, Pie X, p. 104 (R. M.). — F. et W. Oursler, La vie ardente du P. Flanagan, p. 105 (M.-L. T.). — Y. Estienne, Sœur Benoîte, p. 105 (M.-L. T.). — G.-J. Dedeban, Claude, p. 105 (M.-L. T.). — M.-Th. Delmas, Voie spacieuse, p. 106 (M.-L. T.). — W. Schamoni, Le vrai visage des saints, p. 106 (M.-L. T.). — M. Czapska, L'huile de la lampe, p. 107 (F. de Lallemand). — F. Hayward, Un pape méconnu : Benoît XV, p. 107 (M.-L. T.). — R. Moonen, Le Serviteur de Dieu : P. Valentin Paquay, p. 107 (J. B.). — F. Renaud, Michel Le Nobletz, p. 108 (J. Bonduelle). — M. Giubbi, Diario Spirituale, p. 109 (H.-D. Berger).

L'ÉGLISE RESTAURE LA LITURGIE DE LA SEMAINE SAINTE

Les offices des trois jours saints seront célébrés le soir

Cette réforme permettra une large participation des fidèles

Pour aider prêtres et fidèles
FÊTES ET SAISONS publie

LA SEMAINE SAINTE

Un commentaire
Des explications
Un guide pratique

Cet album paraîtra le 1er mars
vous pouvez le commander dès maintenant

Le numéro : **40** fr.

●

FÊTES ET SAISONS
31, boulevard Latour-Maubourg, PARIS (7e)
C.c.p. Paris 6977-01